

**Vers un *campus novel* franco-ontarien
suivi de *Sur une clôture***

Martin Chayer

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises

Département de français
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Université d'Ottawa

© Martin Chayer, Ottawa, Canada, 2017

Je dédie cette thèse à Éva Vaillancourt, que j'aurais peut-être fait sourire.

Je dois remercier Maxime Prévost, qui m'a présenté Lamartine, Dumas, Gautier et Debord avant d'accepter de superviser cet ultime travail hors contexte et hors province. Merci pour la confiance qu'il a su ériger en moi. Et beaucoup plus. Ce projet n'aurait jamais puisé l'encre sans *the thesis-completion guru*.

S. P., qui n'a pas voulu que j'abandonne mes études.

B. L., qui a nourri l'analogue de ma création littéraire.

Et bien sûr, je veux remercier mes parents, pour leur soutien, leur amour et la stabilité qu'ils ont su maintenir face au chemin cahoteux que j'ai entrepris.

Résumé

Cette thèse en création est consacrée au *campus novel* (qu'on pourrait traduire par «roman universitaire»). Son premier volet explore la nature et la portée de ce sous-genre romanesque issu des littératures britannique et américaine. Le deuxième, les fragments romanesques *Sur une clôture*, constituent un court *campus novel* franco-ontarien, fondé sur l'expérience d'un bachelier en lettres françaises à l'Université d'Ottawa. Un retour réflexif englobant les lectures de corpus et théoriques, et le processus de création lui-même, conclut le tout.

L'ensemble de la démarche s'inspire largement du roman *This Side of Paradise* (1920) de F. Scott Fitzgerald, et donc cette thèse présente en quelque sorte un effort de réécriture accompagné de notions théoriques et critiques. *Sur une clôture*, tout comme *This Side of Paradise*, se présente à la fois comme une fiction librement inspirée de l'expérience personnelle de son auteur et comme un commentaire social et une satire du système d'éducation, au temps présent. À cet effet, l'esthétique comme le sujet de Fitzgerald (mais aussi ceux d'extraits de plusieurs autres romans universitaires) sont repris, voire pastichés, et sont ensuite étudiés dans la rétroaction de cette thèse. Il en résulte un aperçu de la réalité contemporaine, subjective quant à son auteur, notamment du bilinguisme en Ontario, de la culture franco-ontarienne, et du sentiment (ou ressentiment) de la génération des Millénaires.

*L'humaine sagesse était tout entière dans
ces deux mots : « Attendre et espérer! »*

Alexandre Dumas

THÉORIQUE :

Vers un *campus novel* franco-ontarien

Définir le campus novel. Le *campus novel*¹ est aujourd’hui un genre reconnu de la fiction anglophone²; en effet, il apparaît presque exclusivement dans la littérature anglo-saxonne³, sauf quelques exceptions. Mais le problème de définir le *campus novel* de manière à pouvoir classer les romans qui appartiendraient à ce genre demeure un exercice qui porte à confusion. La terminologie même pose une difficulté. Merritt Moseley écrit à ce sujet :

The term “academic novel” is, like the other words applied to this type of writing, only partly satisfactory. Alternatives are “university novel”, “college novel”, and “campus novel”, and these are all used by critics. “Campus novel” seems inadequate for the modern version which is often set at an institution which hardly has a “campus” in the old, pastoral sense (we recall the origins of the word in the Latin for “field”); and “campus novel” also seems more appropriate for the novel focused on the student body... Since, at least in the United States, a distinction is made between the “college” and the “university”, I have chosen “academic novel” as more inclusive. It has a useful secondary reference, as well, to the “academic” qualities of many modern academic novels – their self-referentiality, their flaunting of theoretical knowledge, their allusiveness and postmodern playfulness⁴.

Ainsi, il devient plus facile d’énumérer des exemples représentatifs du genre que de le caractériser, un tel projet d’énumération étant précisément ce qu’entreprit John E. Kramer, professeur de sociologie à l’Université d’État de New York à Brockport. En 1981, Kramer publia, dans *The American College Novel: An Annotated Bibliography*, une liste se voulant exhaustive de romans dont l’intrigue prend place sur l’aire d’une institution postsecondaire aux États-Unis. À cette date, Kramer nomma *Fanshawe* (1828) de Nathaniel Hawthorne comme étant le premier de 425 *campus novels* américains, et en 2003 il imprima une deuxième édition de ce même projet qui cette fois

¹ En français, on pourrait proposer « roman universitaire » ou, en repoussant les limites de l’anglicisme, « roman académique », mais ces termes n’éveilleraient aucunement la même reconnaissance générique spontanée que *campus novel*.

² La critique se fait redondante à confirmer le *campus novel* comme genre établi de la fiction anglophone : « The academic novel is by now a small but recognizable subgenre of contemporary fiction and has a small body of criticism devoted to it » (Elaine Showalter, *Faculty Towers: The Academic Novel and Its Discontents*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, p. 2.)

³ « The phenomenon is Anglo-American, and hardly shared by our continental allies » (George Watson, « Fictions of Academe: Dons and Realities », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, éd. de Merritt Moseley, Chester, Royaume-Uni, Chester Academic Press, 2007, p. 34.)

⁴ Merritt Moseley, « Preface », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op cit.*, p. viii-ix.

comprenait 648 titres. Ce total, il faut le souligner, n'inclut que les romans situés sur le sol américain (parfois fictif), et une bibliographie équivalente pour la Grande-Bretagne reste à faire, mais à la lumière des *campus novels* mentionnés dans les articles théoriques existants, le nombre de romans britanniques ressemblerait sans doute au total américain⁵.

L'historique. En effet, l'historique du genre devient en soi une entreprise hasardeuse, ce qui n'empêche pourtant pas la critique de s'y essayer. Par consensus, les *Canterbury Tales* de Geoffrey Chaucer offriraient le premier exemple du traitement de la figure du professeur par la littérature, et ce en raison du conte de l'universitaire d'Oxford qui prend part au pèlerinage⁶. Or, Elaine Showalter cite Sanford Pinsker, s'amusant lui-même à mentionner *Les Nuées* d'Aristophane comme la manifestation première d'une figure satirique du chercheur, où « Socrates was held up to ridicule as a man riding through the heavens in a basket; and the label of dreamy impracticality stuck not only to him, but also to all the befuddled academic types who followed⁷ ». On pourra bien sûr considérer que ce débat, qui recherche le premier ainsi nommé *campus novel*, demeure un exercice futile. En revanche, Showalter catégorise les représentations de figures universitaires, surtout celles du XIX^e siècle, comme précurseurs du *campus novel* moderne, sans pour autant dénigrer leur valeur littéraire, ou même leur contribution à l'évolution du genre. Showalter nomme *Barchester Towers* (1857) d'Anthony Trollope comme étant d'une importance fondamentale, et *Middlemarch* (1872) de George Eliot, qui est, selon elle, le roman « suprême » de la fiction

⁵ Voir Poonam Bajwa, *Critiquing the Most Congenial of Lives: The Rise of the Canadian Academic Novel*, Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2010, p. 7.

⁶ Kimberly Rae Connor, « Stumbling through the Grove: An Introduction », dans *Academic Novels as Satire. Critical Studies of an Emerging Genre*, éd. de Mark Bosco et Kimberly Rae Connor, Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press, 2007, p. 2.

⁷ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 2.

universitaire en raison du portrait de M. Causabon, « the most haunting spectre of the academic as grim pedagogue, the scholar as the spirit of all that is sterile, cold, and dark⁸ ». La figure du professeur comme personnage important d'une fiction connaîtrait ainsi ses débuts.

Mais la question demeure : qu'est-ce que le *campus novel*? De fait, il devient plus facile de répondre par des exemples que par une définition fixe. C'est ainsi que raisonne Chris Walsh citant *The Concise Oxford Dictionary of Literary Terms* :

Campus Novel: a novel, usually comical or satirical, in which the action is set within the enclosed world of a university (or similar seat of learning) and highlights the follies of academic life. Many novels have presented nostalgic evocations of college days, but the campus novel in the usual modern sense dates from the 1950s⁹.

Pourtant Walsh n'hésite pas à souligner les qualificatifs nécessaires pour cerner cette définition (« usually... similar... many... usual...¹⁰ »). De manière générale, le *campus novel* s'avère un genre en son propre droit, en raison du fait qu'il représente en toile de fond un établissement d'éducation postsecondaire, et dans lequel le protagoniste est un professeur ou un étudiant, le schéma narratif comprenant quelques péripéties typiques¹¹. S'ajoute à la particularité du *campus novel* l'historique des précurseurs qui se démarquent du genre « véritable » ou moderne; traditionnellement, le *campus novel* est publié par un auteur qui est passé par l'université, et donc qui peut décrire avec familiarité les activités ou les personnages qui peuplent le campus. Or, comme l'observe Patricia Shaw,

this need for a familiarity with the University background as a *conditio sine qua non* for the composition of University stories does explain, of course, why, in fact, none of the great Victorian novelists dealt with the theme on any serious scale : only five of the leading Victorian novelists – Thackeray, Charles

⁸ *Ibid.*, p. 5.

⁹ Chris Walsh, « Not a Comic Novelist, Exactly: The Academic Fiction of David Lodge », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 269.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Patricia Shaw, « The Role of the University in Modern English Fiction », *Atlantis*, vol. 3, no. 1, 1981, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/41054463>, p. 44 (consulté le 4 novembre 2016).

Read, Sir Walter Scott, R. L. Stevenson and Lewis Carroll – went to University, and of these, only Thackeray touched on the academic theme, in *Pendennis* (1848-50), in which, incidentally, he coined the term « Oxbridge¹² ».

Ainsi apparaissent les racines du véritable *campus novel*, soit par l'avènement de l'écrivain qui a fréquenté l'université.

Le *campus novel* comme on le conçoit généralement apparaîtrait dans les années 1950. Mary McCarthy publia en 1952 *The Groves of Academe*, souvent considéré le premier véritable roman du genre, suivi des exemples notables de *Lucky Jim* de Kingsley Amis et de *Pictures from an Institution* de Randall Jarrell, tous deux publiés en 1954. D'après Showalter, « Amis's *Lucky Jim* is the source of most of the academic novels that followed, the real origin of the genre, for Jim Dixon is the author's vehicle for an attack on a dying tradition and suffocating institution¹³ ». En effet,

The [campus novel] genre has arisen and flourished only since about 1950, when American universities were growing rapidly, first to absorb the returning veterans, and then to take in a larger and larger percentage of the baby-booming population. The nature of higher education in America and in Britain had a lot to do with it too. Most of our universities act in *loco parentis* for students, creating a complete society on the campus¹⁴.

Selon Showalter, la multiplication exponentielle d'institutions postsecondaires aux États-Unis résulte d'un cercle vicieux, ou vertueux (c'est selon), à partir duquel l'explosion démographique de l'après-guerre promut l'édification d'universités, ce qui favorisa l'éducation (notamment pour les baby-boomers), ce qui augmenta la demande pour les universités, et ainsi de suite. Le système scolaire se transformerait en une entreprise lucrative plutôt que de respecter son mandat originel, et de là se manifesterait un nouveau genre littéraire traitant de la dichotomie née d'un désir d'accès

¹² *Ibid.*, p. 45.

¹³ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 33.

¹⁴ *Ibid.*, p. 1.

populaire aux études postsecondaires qui, malgré tout, demeurent irréconciliables avec la valeur implicite accordée au diplôme, en raison même de sa prétendue inaccessibilité.

Classifier le genre. De toute évidence, la motivation de rédiger un *campus novel* survient de sa popularité naissante, soit « the nearest thing English fiction has had to a new subject since 1945¹⁵ ». Même si les éléments narratifs ou les personnages du *campus novel* ne sont pas nouveaux, les conventions du genre, le milieu social autosuffisant et sa portée, en revanche, le sont. Dans un effort de simplifier l'approche critique des différents types de *campus novels*, Elaine Showalter et Merritt Moseley, entre autres, suggèrent un système de classification qui pourrait inclure sous un même toit les romans qui cherchent à représenter la vie universitaire. Selon Showalter, chaque décennie se distingue par des caractéristiques identifiables, de sorte qu'il serait possible de proposer une évolution thématique du genre. Pour se faire, elle joue sur l'herméneutique de Trollope dans *Barchester Towers*, soit par l'amalgame de différentes « Tours » caricaturales qui aideraient à caractériser l'évolution du *campus novel* depuis les « Ivory Towers » de 1950; à savoir les « Tribal Towers » (1960), les « Glass Towers » (1970), les « Feminist Towers » (1980), les « Tenured Towers » (1990) et les « Tragic Towers » du XXI^e siècle¹⁶. Notons cependant que Showalter n'hésite aucunement à souligner l'imperfection de ce modèle classificatoire¹⁷. Moseley, par ailleurs, suggère un classement générique plutôt que thématique, avec une méthode terminologique qui se précise de concert avec les ramifications taxinomiques

¹⁵ George Watson, *loc. cit.*, p. 33.

¹⁶ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 5.

¹⁷ « Chronology is not a perfect organizational instrument for fiction, of course. Academic novels are rarely in synch with their decade of publication; most reflect the preceding decade's issues, crises, and changes. Some themes are so recurrent that I have treated them out of chronological order. But in general, reading academic novels from 1950 to the present gives a good overview » (*ibid.*, p. 12-13.)

qui sont, elles, définies selon les points de vue que peut mettre de l'avant le *campus novel*. Au niveau de base, ces catégories se divisent à partir du protagoniste : étudiant, administrateur ou professeur¹⁸?

Par ailleurs, le *campus novel* peut aussi être classé d'après le statut de l'université. S'il existe maints tons narratifs à l'intérieur du *campus novel*, c'est sans doute en raison du fait que, comme le souligne Earl G. Ingersoll, en décrivant l'ainsi nommée *Campus Trilogy*¹⁹ de David Lodge, « the “campus novel” can seem rather claustrophobic in its usual confinement to the ivied, “red-brick,” “white-tiled,” or “plate-glass” walls of academe²⁰ ». Le roman qui prend place sur le campus d'une institution postsecondaire ne permet pas beaucoup de liberté narrative en raison de l'environnement et la population qui s'y retrouvent implicitement; en revanche, le statut social de celle-ci peut servir de base à la portée du roman, ou, sinon, à l'importance que peut s'allouer un personnage du roman en raison de son éducation. Les termes qu'emploie Ingersoll ne servent pas seulement de synecdoque pour décrire l'université en son entièreté, ils aident aussi à situer l'université historiquement (et, par extension, socialement), notamment Oxford et Cambridge, soit les vieilles universités privées; les *redbricks*, soit les universités publiques établies à la fin de l'ère

¹⁸ Voir l'Annexe. Je joins en annexe les sous-divisions qui précisent le système de classification proposé par Moseley dans un effort de concision et de clarté.

¹⁹ *Changing Places: A Tale of Two Campuses* (1975), *Small World: An Academic Romance* (1984), et *Nice Work* (1988).

²⁰ Earl G. Ingersoll, « The Academic Novel with a Difference: David Lodge's *Nice Work* », dans *Academic Novels as Satire, op. cit.*, p. 85.

victorienne²¹; et les *plateglass*, soit les universités fondées après la Seconde Guerre mondiale²². Ces termes désignent les institutions britanniques, et ils n'ont pas d'équivalents nord-américains, à l'exception de l'*Ivy League*²³, soit la première division de la National Collegiate Athletics Association (NCAA)²⁴, qui fait le parallèle avec l'*Oxbridge*. Normalement, le *campus novel* se situe dans une des anciennes universités élitistes. Mais l'enduit ostentatoire de supériorité sociale ne peut exister que grâce à l'avènement des universités *redbricks* et *plateglass* qui, enfin, ouvrirent la porte au commentaire social; en quelque sorte, ce fut un renouvellement de la lutte symbolique entre la noblesse d'épée et la noblesse de robe, ou, de manière plus contemporaine au *campus novel*, de l'« old money » versus le « new money » américain, comme en témoigne, par exemple, le personnage éponyme de *Ravelstein*, de Saul Bellow, soit « a product of one of England's redbrick universities²⁵ » qui arrive à prouver sa valeur dans les cercles académiques, malgré une éducation qui pourrait être perçue comme inférieure à l'*Ivy League*. Donc, un choix qui peut

²¹ L'Université de Birmingham, fondée en 1900; l'Université de Liverpool, fondée en 1882, et rétablie avec indépendance en 1903; l'Université de Manchester, fondée en 2004, mais établie en 1903 comme la Victoria University of Manchester; l'Université de Leeds, fondée en 1904; l'Université de Sheffield, fondée en 1905; l'Université de Bristol, fondée en 1909; et l'Université de Reading, fondée en 1926 (voir William Whyte, *Redbrick : a social and architectural history of Britain's civic universities*, Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 7.)

²² L'Université de Sussex (Falmer, Sussex), fondée en 1961; l'Université de York (York, Yorkshire), fondée en 1963; l'Université d'East Anglia (Norwich, Norfolk), fondée en 1963; l'Université de Kent (Canterbury, Kent), fondée en 1965; l'Université d'Essex (Colchester, Essex), fondée en 1965; l'Université de Warwick (Coventry, West Midlands), fondée en 1965; et l'Université Lancaster (Lancaster, Lancashire), fondée en 1964 (voir Stephen Prickett, « Reviews », *Higher Education Quarterly*, vol. 23, no. 2, 1969, p. 231.)

²³ L'Université Harvard (Cambridge, Massachusetts), fondée en 1636; l'Université Yale (New Haven, Connecticut), fondée en 1701; l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie, Pennsylvanie), fondée en 1740; l'Université de Princeton (Princeton, New Jersey), fondée en 1746; l'Université Columbia (New York City, New York), fondée en 1754; l'Université Brown (Providence, Rhode Island), fondée en 1764; Dartmouth College (Hanover, New Hampshire), fondé en 1769; et l'Université Cornell (Ithaca, New York), fondée en 1865 (voir « Timeline », *The Ivy League*, Council of the Ivy League Presidents and the Ivy League, [en ligne] <http://www.ivyleaguesports.com/history/overview> (consulté le 7 octobre 2016).)

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Saul Bellow, *Ravelstein*, Toronto, Viking, 2000, p. 64.

paraître esthétique au premier coup d'œil, soit l'éducation du professeur tout comme le type d'université où se situe le *campus novel*, devient important de par la portée sociale qui lui est implicite²⁶.

Or, la force du *campus novel* demeure regard critique des personnalités sur le campus, à tel point qu'il existe des conventions (souvent ludiques) promues par le genre. Comme l'explique David Lodge, « addicts of the campus novel, like addicts of detective stories and spy thrillers, relish its familiar and recurrent features almost as much as they enjoy whatever new twist or texture the novelist is able to impart²⁷ ». Celles-ci comprennent des descriptions fleuries, mais passagères (des édifices) du campus²⁸, des personnages clés²⁹, des apartés critiques ou satiriques³⁰, des

²⁶ « [The State University of Euphoria], in short, was still a name to conjure with in the senior common rooms of the world. [The University of] Rummidge, on the other hand, had never been an institution of more than middling size and reputation, and it had lately suffered the mortifying fate of most English universities of its type (civic redbrick): having competed with two universities chiefly valued for being old, it was, at the moment of drawing level, rudely overtaken in popularity and prestige by a batch of universities chiefly valued for being new. Its mood was therefore disgruntled and discouraged, rather as would be the mood of the middle class in a society that had never had a bourgeois revolution, but had passed directly from aristocratic to proletarian control » (David Lodge, *Changing Places*, Toronto, Vintage, 2011 [1975], p. 9.)

²⁷ David Lodge, « Robertson Davies and the Campus Novel », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 261.

²⁸ « Spook [the College of St. John and the Holy Ghost] is about a hundred and forty years old and was built in the time when Collegiate Gothic raged in the bosoms of architects like fire. The architect of Spook knew his business, so it was not hideous, but it was full of odd corners and architecturally indefensible superfluties, and these rooms where [Professor] Hollier lived were space-wasting and inconvenient. Up two long flights of stairs, they were the only rooms on their landing, except for a passage that led to the organ-loft of the chapel. There was the outer room, where I was working, which was of a good size, and had two big Gothic arched windows, and then, up three steps and somewhat around a corner was Hollier's inner rooms, where he also slept. The washroom and john were down a long flight, and when Hollier wanted a bath he had to traipse to another wing of the college, in the great Oxbridge tradition. The surroundings were as Gothic as the nineteenth century could make them » (Robertson Davies, *Rebel Angels*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Modern Classics », 2015 [1981], p. 9.)

²⁹ « Campus is the province of the pretentious, the dangerously dull and self-absorbed, the militantly complacent, and the resolutely hypocritical » (Adam Begley, « The Decline of the Campus Novel », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 150); « Any academic (...) will encounter herself and many of her colleagues in these paradigmatic figures, who come from different fields, and whose ages range from twenty-four to eighty: the boy genius, the academic player, the campus politician, the radical, the embittered burned-out scholar, the affable manipulator, the social director, the contrarian spoiler, the elderly narcissist, the detached ironic observer » (Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 16.)

³⁰ « In *Lucky Jim* such commentary by the narrator invites the reader to stop, step back, consider, judge. This informed, often bemused voice encourages the reader to examine details, to take descriptions of persons and events with a grain

schémas narratifs³¹, le tout ayant comme but celui de concentrer la critique sur la vie universitaire. Mais c'est la figure du professeur qui persiste comme l'emblème de la vie universitaire, tout naturellement. En effet, le *campus novel* est souvent écrit par un professeur qui, curieusement, lorsqu'il s'exerce en création littéraire, semble savourer l'occasion qui lui est présentée quant à la description fictive, mais peu voilée, d'un collègue. Par convention, ce traitement du professeur dans le *campus novel* devient en effet ce que le lecteur « [has] come to expect, at least since Kingsley Amis's watershed novel *Lucky Jim* appeared in 1954, offering academics an opportunity to laugh heartily at the foolishness of *other* academics – not themselves, of course³² ». Ce qui devint la norme, c'est que « even professors have a tendency to present the professor as a befuddled, chalk-covered, impotent half-man³³ ». Et, effectivement, la figure (masculine) du professeur fait souvent la risée des femmes de son entourage lorsque la sphère sexuelle s'impose³⁴.

Autrement dit, le professeur peut faire l'objet de sarcasme dans le *campus novel*, de manière ouverte ou sournoise. Quel que soit le ton, une autre convention implicite du genre est l'interrogation sur la vie universitaire et son influence ou sa valeur en société. Dans le roman *Rebel Angels* de Robertson Davies, la question se pose de manière concrète : « When you've achieved

of salt » (Dale Salwak, « Academic Life in *Lucky Jim* and *Jake's Thing* », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 215.)

³¹ « [Steven] Connor sees two basic plots in academic fiction: “The one concerns the disruption of a closed world, and the gradual return of order and regularity to it, while the other concerns the passage through this closed world of a character who must in the end be allowed to escape its gravitational pull » (Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 3); « many of the best University novels are about someone leaving academe at the end of the book » (Merritt Moseley, « Introductory: Definitions and Justifications », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 8.)

³² Earl G. Ingersoll, *loc. cit.*, p. 85-86.

³³ Merritt Moseley, « Introductory: Definitions and Justifications », *loc. cit.*, p. 9.

³⁴ « Philip felt a physical sensation he hadn't felt for more than twenty years: a warm, melting sensation that began in some deep vital centre of his body and spread outwards, gently fading, till it reached his extremities. He recaptured, in that one kiss, all the helpless rapture of adolescent eroticism – and all its embarrassment too » (David Lodge, *Changing Places*, *op. cit.*, p. 84.)

your Ph.D., what the hell good will you be to society³⁵? » Ainsi se présente une dichotomie entre l’obtention du doctorat et la valeur qui s’ensuit; curieusement, l’individu qui a étudié sa vie entière, et qui continue sa recherche universitaire, malgré tout, arrive éventuellement à douter du rôle de chercheur. De fait, il est suggéré que le professeur « conceives of his “career” less as a means, a way of providing for a family, a way of gaining position or security or power, than as an end in itself³⁶ », ce qui engendrerait le déséquilibre existentiel né d’une remise en cause de la valeur de sa recherche, et par conséquent de sa personne. Dans *Small World*, le vieil universitaire distingué Arthur Kingfisher, titulaire de la chaire de critique littéraire de l’UNESCO, remet en question non pas ses succès critiques, mais la valeur associée à la recherche universitaire. Dans une scène où culmine l’ambition des personnages du roman, le lecteur retrouve Kingfisher, tout aussi mélancolique, « more and more depressed, slumped lower and lower in his chair³⁷ ». Enfin, le jeune héros arthurien Persse McGarrigle se prononce et tire Kingfisher, désormais inspiré, de sa léthargie : « What do you *do* if everybody agrees with you³⁸? » En effet, comme le synthétise par la suite Kingfisher, si la critique accepte un argument et se réconcilie absolument à ce point de vue, alors l’argument devient inutile; autrement dit, la critique ne peut exister que s’il existe une opinion contraire, une opposition. Le professeur peut ainsi contribuer à la société en suggérant des avenues contraires, des idées nouvelles et innovatrices; en revanche, le *campus novel* concentre son projet sur la figure de l’universitaire qui se creuse un trou à force d’approfondir ses recherches, ce qui est plus parodique, et sans doute plus amusant en effet.

³⁵ Robertson Davies, *op. cit.*, p. 31.

³⁶ Benjamin DeMott, « How to Write a College Novel », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 72.

³⁷ David Lodge, *Small World. An Academic Romance*, Toronto, Viking, 2011 [1984], p. 318.

³⁸ *Ibid.*, p. 319.

La satire. Plusieurs considèrent que la satire est la clé du succès du *campus novel*³⁹. DeMott explique que, depuis près d'un siècle, « the professor figured as the most available target of every onslaught of American anti-intellectualism⁴⁰ ». La popularisation de l'université a comme résultat celui d'augmenter la demande de professeurs, ce qui engendre un déséquilibre soudain pour l'université qui se proclame l'autorité intellectuelle, mais qui se voit diluée par la force du courant social qui exige un accès à l'éducation postsecondaire⁴¹. Le professeur des années 1950 est une espèce en voie d'extinction, sauf exception, peut-être, dans les institutions les plus prestigieuses qui réussissent tant bien que mal à préserver leur prestige. Or, cette prédilection pour un système d'éducation traditionnel devient en quelque sorte la raison pour laquelle le *campus novel* cible les particularités du corps professoral. Les « Ivory Towers » se distinguent en raison de la division entre l'*Oxbridge* et les *redbricks*, où, par exemple, « *The Masters* [Oxbridge] is about staying on forever, *Lucky Jim* [redbrick] is about moving on⁴² ». Les nouvelles universités qui s'érigent tentent de moderniser le système d'éducation, ce à quoi l'*Oxbridge* résiste. Il existe dorénavant une démarcation dans le prestige et la valeur du poste de professeur, sans mentionner le problème concret que pose le nombre croissant de doctorants, en raison de la multiplication des universités. Albert Gelpi commente ainsi le fait que le *campus novel* se rattache de manière implicite à la satire, expliquant que

the groves of academe turn out to be no Arcadian utopia but the troubled world we live in, the vexed lives we lead. For that reason academic fiction, far from being a specialized genre, has become the

³⁹ Merritt Moseley, « Introductory: Definitions and Justifications », *loc. cit.*, p. 7.

⁴⁰ Benjamin DeMott, *loc. cit.*, p. 65.

⁴¹ « How had he become Professor of History, even at a place like this? » (Kingsley Amis, *Lucky Jim*, Toronto, Penguin Books, 2010 [1954], p. 2); « Well, [Professor Masters] was [a great man]. So I'm told. A brilliant young scholar before the war. Captured at Dunkirk, you know. One has to make allowances [...] We had a student once, name of Boon, organized a bibliographical competition to find something Gordon [Masters] had published. Had students crawling all over the Library, but they drew a complete blank" [...] "How come," [Morris Zapp] gasped, "Masters is Head of your Department?" » (David Lodge, *Changing Places*, *op. cit.*, p. 77.)

⁴² Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 23.

vehicle for dealing with the crucial social, economic, philosophical, and moral issues of contemporary life – and, characteristically, submitting them to an analysis intensified by an additional level of critical awareness⁴³.

C'est dire que le *campus novel* a pour objectif celui d'offrir à son lectorat une satire de la vie contemporaine, souvent en faisant appel au passé pour démarquer le glissement qui se manifeste *hic et nunc*. En effet, le *campus novel* se prête bien à la satire puisque, nécessairement, il juxtapose (au minimum) deux générations coexistant dans un même microcosme autosuffisant; de plus, il jouit d'un avantage particulier, soit la continuité implicite du cheminement du professeur qui jadis fut lui-même étudiant. Aussi, la question de l'éducation (de plus en plus débattue) ajoute un degré d'incertitude à la validité de l'institution universitaire dans son ensemble. Kimberly Rae Connor met l'accent sur ce paradigme qui existe dans le mandat de l'université :

While many claim to have an idea of what a university represents – its traditions and grounding principles – they also possess a current presumption that it is failing in its service to this idea. Many hold ideally that the university is governed by reason, introduces and absorbs the best of culture, and delivers knowledge for its own sake in a disinterested realm where people can have a life of the mind. At the same time they recognize that the university reflects all the inconsistencies, influences, and problems that beset other public institutions. Although academic fiction over the years has tended to represent the university as a romantic ideal on the one hand or a corrupt reality on the other [...] what best characterizes university life is the way it holds extremes in tension, how it resides in a paradoxical formation⁴⁴.

C'est ainsi que la satire sert le *campus novel*, ou, plus précisément, c'est en raison de ce jeu sur la tension créée par les extrêmes que ce genre se prête à la satire.

Mais il ne faudrait pas oublier que le *campus novel* évolua en ce sens pour devenir un genre reconnaissable de la fiction anglophone. Il faut bien voir que les précurseurs mentionnés par Showalter ne sont pas des romans satiriques, et de même pour les précurseurs du roman universitaire traitant de la réalité étudiante. Plutôt, la fiction académique avant 1950 situait le

⁴³ Albert Gelpi, « Foreword », dans *Academic Novels as Satire: Critical Studies of an Emerging Genre*, *op. cit.*, p. i-ii.

⁴⁴ Kimberly Rae Connor, *loc. cit.*, p. 1.

roman sur un campus de manière à baliser un univers autosuffisant. En effet, le campus profite de maints avantages concrets quant à l'écriture d'un roman, avantages que soulève Aida Edemariam en affirmant : « the attractions of the campus haven't changed much: it is a finite, enclosed space [...]; academic terms, usefully, begin and end; there are clear power relationships (teacher/student; tenured professor/scrabbling lecturer) – and thus lots of scope for illicit affairs⁴⁵ ». De même, J. P. Kenyon compare le *campus novel* au genre de la science-fiction en ce qui concerne « a closed community, outside the mainstream of modern life⁴⁶ ». Mais la popularité du *campus novel* datant de 1950 ne peut pas être réduite à l'avantage que posent ses balises idéales, si concrètes soient-elles. De concert avec la popularisation et la multiplication des universités s'ajoute une curiosité tout humaine qui est celle d'observer, de se divertir en raison de la tranche de vie qui nous est présentée comme pseudo-réalité d'un monde qui nous est familier. En conséquence, Gelpi dresse un parallèle entre la valeur satirique du roman académique depuis 1950 et l'intérêt croissant du genre : « The proliferation of campuses in the U.S. and the U.K. and their openness and availability to greater and more diverse members of the people have changed the university from the sheltered world of a privileged elite into an increasingly representative microcosm⁴⁷ ». C'est dire que le *campus novel* devient de plus en plus représentatif d'une réalité standardisée, et donc le lectorat s'intéresse non plus seulement à une fiction amusante, mais aussi à un type de registre sociohistorique, du présent comme du passé rapproché⁴⁸.

⁴⁵ Aida Edemariam, « Who's Afraid of the Campus Novel? », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 154-155.

⁴⁶ J. P. Kenyon, « *Lucky Jim* and After: The Business of University Novels », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *ibid.*, p. 94.

⁴⁷ Albert Gelpi, *loc. cit.*, p. i.

⁴⁸ La plupart des *campus novels* offrent un regard contemporain (disons, à l'intérieur de cinq ans de sa publication) de l'université, mais certains reculent un peu plus loin dans le temps. Par exemple, *This Side of Paradise* (1922) de Fitzgerald décrit l'expérience universitaire de 1913 (pour ne pas mentionner le premier chapitre biographique);

Showalter offre une opinion candide à ce sujet, notant que l'intérêt pour le *campus novel* provient d'un plaisir (peut-être) narcissique de se reconnaître dans les fictions académiques : « One theory about the rise of the novel argues that it developed because readers like to read about themselves. And yes, I am a professor of English literature, and yes, I have been a character in academic fiction at least twice⁴⁹ ». Elle précise qu'elle préfère se repérer dans un personnage caractérisé de manière positive que dans la figure d'une vieille pédagogue maussade, mais elle reconnaît néanmoins le plaisir qu'un professeur peut éprouver en s'identifiant à un personnage de fiction. En effet,

because we professors now live in the age of celebrity, publicity, and fame, being a character in a satiric academic novel, even a nasty one, may be a kind of distinction. Stanley Fish likes being identified with David Lodge's Morris Zapp; Laurie Taylor didn't mind being falsely thought to be the original History Man; and when Sandra Gilbert and Susan Gubar wrote a parody of the academic world called *Masterpiece Theater*, more people were offended because they were excluded than because they were mocked⁵⁰.

Showalter propose aussi que l'intérêt du *campus novel* repose en partie dans l'idée d'autrui que se construit le lecteur. Le professeur qui lit une fiction académique peut facilement projeter ses collègues dans les personnages du roman, et ainsi apprécier la satire. Leslie Fiedler est de l'avis que le *campus novel* génère de l'intérêt en raison de sa familiarité pour le lecteur informé du milieu universitaire : « its satisfactions, like those of parody, always depending on a knowledge of, and contempt for, the kind of literature which it inverts and mocks⁵¹ ». La satire devient pleinement vivante en atteignant un lectorat qui intègre ses propres expériences au centre d'une fiction se

Brideshead Revisited (1945) d'Evelyn Waugh brosse le portrait de 1923; *The Masters* (1951) de C. P. Snow, ouvre la scène en 1937; *Norwegian Wood* (1987) d'Haruki Murakami représente Tokyo à la fin des années 1960.

⁴⁹ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 1.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 5.

⁵¹ Leslie Fiedler, « The War Against the Academy », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 51.

voulant un commentaire critique et humoristique du quotidien. Ou, comme le synthétise Philip Hobsbaum, « one goes to Cambridge in order to write about going to Cambridge⁵² »; c'est-à-dire que l'universitaire apprécie le *campus novel* à sa juste valeur, pour le meilleur et pour le pire, mais toujours avec le sourire du recul sur les lèvres.

Pourtant, depuis les années 1950 s'opère une transformation dans le ton satirique des fictions se déroulant en milieu universitaire. Adam Begley, dans « The Decline of the Campus Novel », pointe vers l'évolution du genre, notamment l'existence d'une différence entre celui des années 1950 et celui de la contemporanéité. D'après Begley, « it's safe to say that the bite no longer breaks the skin⁵³ », c'est-à-dire que le ton du *campus novel* devient moins mordant quant à la critique de l'institution et de ses professeurs. Il propose ainsi une comparaison (qu'on pourrait juger simpliste) de Mary McCarthy et Randall Jarrell à Richard Russo et Jane Smiley, donc des *campus novels* des années 1950 à ceux des années 1990, où il constate que les récents exemples du roman universitaire sont préoccupés par le *statu quo*, la permanence non pas seulement professionnelle, mais physique, aussi. Begley observe que les romans des années 1950 travaillent la fuite du campus : « the action, if it doesn't involve swearing off academic life, leads at least to exodus from a specific college. The reverse is true of Smiley's *Moo* [1995] and Russo's *Straight Man* [1997]; these novels are about staying, looking on the bright side, laughing off misgivings, learning tolerance and accommodation⁵⁴ ». Il existe donc un glissement à partir des racines du *campus novel*, conçu à son origine pour ridiculiser une culture trop en marge de la société. Depuis

⁵² Philip Hobsbaum, « University Life in English Fiction », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *ibid.*, p. 25.

⁵³ Adam Begley, *loc. cit.*, p. 143.

⁵⁴ *Ibid.*

1990, le genre semble perdre de sa force satirique pour faire place au drame tragicomique de la vie du professeur.

C'est dire que le *campus novel* contemporain faiblit; le campus s'effacerait dans le décor de ses propres balises pour faire place au drame social des préoccupations individuelles de personnages qui, de plus en plus, n'apparaissent qu'accidentellement sur le campus. Par exemple, *White Noise* (1985) de Don DeLillo, « which begins as brilliant campus satire and winds up entirely elsewhere⁵⁵ ». En effet, *White Noise* débute comme un *campus novel* typique par un passage rempli d'humour ironique, soit en notant le chaos des premiers jours d'une nouvelle année scolaire alors que les étudiants (de première année, surtout) déménagent sur l'aire de l'université; en revanche, le roman devient rapidement bizarre, notamment avec l'événement du déversement accidentel de produits chimiques qui force l'évacuation du village, ce qui mène à un étrange dialogue pseudo-philosophique sur la peur débilite de mourir. De même, *Disgrace* (1999) de J. M. Coetzee⁵⁶ et *The Human Stain* (2000) de Philip Roth⁵⁷ débutent comme romans qui s'intègrent à la tradition du *campus novel*, mais pour aboutir ailleurs que la satire académique. Cette tendance reflète peut-être un effort consciencieux d'éviter la répétition des thèmes ou des tropes d'un genre

⁵⁵ *Ibid.*, p. 142.

⁵⁶ *Disgrace* de J. M. Coetzee ouvre avec les propos d'un professeur qui trouve un certain équilibre à sa vie trop concentrée sur l'intellectuel par des relations sexuelles avec une prostituée (avant qu'elle le rejette), ensuite une secrétaire (qui le repousse), et enfin une étudiante vulnérable qui finit par devenir la raison de sa disgrâce lorsque la relation devient chose connue; ces événements mènent à un passage comique, satirique où ce professeur (loin de se disculper) se moque des procédures administratives ridicules qui s'ensuivent et mènent à sa démission. Pourtant, le roman devient subitement une tragédie préoccupée par la vie fermière de l'Afrique du Sud du postapartheid, soit un commentaire non pas inintéressant, mais surtout pas universitaire.

⁵⁷ *The Human Stain* de Philip Roth fait l'objet de la disgrâce sociale de Coleman Silk, un professeur du fictif Athena College, en raison, initialement d'une fausse accusation de racisme par deux étudiants, et ensuite du fait qu'il tient un rapport avec une femme analphabète qui a l'âge de ses enfants. Quelques passages s'intéressent à l'université, notamment en dialogue avec Nathan Zuckerman, personnage récurrent dans les fictions de Roth, mais le roman devient plutôt un commentaire social ou un dialogue des cultures et des attitudes politiquement correctes (condamnées par Silk).

coincé dans un microcosme précis, soit l'université. De fait, Ian Carter se lasse du *campus novel* en raison de cette redondance : « After a couple of pages I would discover the awful truth. *I had read it before*. After a couple of years, I had read them all before⁵⁸ ». Or, Showalter s'oppose à cette conception, et préfère lire la fiction universitaire avec une distance critique de déjà vu, de manière à se tourner vers des propos intellectuels plutôt qu'amusants. Selon elle, « the best academic novels experiment and play with the genre of fiction itself, comment on contemporary issues, satirize professorial stereotypes and educational trends, and convey the pain of intellectuals called upon to measure themselves against each other and against their internalized expectations of brilliance⁵⁹ ». Ainsi, le *campus novel*, depuis les années 1990, s'éloignerait du campus budgétaire et du commérage interdépartemental de manière à tisser une fiction préoccupée par la condition humaine et sa pleine envergure pathétique, ou les « grands thèmes » sociologiques. Désormais, le *campus novel* ne concerne plus au premier chef des professeurs occupant des rôles caricaturaux dans la société.

Le protagoniste. Normalement, le *campus novel* se préoccupe soit de la carrière du professeur, soit de la vie étudiante, avec comme seule autre avenue celle de l'administration, ce qui est plutôt rare⁶⁰. Dans un premier temps, le roman universitaire portant sur le corps professoral

⁵⁸ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 3.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 4.

⁶⁰ Bien sûr, la figure de l'administrateur n'est pas absente de la fiction universitaires, mais elle en est rarement le protagoniste. Certains romans universitaires peuvent donner un rôle clé à l'administration, comme *A New Life* (1961) de Bernard Malamud, où une secrétaire départementale s'avère être un personnage clé. Sinon, *The Long Gainer* (1961) de William Manchester, *The General and the Coed* (1963) de Bob Duncan, et *The President* (1964) de R. V. Cassill sont des romans préoccupés par l'administration, notamment par le recteur d'une institution postsecondaire. En revanche, des *campus novels* récents, *I Am Charlotte Simmons* (2004) de Tom Wolfe et *The Art of Fielding* (2011) de Chad Harbach, s'intéressent à la figure de l'administrateur ainsi qu'à celle du *student-athlete* (« étudiant-athlète » n'éveille aucunement la même reconnaissance), comme s'il s'agissait d'un effort de remplir les cases blanches du genre.

demeure la norme, et cette distinction du roman étudiant est notable : « Of course, students have long been important characters in fiction; coming-of-age narratives and *Bildungsromane* have been numerous from early days. To me, however, the most interesting academic novels are about the faculty, the lifers – what [Richard G. Caram] has called *Professorromane*⁶¹ ». Ainsi, il devient important de noter que le protagoniste influence la portée du roman, sa classification et son intérêt pour le lecteur. La distinction entre le *Bildungsroman*⁶² et le *Professorroman*⁶³ semble entraîner des sous-genres du *campus novel*, en même temps que ceux-ci le définissent, à rebours. Je m'explique : le *Bildungsroman* et le *campus novel* existent, indépendamment l'un de l'autre, mais ils partagent souvent une même portée narrative, idéologique ou esthétique; ainsi, et en raison des définitions floues et inclusives de chacun de ces genres, l'un peut être pris pour l'autre selon le projet du critique ou du théoricien. Pour ma part, je distinguerai le *Bildungsroman* du *Professorroman* – au même sens que Showalter – comme des subdivisions de l'esthétique du *campus novel*, ce qui est cohérent avec le raisonnement de Watson concernant le roman universitaire comme le seul nouveau sujet de la fiction anglophone depuis 1945⁶⁴.

D'après mes lectures, un changement marquant s'opère après la Seconde Guerre mondiale, en ce qui concerne la vie universitaire. Simplement, le passage par l'éducation postsecondaire devient *nécessaire*, ce n'est plus optionnel – pas vraiment –, « even heirs to thrones now sit exams

⁶¹ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 1-2.

⁶² Allemand : roman d'apprentissage, de formation. « The term *Bildungsroman* itself was first coined by Karl Morgenstern in lectures in the early 1820s, with specific reference to *Wilhelm Meister*: “it portrays the *Bildung* of the hero in its beginnings and growth to a certain stage of completeness; ... further[ing] the reader's *Bildung* to a much greater extent than any other kind of novel” » (Thomas Jeffers, *Apprenticeship. The Bildungsroman from Goethe to Santayana*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 49.)

⁶³ Allemand : roman de professeur.

⁶⁴ « In the 1950s and 1960s, and for the first time, universities suddenly became at once hot news and the main stuff of fiction » (George Watson, *loc. cit.*, p. 34.)

and pass them, which is more than Edward VII or George VI troubled to do; and the United Kingdom now looks ready to greet, at some future day, its first graduate monarch⁶⁵ ». Ce n'est plus un avantage de recevoir une éducation postsecondaire, mais un besoin sans lequel un individu se trouve, sans trop exagérer, en marge de la société; et, même à l'intérieur d'une éducation postsecondaire, il existe une démarcation entre le soi-disant prestige de l'université et l'infériorité du collège (ou le *community college*, aux États-Unis), et même entre les universités, notamment l'*Oxbridge* ou l'*Ivy League*, ensuite celles les plus réputées⁶⁶, et tout ce qui suit. Et la littérature reflète ce glissement, soit en faisant du campus le centre de sa fiction, le *sujet* du roman plutôt que, simplement, son contexte :

The fact is that the college life depicted by Evelyn Waugh in his first novel, *Decline and Fall*, no longer exists. I do not call that immortal little book a university novel, since it merely begins and ends in academe. Its central assumption is nearer to *Pendennis* than to *Lucky Jim*, and by now dated enough to be interesting: that nobody but a complete muff would bother with a university at all, except as a swift passage from school to real life, and that anyone who remains in one is an existential failure. The university was a place for well-born idlers, on the one hand, and solemnly assiduous scholarship-boys on the other, and that system has lasted right down to the 1940s⁶⁷.

Le *campus novel*, pour ne pas préciser le *Professorroman*, se forme en parallèle avec la réalité du système d'éducation, et ses résultantes. C'est une distinction pointilleuse, peut-être, mais elle sert à distinguer le *roman universitaire* d'un *roman à l'université*, soit cette prise de conscience qui est à la source du *campus novel* depuis les années 1950, du point de vue professoral comme de celui de l'étudiant, point de vue qui réussit, peu à peu, à se démarquer du *Bildungsroman*.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁶ Ici je pense, par exemple, à la California Institute of Technology (Pasadena, Californie), l'Université Stanford (Stanford, Californie), la Massachusetts Institute of Technology – peut-être mieux connu par l'acronyme MIT – (Cambridge, Massachusetts), l'Université de Californie à Berkeley (Berkeley, Californie), l'Université de Chicago (Chicago, Illinois), l'Université John Hopkins (Philadelphie, Pennsylvanie) et l'Université Duke (Durham, Caroline du Nord). Voir « Best universities in the United States 2017 », *The World University Rankings*, iStock, 2016, [en ligne] <https://www.timeshighereducation.com/student/best-universities/best-universities-united-states> (consulté le 27 décembre 2016).

⁶⁷ George Watson, *loc. cit.*, p. 36-37.

Selon la critique allemande, le *Bildungsroman* se subdivise en deux autres types de romans issus eux aussi, de la tradition littéraire allemande, soit le *Erziehungsroman*⁶⁸ et le *Entwicklungsroman*⁶⁹. La distinction est mince, mais c'est voulu; Thomas Jeffers l'explique en des termes volontairement incertains, soit en notant que « it is best not to say too exactly [how to describe each of these subgenres], as any perusal of precisionist taxonomies will show. A stringent definition will limit the number of bona fide *Bildungsromane* to two or three, a result so frustrating that critics usually drop their arms and let in novels⁷⁰ ». En effet, mieux vaut critiquer le roman, individuellement, que de construire un système de classification en taxinomiste. Donc, le *campus novel* étudiant se trouverait sous la bannière du *Bildungsroman* (dans sa définition la plus large, en incluant le *Erziehungsroman* et le *Entwicklungsroman*), mais, aussi, il sert de toile de fond pour le protagoniste étudiant du *campus novel* face au corps professoral. Bref, le protagoniste du roman exemplifie un point de vue de la vie universitaire, ce qui entraîne des choix esthétiques implicites à la portée sociale du roman.

Cette distinction importe dès que l'on se souvient du simple fait que l'étudiant, nécessairement, incarne la jeunesse qui se trouve en voie d'initiation, alors que le professeur demeure une figure de l'initié. Ou, comme le décrit Watson dans un élan sarcastique, « Academe is an odd subject for fiction. A university, after all, is a place for students who have barely started to live, and professors who have done all (or nearly all) the living they are ever likely to do⁷¹ ».

⁶⁸ Allemand : roman d'éducation, « such as Rousseau's *Émile* or Johann Heinrich Pestalozzi's *Lienhard und Getrud*, which is explicitly and pointedly pedagogic » (Thomas Jeffers, *op. cit.*, p. 49.)

⁶⁹ Allemand : roman de développement : « it is broadly about the evolution of a hero... from any one stage of life to another » (*ibid.*)

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ George Watson, *loc. cit.*, p. 33.

L'ambivalence est ici utile, dans le sens où elle sert à concrétiser le potentiel du non-initié de ceux qui doivent normalement servir de « maîtres d'initiation », s'il s'agissait réellement de la question d'initiation dans le *campus novel*. En revanche, le campus fait plutôt figure d'un milieu de formation, voire d'éducation, ce qui n'est pas la même chose, de sorte que le *campus novel* propose un commentaire (généralement ironique, voire cynique) sur l'initiation dans un monde sans rites initiatiques⁷². En effet, depuis l'époque du Romantisme français, la formule de l'initiation affiche un certain recul pour faire place à la *formation*, voire à l'*éducation*⁷³. Autrement dit, le *Bildungsroman*, ou *roman de formation* succéderait au *roman initiatique* désormais en voie de disparition. D'après Léon Cellier, « ce type de roman ressemble d'un côté au roman initiatique puisque le héros suit un itinéraire jalonné par des épreuves, mais d'autre part, au terme de son voyage, il découvre la sagesse, le bonheur, il mûrit, il devient un homme. La destinée de son âme n'est pas en jeu, le problème de son salut n'est pas en cause; d'un côté, la sagesse comme but, de l'autre, le salut; il y a là une ligne de démarcation⁷⁴ ». Et c'est exactement ce cheminement de dérégulation qu'affronte le jeune étudiant universitaire : s'il n'est pas assujéti à l'initiation, mais plutôt à cette « Éducation Sentimentale » comme la décrit Flaubert⁷⁵, comment peut-il espérer se réaliser? En quoi est-ce que l'expérience universitaire peut donner un sens pleinement existentiel à l'individu qui, à défaut d'initiation, n'y peut trouver qu'une formation, qu'une éducation?

⁷² Par exemple : « Students are abysmally ignorant. They've been incredibly badly educated. Their lives are intellectually barren. They arrive knowing nothing and most of them leave knowing nothing » (Philip Roth, *The Human Stain*, New York, Houghton Mifflin Company, 2000, p. 191); « He saw in the strewn garbage of his life, errors, mishaps, ignorance, experience from which he had learned nothing » (Bernard Malamud, *A New Life*, New York, Dell, 1970 [1961], p. 243.)

⁷³ Georg Lukács, *The Theory of the Novel*, tr. d'Anna Bostock, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 1993 [1974], p. 135.

⁷⁴ Léon Cellier, « Le Roman initiatique en France au temps du romantisme », dans *Parcours initiatiques*, Neuchâtel/Grenoble, À la Baconnière/Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 125.

⁷⁵ Georg Lukács, *op. cit.*, p. 124.

S'il s'agissait au moins d'une formation ou même d'une éducation, alors l'étudiant pourrait se réconcilier au fait que l'université lui fut utile, mais tel n'est pas l'exemple donné par le *campus novel*. Plutôt, l'étudiant semble prendre conscience de son désillusionnement, sans nécessairement être en mesure de profiter des avantages de cet éventuel apport. Comme l'indique Watson, « the university novel might be a study in disillusionment, but it was always a study in illusions too. All these young heroes believed, until they ceased to believe, that academe might be their working place and their abode forever⁷⁶ ». Le *campus novel* contemporain inspire donc un roman qui se veut d'apprentissage, sans pour autant avoir comme but celui de guider le protagoniste au travers d'une initiation, d'une formation ou même, désormais, d'une éducation; le jeune lecteur, quant à lui, pourrait perdre ses illusions en ce qui concerne le prestige universitaire, de manière à repenser puis à ajuster son cheminement – le *campus novel* deviendrait ainsi une compilation de bévues à éviter. L'Amory Blaine de Fitzgerald⁷⁷ arrive à comprendre sa situation telle qu'elle existe réellement, à la lumière des leçons qu'il a su s'approprier, malgré tout, *malgré l'université*, et il travaille à se frayer un chemin en conséquence. C'est ainsi que j'ai conçu la partie créative de cette thèse, à commencer par la conclusion, soit la culmination du cheminement académique pour l'étudiant qui comprend très concrètement que le parcours universitaire doit prendre fin, de manière définitive. Magnus Thompson, mon protagoniste, finit par retourner chez ses parents, ayant tourné la page sur son éducation, conscient du fait que le vrai travail doit commencer, que la vraie vie l'attend. Il doit retourner sa veste de sauvetage, désormais tenu de s'aventurer sur l'océan dans une embarcation de sa construction – dans un esquif non universitaire.

⁷⁶ George Watson, *loc. cit.*, p. 38.

⁷⁷ De même pour la Charlotte Simmons de Tom Wolfe, le Nicholas Urfe de John Fowles, l'Adrian Healey de Stephen Fry, le Henry Skrimshander de Chad Harbach, le Charles Ryder d'Evelyn Waugh, et même le Pip de Charles Dickens.

F. Scott Fitzgerald. Dans le cadre de la conception de mon projet de création, mon objectif initial était de m'inspirer très directement d'un *campus novel* en particulier : *This Side of Paradise*. Le roman de F. Scott Fitzgerald incarne en quelque sorte un précurseur du *campus novel* comme il est généralement perçu, puisqu'il présente une vision de l'université. Concrètement, *This Side of Paradise* s'inspire de l'expérience d'un étudiant, et non pas de celle d'un professeur, mais offre tout de même un commentaire sociohistorique sur son époque. Je reviendrai sur cette question dans la partie réflexive de la thèse qui fera non seulement un retour sur la théorie, mais aussi un exposé de la psychologie sociale de l'étudiant aujourd'hui. Fitzgerald a réussi, selon moi, à produire une œuvre qui maintient l'équilibre précaire entre le compte rendu de la contemporanéité et la narration sociologique qui cherche à ouvrir un dialogue : « *This Side of Paradise* is crowded with characters and themes; it is a *Bildungsroman* that asks more questions than it answers and leaves its hero poised on the edge of adulthood⁷⁸ ». C'est ce que j'ai voulu recréer.

Francis Scott Key Fitzgerald, né en 1896 à Saint Paul, au Minnesota, mieux connu par son nom de plume F. Scott Fitzgerald, était un de ces écrivains qui ont su représenter le *Zeitgeist* de leur contemporanéité. Pour Fitzgerald, ce projet prend forme dès 1920, avec la publication de *This Side of Paradise* qu'il rédigea avec « verve et énergie⁷⁹ », animé par la perspective de sa propre mortalité. À savoir, Fitzgerald rédigea durant l'automne 1917 le brouillon qui deviendra *The Romantic Egotist*, soit les débuts inédits de *This Side of Paradise*, à Fort Leavenworth, au Kansas, en attendant son déploiement en Europe pour la Première Guerre mondiale⁸⁰. Pendant son séjour

⁷⁸ James W. L. West III, « The question of vocation in *This Side of Paradise* and *The Beautiful and Damned* », dans *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, éd. de Ruth Prigozy, New York, Cambridge University Press, 2002, p. 50.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 48.

⁸⁰ Jackson R. Bryer, « Introduction » dans F. Scott Fitzgerald, *This Side of Paradise*, éd. de Jackson R. Bryer, Toronto, Oxford University Press, 2009 [1920], p. vii.

à Leavenworth, il vivait avec la quasi-certitude de mourir prochainement sur le sol européen, et désespéré de laisser sa marque sur l'histoire⁸¹. Or, *The Romantic Egotist* a été mal reçu par les maisons d'édition. Fitzgerald envoya ce manuscrit à Charles Scribner's Sons, qui après une délibération de quelques mois, renvoya une lettre de rejet, mais avec des suggestions encourageantes de remaniements. Fitzgerald ajusta sa rédaction et renvoya le manuscrit un mois plus tard, mais en vain. Cependant, en service à Camp Sheridan, dans l'Alabama, il s'éprit de Zelda Sayre, issue d'une riche famille locale. Peu après, l'armistice fut signé, et, en février 1919, Fitzgerald, maintenant fiancé, partit pour New York travailler dans une agence de publicité, désireux de prouver aux parents de Zelda qu'il pouvait être un membre productif de la société. Ses fictions ne se vendirent pas, et Zelda le quitta. Désormais, il était déterminé à prouver sa valeur. Il retravailla *The Romantic Egotist* et deux mois plus tard renvoya son manuscrit à Scribner's, qui cette fois accepta de le publier : Fitzgerald avait changé le titre pour *This Side of Paradise* en hommage à Rupert Brooke, un poète qui, lui, avait vécu le combat dans les tranchées⁸². Ce roman, rédigé avec fureur, édité avec désespoir, et publié rapidement, nécessita onze révisions pour enfin supprimer les erreurs embarrassantes qui y figuraient, dans un exercice de publication dont sortirait ce qu'Edmund Wilson, pourtant un admirateur du roman, décrit comme « one of the most illiterate books of any merit ever published⁸³ ».

⁸¹ « There was a distinct complication. I had only three months to live – in those days all infantry officers thought they had only three months to live – and I had left no mark on the world. But such consuming ambition was not to be thwarted by a mere war. Every Saturday at one o'clock when the week's work was over I hurried to the Officer's Club, and there, in a corner of a roomful of smoke, conversation and rattling newspapers, I wrote a one-hundred-and-twenty-thousand-word novel on the consecutive week-ends of three months. There was no revising; there was no time for it » (*ibid.*, p. viii.)

⁸² *Ibid.*, p. ix-x.

⁸³ *Ibid.*, p. xii.

La popularité de Scott et, il faut le concéder, celle de Zelda, n'était pas strictement attribuable à la qualité des fictions de Fitzgerald. Il faut premièrement souligner la personnalité publique que Fitzgerald, de concert avec Zelda, construisit avec soin :

From the start, immediately following the success of *This Side of Paradise* (1920), the Fitzgeralds courted public attention, and in that quest, the press was a strong ally in creating their public personas. Today we are accustomed to manipulation of the press by celebrities, but in the twenties, only a skilled self-publicist could dictate the form his public image would take, and the Fitzgeralds had an innate instinct about their own popular appeal. Critics have noted that even a close friend of Fitzgerald, Alex McKaig, was distrustful of the couple's antics – even those likeliest to provoke a storm of criticism. He wondered if the couple's brawls were “all aimed to hand down the Fitzgerald legend” to a public eager to read of their exploits⁸⁴.

Donc, les Fitzgerald travaillaient à mouler leur image publique de manière à ce qu'elle serve à la carrière de Scott sans pour autant rendre celle-ci un aspect central de leur vie. Pourtant, cet équilibre précaire porta ses fruits : Fitzgerald, notamment, s'érige en écrivain représentant une « eternal youth⁸⁵ » qui jouit de cette paradoxale « precarious balance he always sought between the popular figure and the serious writer ... [who] portray[ed] himself as both hedonistic and intellectual⁸⁶ ». Ces atouts, Fitzgerald les manipule à son avantage tout au long des années 1920, mais ils annoncent aussi, en quelque sorte, sa déchéance prochaine, soit sa quasi-obscérité durant les années 1930⁸⁷.

⁸⁴ Ruth Prigozy, « Introduction: Scott, Zelda, and the culture of celebrity », dans *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, op. cit., p. 4.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*, p. 5-6.

⁸⁷ « Both the Fitzgeralds were largely forgotten in the 1930s, save for brief newspaper accounts of the 1934 exhibition of her paintings. As one biographer [James R. Mellow] has noted, “The press was less interested in the work than in the resurrection of a legendary figure from the Jazz Age,” [...] and photographs of Zelda in *Time* magazine were not flattering ... And Scott Fitzgerald's brush with the press in the 1930s took the form of the notorious interview with the *New York Post*'s Michel Mok in 1938, who established the picture of the writer that would remain with the public for years to come: a foolish, drunken failure whose degradation was matched only by that of his mad, suicidal wife » (*ibid.*, p. 14.)

Ma principale source d'inspiration est donc *This Side of Paradise* de Fitzgerald, roman qui illustre tout ce que je tâcherai de reproduire dans la partie création de ma thèse. Je voudrais, dans mes rêves les plus fous, rédiger un texte qui puisse saisir et captiver l'esprit de la première décennie du nouveau millénaire; « As an author, [Fitzgerald] was writing for the youth of his own generation, the critics of the next, and the schoolmasters of ever afterward⁸⁸ ». Je souhaite aussi observer, représenter, commenter l'air du temps, notamment dans ses aspects loufoques, parfois dans son manque de grandeur, ou du moins dans l'inadéquation entre les discours ambiants et la réalité à laquelle se heurte le jeune diplômé, et je considère que l'université représente l'endroit idéal pour le faire. De plus, la biographie foudroyante de Fitzgerald représente pour moi une vie vécue pleinement, totalement, et de manière à incarner la voix d'une génération. En effet, c'est dès la publication de *This Side of Paradise* à l'âge de 23 ans que Fitzgerald a établi « the image and tone of America's restless young generation living in the decade that Fitzgerald himself labeled the Jazz Age⁸⁹ ». Bref, Fitzgerald a réussi son projet de pseudo-historien sociologique, et si sa formule était vouée au succès, alors je me permets de la reprendre en citant l'aphorisme de T. S. Eliot : « Good writers borrow, great writers steal ».

Pour ma part, j'ai commencé à m'intéresser à Fitzgerald après avoir lu quelques-unes de ses nouvelles, et donc après avoir découvert la manière dont il réussissait à incarner l'âme de son époque (j'insiste sur cette idée). Un tel projet me semble réservé au jeune écrivain, dans le sens où sa vision du monde demeure égoïste dans ses attentes existentielles (raisonnables ou non), et n'est pas encore brouillée par l'effet de stérilisation d'une vie stable. Fitzgerald comprenait ce

⁸⁸ Scott Donaldson, « Fitzgerald's Nonfiction », dans *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, op. cit., p. 164.

⁸⁹ William Blazek, « F. Scott Fitzgerald », *A Companion to Twentieth-Century United States Fiction*, éd. de David Seed, Malden, Massachusetts, Wiley-Blackwell, 2002, [en ligne] Scholars Portal, (consulté le 6 avril 2015), p. 271.

paradigme : « he described why he valued precocity over maturity : “The man who arrives young believes that he exercises his will because his star is shining... The man who only asserts himself at thirty has a balanced idea of what will power and fate have each contributed, the one who gets there at forty is liable to put the emphasis on will alone⁹⁰” ». Cette citation met bien de l’avant l’idée que la jeunesse exploite un potentiel qui n’est pas encore détruit ou subjugué par la réalité du quotidien et tout ce qui devient *nécessaire* avec l’âge et la maturité. Il m’a paru légitime de me mettre à l’écriture en tenant pour acquis que, de nos jours, ce sont les étudiants universitaires qui représentent la fine pointe de ce potentiel inexploité, car ils incarnent la jeunesse en voie d’être formée par le plus haut système d’éducation, dans une communauté (traditionnellement) autosuffisante, autonome, et tant soit peu en marge de la société. C’est, d’après moi, ce paradigme de l’étudiant universitaire qui fait de son expérience sur le campus à la fois une bénédiction et une calamité.

D’un côté, l’étudiant est encouragé à se gaver de nouveaux champs d’intérêt, à sursaturer ses curiosités, à se frayer une voie pour sa vie adulte qui l’actualiserait comme individu; c’est un idéal optimiste qui résume pour Fitzgerald non seulement le potentiel de la jeunesse, mais aussi une limite temporelle très sérieuse : « Youth was an ambrosial gift from the gods, a divine favor that marked the triumph of destiny over hard work⁹¹ ». Or, l’optimisme fait rapidement place à la réalité du travail – oui, même en contexte universitaire! –, faute de quoi le talent pourrait se dissiper en pure perte; un ancien compagnon de Fitzgerald se souvint comment, à Princeton, le jeune écrivain considérait dix-sept ans comme l’âge auquel il fallait avoir produit une œuvre marquante,

⁹⁰ Kirk Curnutt, « F. Scott Fitzgerald, age consciousness, and the rise of American youth culture », dans *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, *op. cit.*, p. 29.

⁹¹ *Ibid.*

et quinze ans comme étant l'âge idéal, celui du sommet existentiel, celui de toutes les promesses⁹². Et ce fut avec cette perspective fiévreuse que Fitzgerald composa ses fictions de jeunesse qui exprimaient sa consternation et sa volonté de vivre pleinement dans les États-Unis de l'après-guerre. Ainsi, *This Side of Paradise* « was a “convincing chronicle of youth by youth” because Fitzgerald was not “looking back to [youth’s] problems with a wistful patronage” but was “still in the thick of the fight, and [writing with] the fierceness of combat⁹³” ». C'est ainsi que j'ai conçu la partie centrale de ma thèse, soit la création toute franco-ontarienne, *Sur une clôture*, de manière à m'inspirer de l'œuvre qui avait formé la carrière comme la vie de Fitzgerald, et ainsi viser une actualisation contemporaine de son premier roman, dans la mesure de mes moyens, bien sûr. Mais je ne crois pas trahir l'esprit de Fitzgerald en affirmant que le jeune écrivain a droit aux grandes ambitions – il a peut-être même le *devoir* d'en avoir...

This Side of Paradise. Le roman *This Side of Paradise* débute avec un chapitre d'introduction consacré à l'enfance d'Amory Blaine. L'incipit énumère les héritages du protagoniste : « [he] inherited from his mother every trait, except the stray inexpressible few, that made him worth while. His father [...] grew wealthy at thirty through the death of two elder brothers, successful Chicago brokers⁹⁴ ». Le ton comme ces abstractions décrivent le jeune Amory, destiné à subir l'apprentissage éclectique dont se charge sa mère, Beatrice née O'Hara (« There was a woman⁹⁵! »), soit une femme de société, femme frivole, qui tente de mouler son fils à ses

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*, p. 32.

⁹⁴ F. Scott Fitzgerald, *This Side of Paradise*, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁵ *Ibid.*

propres pratiques mondaines. Ensemble, mère et fils voyagèrent beaucoup (« The Blaines were attached to no city. They were the Blaines of Lake Geneva; they had quite enough relatives to serve in place of friends⁹⁶ »), et Amory apprit à jouer l'enfant charmant, de manière à manipuler son entourage. Enfin, il reçoit les bribes d'une éducation formelle pendant deux ans, à Minneapolis, où « School ruined his French and gave him a distaste for standard authors. His masters considered him idle, unreliable and superficially clever⁹⁷ ». Amory se présente ensuite à St. Regis', un lycée privé du Connecticut, avant d'arriver à Princeton. Les années universitaires forment le centre du roman; en revanche le cadre scolaire n'alimente que des parties éparses de cette expérience, et ce, avec le recul satirique de l'éducation :

Co-ordinate geometry and the melancholy hexameters of Corneille and Racine held forth small allurements, and even psychology, which he had eagerly awaited, proved to be a dull subject full of muscular reactions and biological phrases rather than the study of personality and influence. That was a noon class, and it always sent him dozing. Having found that "subjective and objective, sir," answered most of the questions, he used the phrase on all occasions, and it became the class joke when, on a query being levelled at him, he was nudged awake by Ferrenby or Sloane to gasp it out⁹⁸.

Bref, *This Side of Paradise* examine les élans psychologiques, émotifs et sociaux des jeunes gens de 1920 dans un manuscrit qui, par-dessus tout, se veut honnête⁹⁹.

Le premier tirage de *This Side of Paradise* était de seulement 3 000 exemplaires, mais rapidement de nouveaux tirages devinrent nécessaires, au point où, à la fin de l'année 1920, huit autres passèrent sous les presses de Scribner's, et, à la fin de l'année 1921, la maison en était à douze éditions pour un total de 49 075 exemplaires¹⁰⁰. Ce total ne représente pas une figure

⁹⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 72.

⁹⁹ « "Honest" is one of the adjectives that recurred frequently in contemporary reviews of *This Side of Paradise*, along with "original," "daring," "clever," "astonishing," and "refreshing." One can almost hear jaded reviewers' relief, surprise, and pleasure as they encountered this new novel by an unknown author » (Jackson R. Bryer, *loc. cit.*, p. xiii.)

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. xiv.

remarquablement élevée¹⁰¹, par comparaison aux meilleurs vendeurs de l'époque¹⁰², mais c'était un très respectable total pour un premier roman¹⁰³. Manifestement, le jeune auteur avait visé juste : « No other Fitzgerald book published in his lifetime sold as well. *The Great Gatsby* (1925) only went through two printings and 23 870 copies (copies of the second printing were still in Scribner's warehouse when its author died in 1940); and *Tender Is the Night* (1934) had three printings (15 195 copies) in its year of publication and then was not reprinted again until 1951¹⁰⁴ ». L'une des raisons de ce succès inattendu réside sans doute dans l'énergie du désespoir que Fitzgerald avait mise à son écriture, que l'écrivain décrit avec candeur dans « The Author's Apology » ajouté au troisième tirage du roman :

I don't want to talk about myself because I'll admit I did that somewhat in this book. In fact, to write it took three months; to conceive it – three minutes; to collect the data in it – all my life. The idea of writing it came on the first of last July: it was a substitute form of dissipation.

My whole theory of writing I can sum up in one sentence: An author ought to write for the youth of his own generation, the critics of the next, and the schoolmasters of ever afterward.

So, gentlemen, consider all the cocktails mentioned in this book drunk by me as a toast to the American Booksellers Association¹⁰⁵.

En somme, Fitzgerald avait de grandes ambitions dès la conception de son premier roman, dont le succès tient vraisemblablement à sa volonté concrète de percer l'essence de cette époque et de représenter (de diffuser) les mœurs naissantes de sa génération.

¹⁰¹ « Indeed, Fitzgerald never published a true bestseller during his career » (James L. West III, *loc. cit.*, p. 49.)

¹⁰² « It is difficult today to understand the sensation *This Side of Paradise* caused upon its publication ... [but one] way to gauge its impact is [...] to look at the authors and titles of the best-selling novels of 1920. They included such potboilers by largely forgotten authors as Zane Grey's *The Man of the Forest*, Peter B. Kyne's *Kindred of the Dust*, Harold Bell Wright's *The Re-creation of Brian Kent*, Eleanor H. Porter's *May-Marie*, and Kathleen Norris's *Harriet and the Piper* » (Jackson R. Bryer, *loc. cit.*, p. xii.)

¹⁰³ James L. West III, *loc. cit.*, p. 49.

¹⁰⁴ Jackson R. Bryer, *loc. cit.*, p. xiv.

¹⁰⁵ « This Side of Paradise », *Peter Harrington*, Peter Harrington Limited, 2016, [en ligne] <http://www.peterharrington.co.uk/rare-books/american-literature-literature-history/this-side-of-paradise-11/> (consulté le 17 décembre 2016).

Par ailleurs, j'ai voulu utiliser *This Side of Paradise* comme œuvre centrale de ma thèse pour des raisons esthétiques. Depuis sa parution en 1920, ce roman a fait l'objet d'une critique ambivalente quant à la répartition de ses divisions kaléidoscopiques. À savoir, le roman est composé de deux livres, chacun contenant des chapitres qui, eux, se subdivisent en fragments inégaux selon la portée narrative, tous identifiés par des sous-titres individuels¹⁰⁶. Ces divisions servent à contrôler le flux du roman tout en concentrant l'intérêt sur des détails ou des événements qui autrement ne s'entrelaceraient pas. Ainsi, la narration de Fitzgerald ne divague pas vers des propos connexes, mais, au contraire, annonce un bris logique qui permet d'explorer différentes idées, de longueur inégale. Aussi, je trouve que cette mise en forme sert à contextualiser chaque partie (avec un certain flair de l'époque), tout en permettant à l'auteur d'exploiter sa vision sur ce qui lui semble important. C'est-à-dire que Fitzgerald élimine le besoin d'un schéma continu pour ne présenter au lecteur que l'essence de son roman, ce qui me semble à la fois franc et digne, ce qui rappelle la technique du pointillisme ou du divisionnisme des tableaux néo-impressionnistes, soit des petits traits de couleur, comme des pixels numériques, qui, vus de loin, créent une image cohérente et parfois sublime¹⁰⁷.

La création du roman demeure un travail rapide, voire obscur, mais Fitzgerald publia, en fin de compte, une œuvre s'inscrivant dans le *stream of consciousness* parrainé par James Joyce et Virginia Woolf durant l'après-guerre. En effet, la conscience *reçoit* des impressions qui trouvent leur origine dans le néant de l'inconscient. À mon avis, Fitzgerald, dans un élan de jeunesse, ne pouvait s'empêcher d'imaginer différentes parties à *This Side of Paradise* dans différents genres

¹⁰⁶ Par exemple, dans le livre 1, « The Romantic Egotist », chapitre 2, « Spires and Gargoyles » : *A Damp Symbolic Interlude* (p. 50), *Historical* (p. 52), « Ha-Ha Hortense! » (p. 52), « Petting » (p. 54), *Descriptive* (p. 56), *Isabelle* (p. 56), *Babes in the Wood* (p. 61), *Carnival* (p. 65), *Under the Arc-Light* (p. 76).

¹⁰⁷ À titre d'exemple, *Plage à Heist* (c. 1891-1892) de Georges Lemmen; *Le nuage rose, Venise* (1909) de Paul Signac; *L'Heure embrasée* (1897) de Théodore van Rysselberghe; et *La récolte des foins* (1887) de Camille Pissaro.

littéraires – la prose, la poésie *et* le théâtre. Donc, ce qui paraît frappant pour le lecteur me semble justifié, puisque la forme choisie par Fitzgerald reflète non seulement sa pensée, mais aussi la conception de celle-ci, honnête et brute. À savoir, je me demande souvent comment je conçois une idée – créative ou non; sérieuse ou non – et m’interroge sur la langue dans laquelle elle m’arrive : français ou anglais? Si cette idée fait l’objet d’un développement conséquent, celui-ci aura lieu dans la langue originelle. Une idée naît donc soit en français soit en anglais, et c’est ainsi que je la poursuis; bien sûr, le travail de création auquel je me suis livré au Département de français allait être écrit en français, même si certaines idées m’étaient d’abord venues en anglais, mais je me proposais de conserver l’intégrité linguistique des voix qui avaient surgi dans ma conscience dans les dialogues du récit, récit qui procède après tout de mon expérience franco-ontarienne. Donc, en raison de l’antécédent qu’a réussi à créer Fitzgerald, je me suis permis, dans ma propre création, une liberté de style, non pas vraiment dans un but d’esthétisme, mais plutôt par volonté de ne pas me soumettre totalement au protocole usuel du Département, et d’ainsi sauvegarder l’honnêteté implicite à la réalité linguistique de l’expérience de Magnus Thompson, Franco-Ontarien, sur le campus de l’Université d’Ottawa, institution bilingue, « l’université canadienne ».

Amory Blaine, protagoniste vantard, désillusionné, paresseux et hautain de *This Side of Paradise*, est un personnage particulier en ce qu’il est peu agréable : son caractère est égoïste, sa confiance en lui-même (et son intelligence, autodéclarée surtout) exaspérante, et sa manie de se voir systématiquement comme l’autorité supérieure en toutes choses dérivent d’un dandysme aristocratique agaçant¹⁰⁸. Or, je le trouve intéressant et amusant, surtout lorsqu’il est question de

¹⁰⁸ « Amory marked himself a fortunate youth, capable of infinite expansion for good or evil. He did not consider himself a “strong car’c’ter,” but relied on his facility (learn things sorta quick) and his superior mentality (read a lotta deep books). He was proud of the fact that he could never become a mechanical or scientific genius. From no other heights was he debarred. *Physically*. – Amory thought that he was exceedingly handsome. He was. He fancied himself an athlete of possibilities and a supple dancer. *Socially*. – Here his condition was, perhaps, most dangerous. He granted himself personality, charm, magnetism, poise, the power of dominating all contemporary males, the gift of fascinating all women. *Mentally*. – Complete, unquestioned superiority » (F. Scott Fitzgerald, *op. cit.*, p. 21-22.)

son habileté comme écrivain (qu'il soigne, avouons-le), et de ses plaintes relatives au côté académique de la vie sur le campus. Comme Amory, je perçois très concrètement l'intelligence de l'académisme universitaire comme une synecdoque englobante : l'université, bien sûr, soutient l'intelligence, mais inversement l'intelligence ne dépend pas de l'université. Amory n'est peut-être pas un bon étudiant, mais il souffre du double fardeau de vouloir témoigner de la mort de sa créativité tout en respectant les conditions académiques de son baccalauréat à Princeton. C'est une conséquence de l'université, un danger identifié et décrit comme tel par certains : « For [V. S. Prichett] the campus entails a limiting kind of intellectual provincialism, a benign prison camp which keeps the writer away from the reviving metropolitan air : “For prose writers, playwrights, novelists, I think the university is dangerous, because the university is a specialized community. It is quite unlike the outside world... Artificial worlds have a sterilizing effect on writers¹⁰⁹” ». Amory le constate durant son séjour abrégé à Princeton, en sa qualité d'étudiant, suggérant ainsi l'intellect d'un individu pour qui l'université n'a pas servi¹¹⁰. Bien sûr, recevoir une éducation dans certains domaines demeure nécessaire, mais du côté créatif, voire celui de l'entrepreneuriat, l'éducation formelle pourrait agir au détriment du succès. Comme le note West :

Part of the trouble for Amory [...], is that authorship in America is not and has never been truly a profession. It requires no degrees or certifications; it has no apprentice system (as medicine and law do, for example); it provides no strata of ranks and titles; and its emoluments are slim and sporadic. Authors drift into and out of the craft of writing, performing it rather as one might do cottage labor. True professions provide their members with protection from the harsher aspects of capitalism; writing, by contrast, leaves its practitioners vulnerable to every evil of the system¹¹¹.

¹⁰⁹ J. A. Sutherland, « Campus Writers », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, op. cit., p. 77.

¹¹⁰ Il existe un nombre surprenant de sites web consacrés à des listes de gens qui ont connu un immense succès malgré l'abandon de leurs études. À titre d'exemple : F. Scott Fitzgerald (notons-le), J. D. Salinger, Bill Gates, Mark Zuckerberg, Steve Jobs, Kelsey Grammer, James Cameron, Tom Hanks, Ralph Lauren, Ellen Degeneres, Steven Spielberg, Kanye West, Oprah Winfrey, et bien d'autres (voir « Celebrities who dropped out of college », *Ranker*, 2016, [en ligne] <http://www.ranker.com/list/famous-college-dropouts/celebrity-lists> [consulté le 19 décembre 2016].)

¹¹¹ James W. L. West III, *loc. cit.*, p. 54.

Bref, l'université demeure une institution investie dans son propre succès. Donc, le jeune étudiant intelligent et motivé ne peut que difficilement séparer la valeur du diplôme universitaire des bénéfices que celui-ci peut vraisemblablement offrir dans des domaines créatifs ou novateurs, a posteriori.

De plus, *This Side of Paradise* ne se limite pas uniquement au passage d'un personnage sur le campus d'une institution postsecondaire. Le dernier chapitre (« The Egotist Becomes a Personage ») révèle l'ampleur du vécu d'Amory après ses années à Princeton. Ce retour n'est pas souvent inclus dans la tradition du *campus novel*, et, d'après moi, c'est un aspect important de *This Side of Paradise*, et certainement en partie responsable de mon enthousiasme face à l'œuvre. Après tout, l'université (pour l'étudiant, bien sûr) représente un prologue au reste de la vie – un passage d'années formatrices, souvent obligatoires afin d'accéder à un marché du travail de plus en plus spécialisé. Pour les professeurs que décrivent Amis ou Lodge, l'université est un milieu; pour le héros de Fitzgerald, comme pour l'immense majorité des étudiants, elle constitue un passage. Ainsi, le *campus novel* qui se termine durant les années universitaires me semble être sans conclusion valable, peu importe la formation reçue, en raison du fait que l'éducation universitaire ne sert que de porte d'entrée vers une profession. Normalement, l'employeur doit aussi former le nouvel employé qui ne connaît pas le fonctionnement de cet emploi, même après le diplôme d'études universitaire; c'est un autre paradoxe de l'éducation formelle : même l'étudiant de génie ne peut pas devenir ingénieur dès l'obtention de son diplôme, car il doit ensuite être formé par la firme de génie qui l'embauche. Ce n'est pas dire que l'éducation universitaire n'a pas sa place, mais, comme je le souligne, la réalité s'aligne sur l'idée que l'université ne soit qu'un point de départ vers (du moins, l'étudiant l'espère) une carrière stable.

En revanche, Amory découvre que son cheminement actuel ne ressemble en rien à l'idée qu'il s'était construite de la vie qu'il mènerait après son passage à Princeton. À la recherche du succès, Amory doit se confronter à la réalité, notamment d'après les expériences marquantes de sa vie qui, malgré lui, opérèrent un changement à son caractère, même s'il finit par rejeter l'évolution que ces expériences invitèrent :

If his reactions to his environment could be tabulated, the chart would have appeared like this, beginning with his earliest years:

1. The fundamental Amory.
2. Amory plus Beatrice.
3. Amory plus Beatrice plus Minneapolis.

Then [his prep school] St. Regis' had pulled him to pieces and started him over again:

4. Amory plus St. Regis'.
5. Amory plus St. Regis' plus Princeton.

That had been his nearest approach to success through conformity. The fundamental Amory, idle, imaginative, rebellious, had been nearly snowed under. He had conformed, he had succeeded, but as his imagination was neither satisfied nor grasped by his own success, he had listlessly, half-accidentally chucked the whole thing and become again:

6. The fundamental Amory¹¹².

Pourtant cette évolution sinusoïdale n'est pas sans avantages. Malgré toute son absurde confiance, Amory incarnait, avant ses études à St. Regis' puis à Princeton, l'âme désillusionnée du modernisme américain : il croyait que son succès lui était assuré en raison de la force de son esprit, et non pas d'un effort soutenu, pratiqué. Fitzgerald témoigne ainsi du fait que l'énergie, la confiance et le charme ne sont pas assez forts pour mener à la réussite à l'âge adulte, peu importe la popularité amassée durant l'enfance et l'adolescence. C'est une dure leçon, surtout pour l'écrivain débutant issu d'un milieu favorisé, et qui fraie avec l'élite de l'*Ivy League*; mais la vie n'offre jamais de garanties, et Amory doit perdre ses illusions.

La partie créative de cette thèse était conçue comme une forme de réécriture franco-ontarienne de *This Side of Paradise* pour la simple mais puissante raison que, depuis près de cent ans, l'étudiant ès arts qui rêve de suivre une carrière d'écrivain n'a pas fait beaucoup de progrès.

¹¹² F. Scott Fitzgerald, *op. cit.*, p. 88.

Aujourd'hui, la désillusion est palpable, et le cynisme s'intègre à la réalité de tout un chacun. Pourtant, la Faculté des arts demeure, dans la plupart des universités, la plus peuplée de son institution. Là où naguère le baccalauréat suffisait pour gravir les échelons de la société et atteindre un poste recherché, voire honorable, même la maîtrise devient de nos jours un équivalent douteux. Le diplôme d'études en arts ne mène nulle part de concret, mais il faut savoir se valoriser, non pas d'après la valeur intrinsèque de l'éducation reçue, mais, plutôt, par la valeur des compétences acquises : la pensée critique, la rédaction, la lecture rapide et attentionnée, l'ouverture d'esprit, la curiosité, la gestion du temps, la recherche – voici les avantages du baccalauréat ès arts. En revanche, ces atouts ne suffisent pas souvent à l'obtention d'un emploi, ou même d'une entrevue. Mon protagoniste, Magnus Thompson, partage une vision du monde avec Amory Blaine, qui se lamentait, déjà en 1920, des bénéfices douteux des études en arts; mais, là où Amory choisit d'abandonner ses études à Princeton, Magnus, en revanche, ne peut pas se permettre cette même avenue. Aujourd'hui, l'étudiant de la Faculté des arts ne peut pas abandonner ses études postsecondaires, car, sans elles, il n'y aurait rien sur quoi retomber par la suite. Sans son diplôme, Magnus ne peut pas même espérer devenir secrétaire de la fonction publique, soit un emploi que se permettait de rejeter Amory¹¹³ au début du XX^e siècle.

Enfin, dans les dernières pages de *This Side of Paradise*, Amory développe des philosophies, sans nécessairement y croire; simplement, il poursuit une voie critique, logique, et se demande comment tout cela pourrait bien se conclure¹¹⁴. C'est cette idée de pouvoir s'imaginer

¹¹³ « “Have you a trade?” No – Amory had no trade. “Clerk, eh?” No – Amory was not a clerk. [...] The little man seem[ed] to agree wisely with something Amory had said » (*ibid.*, p. 228.)

¹¹⁴ « I don't know. Until I talked to you I hadn't thought seriously about it. I wasn't sure of half of what I said... I simply state that I'm a product of a versatile mind in a restless generation – with every reason to throw my mind and pen in with the radicals. Even if, deep in my heart, I thought we were all blind atoms in a world as limited as a stroke of a pendulum, I and my sort would struggle against tradition; try, at least, to displace old cants with new ones. I've thought I was right about life at various times, but faith is difficult » (*ibid.*, p. 236.)

un monde autre qui fait d'Amory un paria, mais il est prêt à avouer que, s'il avait été né dans une famille suffisamment riche pour lui garantir une existence dorée jusqu'à la fin de ses jours, il opinerait différemment. Ce passage illustre, selon moi, une évolution du caractère d'Amory qui maintenant exprime une pensée critique saisie par le biais d'une éducation formelle de concert avec une expérience de vie qui l'a obligé à se confronter à la réalité contemporaine. De fait, la formation que peut espérer le bachelier ès arts ressemble plutôt à une prise de conscience qu'à une accumulation de notions théoriques. Comme le présente Amory : « I have neither been corrupted nor made timid by contemporary experience. I possess the most valuable experience, the experience of the race, for in spite of going to college I've managed to pick up a good education¹¹⁵ ». C'est ainsi que j'ai rédigé, en quelque sorte, mes *Rêveries*, mes *Fragments* ou mes *Méditations*; ma vision prend la forme d'une réflexion assujettie à la portée de mon expérience, subjective en la valeur qu'elle pourrait cultiver : *Sur une clôture*.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 235.

CRÉATIF :

Sur une clôture

Sur une clôture

*Jeg stanset, lænede meg til gjerdet trett til
døden¹¹⁶.*

Edvard Munch

*Education is an admirable thing, but it is well
to remember from time to time that nothing
that is worth knowing can be taught.*

Oscar Wilde

¹¹⁶ Norvégien : Je m'arrêtai et, mort de fatigue, je m'appuyai sur une clôture (ma traduction).

Prologue¹¹⁷

It's education that's meant to take us into this future that we can't grasp. (...)

If you were to visit education, as an alien, and say "What's it for, public education?" I think you'd have to conclude, [...that] the whole purpose of public education throughout the world is to produce university professors. Isn't it?

Our education system is predicated on the idea of academic ability. And there's a reason. Around the world, there were no public systems of education, really, before the 19th century. They all came into being to meet the needs of industrialism. So the hierarchy [of school subjects] is rooted on two ideas. Number one, that the most useful subjects for work are at the top. (...) And the second is academic ability, which has really come to dominate our view of intelligence, because the universities designed the system in their image. (...) The consequence is that many highly-talented, brilliant, creative people think they're not [intelligent], because the thing they were good at at school wasn't valued, or was actually stigmatized.

In the next 30 years, according to UNESCO, more people worldwide will be graduating through education than since the beginning of history. (...) Suddenly, degrees aren't worth anything. (...) Now kids with degrees are often heading home to carry on playing video games, because you need an MA where the previous job required a BA, and now you need a PhD for the other. It's a process of academic inflation. And it indicates the whole structure of education is shifting beneath our feet. We need to radically rethink our view of intelligence.

[Intelligence] is diverse. (...) The brain isn't divided into compartments. In fact, creativity – which I define as the process of having original ideas that have value – more often than not comes about through the interaction of different disciplinary ways of seeing things.

¹¹⁷ Cité de Ken Robinson, « Ken Robinson: Do Schools Kill Creativity? », Vidéo, TED, 2006, [en ligne] http://www.ted.com/talks/ken_robinson_says_schools_kill_creativity?language=en (consulté le 14 novembre 2016).

Année I

*Un édifice ayant un bruit de multitude*¹¹⁸

Le 95 s'arrêta.

Magnus Thompson suivit le périmètre du pavillon Vanier à sa gauche, et l'éclat de cris et de couleurs s'intégra à son existence. À cet instant, il se lamenta de ne pas être mieux informé. Ottawa, c'était sa ville, mais ayant toujours habité une banlieue cossue de la capitale nationale, Magnus ne s'était trouvé au centre-ville qu'à quelques reprises, et sur le campus exactement deux fois. En revanche, plutôt que la géographie, c'était le vacarme qui le prédisposait à cette confusion. Il se dit que c'était le bruit.

Il approcha un kiosque où plusieurs jeunes gens se tenaient debout, et il demanda, sourcil haussé, si la Faculté des arts était bien dans cette direction.

« *The Arts!* There's a brave soul asking the *Science Faculty* where the Arts are! »

Elle ne paraissait pas plus vieille que lui, mais elle semblait d'une génération à part. Son flegme surprit et déséquilibra Magnus qui ne savait que penser. Quelques curieux se tournèrent vers lui, mais Magnus ne prit pas le temps d'observer les variations du modèle ectomorphe. Pourtant une fille attira son regard : pas laide, cheveux soyeux, nez un peu long; elle avait le teint foncé, les yeux exotiques et le sourire timide. Il continua son chemin.

Sans trop savoir où se diriger, il devina juste et arriva au pavillon des Arts, remarquant cette fois la bannière indiquant la faculté, et la multitude de jeunes gens évoquant les sphères sociales les plus diverses.

Une des deux filles derrière la table pseudo-officielle lui donna un t-shirt sans perdre le rythme de sa danse sur place.

¹¹⁸ Victor Hugo, « La Vision d'où est sorti ce livre », *La Légende des siècles* (Nouvelle série), dans *Œuvres complètes – Poésie III*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985 [1859], p. 189.

« Make sure you ruin it! »

Un point d'interrogation se dessina sur le visage de Magnus.

« Want me to do it?

– Ok.

– What's your name?

– Magnus. »

Elle s'appliqua avec un crayon-feutre perché sans gêne dans sa brassière. Elle n'était pas d'une grande beauté, mais son enthousiasme compensait cet illusoire désavantage.

« Go ahead, talk to people! We leave in about an hour », dit-elle en lui donnant un t-shirt barbouillé de son nom et d'esquisses aléatoires.

Magnus aurait voulu demeurer à ses côtés, mais il sourit et salua le premier quidam qui se dessina devant lui, soit un grand mince portant par-dessus sa barbe hirsute un casque de style militaire couvert d'autocollants aléatoires – Earth, Wind & Fire, Burton, Firefly, the Love Symbol of the Artist Formerly Known as Prince, Legend of Zelda, et beaucoup d'autres qu'il ne reconnaîtrait jamais.

« So, what are you in?

– History, you?

– Lettres françaises. »

Magnus hésita, soudain percuté par le dilemme que pourrait poser ce programme si étroitement lié à sa langue.

« Ah! So, comme, literature? »

Moyennement surpris par cette réplique en français, accentuée d'un léger hululement anglo-saxon, Magnus acquiesça.

« Tu viens d'Ottawa?

– Nah man! Kitchener-Waterloo.

– Where did you learn French, demanda Magnus, curieux.

– School », fut la réponse accompagnée d'un haussement d'épaules.

Sans trop savoir comment continuer une conversation vouée au silence, Magnus commenta le casque.

« Ah yeah! Why not eh? C'est tout du stuff que j'aime.

– Like snowboarding? »

Le bonhomme rit de bon cœur.

« Because of the Burton sticker? Non! Mais j'aime les mini skateboards, les fingerboards, you know? »

Magnus ne put s'empêcher de sourire.

Bref, ainsi débuta son introduction à la vie du BAC (*blood alcohol content*). La médiane du groupe : 1.2 %. Les ventes de Gatorade explosèrent. Des amitiés foudroyantes seraient oubliées le lendemain. Des vomitariums s'instituaient par consensus non verbal. Les toilettes devinrent unisexes.

Bytown

Ottawa par beau temps pouvait être perçu comme agréable, et l'Université, peut-être. Voyons : au nord, c'était le pavillon Tabaret devant la seule aire verte du campus – pour le pastoral, il fallait aller à Carleton. À l'autre bout du campus, SITE (ou bien ÉITI, pour les rares administrateurs francophones consciencieux), édifice moderne dont la face extérieure était entièrement construite de vitre, ce qui semblait plaisant, vu de l'extérieur, mais où les salles de

classe isolées en son centre ne possédaient aucune fenêtre. Entre ces deux points cardinaux existe un campus peu inspirant, utilitaire, où la décadence s'entête dans un style confus de contreculture académique. Les étudiants désabusés affrontaient avec désintérêt la panoplie de projets de construction environnants, projets incomplets depuis 1848.

*Je fais la cour à ma Destinée*¹¹⁹

Au début, c'était un dialogue de provenance : le « whereyoufrom-where'dyougo-what'reyoustudying? » quotidien se faisait entendre partout et par tous. Les *sweatshirts* d'écoles secondaires se dessinaient en soirée, mais ce type de manifestation cessa rapidement. Frosh avait réellement percuté la vie de Magnus – ou, plutôt, l'idée qu'il se faisait de la vie. Ce fut une semaine entière où la fête triomphait, et Magnus était assez beau ou assez souriant pour se faufiler dans quelque résidence en soirée tout au long de la semaine. Il entretint un discours avec un miroir social qui exprima plutôt bien la déchéance libertine de l'époque : « Sex just doesn't mean anything anymore, but it doesn't mean I won't do everything to get it! » En effet, le sexe ne signifiait plus grand-chose, n'était plus moralement répréhensible, mais Magnus (s'imaginant le seul *froshie* au monde à penser ainsi) trouvait que cette lacune d'intimité se vendait au détriment de l'acte désormais mécanique. Ce qui ne voulait pas dire qu'il arrêterait de s'essayer. Pourtant, un autre quidam révéla pour Magnus le côté réciproque de cette réalité : « It's more embarrassing to *not* hook up than it is triumphant to get a girl into bed, now ».

Sinon, la nuit, ne voulant pas retourner jusqu'à Orléans, il envoyait un message à une dénommée « Sunshine » qui semblait savourer sa fonction de mère poule, et qui laissait

¹¹⁹ Jules Laforgue, « Esthétique », *L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Des Fleurs de bonne volonté*, éd. de Pascal Pia, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1979 [1886], p. 95.

s'éparpiller deux ou trois étudiants dans son dortoir pour la nuit, toujours en offrant une Gatorade jaune, l'antidote. C'était pour lui une semaine de découvertes inattendues, incompréhensibles.

Ensuite, le début de session. Et la vie ne changea presque pas : seulement, il y avait désormais un horaire à suivre, voire à contourner. Il comprit donc pourquoi les films américains s'obstinaient à mettre sur scène des étudiants très stéréotypés et trop amusés : même après un mois d'étude, il vivait toujours cette tautologie de l'étudiant *sur le party*. Malgré le fait qu'il habitait Orléans chez ses parents, Magnus recevait des invitations périodiques pour fêter sur le campus. L'expérience universitaire de la vie en résidence ne lui échappait pas.

Or, pendant une fête dans la résidence peu louangée de Thompson, Magnus dut mettre en perspective cette vie épicurienne. En cette soirée de novembre, il vit pour la première fois depuis l'été son meilleur ami depuis l'enfance. Philippe, apprenti dans l'homogène Faculté de génie, était grand, svelte, bien modelé, hédoniste et comique. Il avait une facilité remarquable pour lier conversation avec tout le monde et passer à travers les filles comme à travers de l'eau. Ceci, Magnus le savait bien. Mais ce qu'il vit cette soirée-là, c'était un trou de cul occupé par sa propre vénération hyperbolique. Magnus quitta le dortoir et la fête.

Il trouva que l'ascenseur prenait beaucoup de temps pour arriver au rez-de-chaussée. Enfin il constata qu'il n'avait appuyé sur aucun bouton. *Buzzé* de bière *cheap* et de tequila blanc, il sentit une pression rénale qu'il réussit à soulager derrière des buissons, se demandant tout au long de l'œuvre si le service de Protection le voyait sur une caméra cachée. Bref, il se dépêcha vers la station d'autobus, mais il réalisa que le 95 ne devait plus passer qu'une fois par heure...

La froideur se faisait sentir, mais, en bon Canadien, il refusait de greloter dans le vent. Comme une âme perdue, il marchait en cercles sans être en mesure de prendre de résolution.

Magnus s'assit sur les marches devant le pavillon Montpetit, et pour la première fois de sa vie il aurait voulu être fumeur pour se donner l'illusion d'être en train de faire quelque chose.

Des pas sur le pavé évoquèrent... Magnus essaya de prolonger son intériorisation toute poétique, mais en vain.

« Magnus? What are you doing here? »

Étonné, l'interrogé concentra ses pupilles sur le visage très souriant du bonhomme qui avait fait semblant d'être étudiant au Département d'English afin de pouvoir fêter avec sa *blonde* durant frosh. Son nom... son nom, Magnus l'avait oublié. Choisisant de faire la moue il répondit qu'il était sorti pour fumer, mais qu'il ne lui restait plus de cigarettes. Endrit (*Endrit!*) rit de bon cœur et lui demanda d'où il sortait.

« Thompson Building, répondit-il en pointant vaguement derrière lui.

– Buses aren't running anymore, ajouta Magnus sans trop savoir pourquoi il mentait.

– Shit, well, did you need a place to stay for the night?

– Nah! No, I'm good, man. »

L'idée de coucher sur le pavé semblait soudain très audacieuse – une histoire à raconter dans un futur rapproché. Il sourit intérieurement et prit cette résolution un peu extrême.

« You sure? lui demanda Endrit. I live just around the corner.

– I'm cool. Thanks though », ajouta-t-il après réflexion.

Endrit le regardait toujours.

« All right man, but how about a drink while you wait, then? There's a bottle of rum I've been meaning to crack open. »

Magnus contempla l'idée du rhum alors qu'un frisson mal contenu l'obligea de se mettre debout afin de cacher ce mouvement honteux.

« Cool » fut sa simple réponse.

Les deux marchèrent en silence vers les résidences Brooks. Le soulagement fut immédiat une fois à l'intérieur de la pièce bondée de corps chauds assis et allongés un peu partout, soit le prolongement d'une fête tirant à sa fin.

« Welcome! » chantonna son hôte en lui présentant une bouteille de rhum et une bière froide.

Magnus se laissa emporter par un nouveau tourbillon de plaisirs éthyliques.

Le lendemain, il ne retiendrait que des bribes éparses, mais intenses, de la nuit. Distinctement, il se souvint d'une petite rousse grassouillette qui buvait du whisky comme un cowboy. Et puis un vague souvenir d'avoir vomi, ce qu'Endrit avait trouvé hilarant.

Magnus se leva tranquillement du sofa, mais heureusement il avait les yeux ouverts, car il vit à temps la mousse bleuâtre sur le sol. Curieux, il examina la vomissure qui devait être la sienne : il s'était gavé de tarte aux bleuets la veille.

Étant le premier à se réveiller, et ne sachant pas trop quoi faire, il circula dans la pièce à la recherche d'une solution. Endi l'avait invité, lui avait offert une quantité toxique d'alcool, l'avait aidé dans sa misère, hébergé pour la nuit, et maintenant au réveil son seul remerciement était une butte de vomissure. Magnus se félicita de son savoir-vivre.

Il ne voulait pas réveiller son hôte qui dormirait sans doute très tard. En effet, Magnus se surprit en constatant qu'il n'était que 9 h et donc qu'il n'avait pas pu dormir plus de quatre ou cinq heures. Il trouva un rouleau de papier brun qu'il utilisa pour ramasser le dégât et le placer dans la toilette petit à petit. C'était dégoûtant, mais drôle aussi. La chasse tirée, il jeta les papiers bruns dans la poubelle de la cuisine, pensant que les lambeaux de nourriture pourrissante voileraient ou à peu près l'odeur nauséabonde.

Une porte s'ouvrit et Endi sortit de sa chambre, un énorme sourire s'emparant de ses lèvres en apercevant Magnus.

« Sleep well? qu'il demanda les yeux pétillants.

– Ah, yeah, I guess.

– How you feeling? demanda Endrit.

– Fine. I feel good, I guess. »

Cette déclaration, tout à fait honnête, confondit Magnus qui pensait que le matin d'après aurait sans doute dû lui apporter un légendaire *hangover*. Novice à ce sujet, Magnus se croyait sans doute invulnérable.

Endrit Nomani devint un réel ami, quelqu'un avec qui il valait la peine de rester en contact, et non seulement parce qu'il avait déjà 19 ans et pouvait donc acheter de l'alcool en Ontario. L'Albanais respectait un code éthique inébranlable qui surprenait Magnus, non pas pour sa morale, mais pour la vision machiavélique avec laquelle il savait arbitrer chaque instant de sa vie. Magnus s'amusait souvent à jouer l'avocat du diable dans le but d'offrir différents scénarios grisâtres pour juger de la complexité de ce code moral. Il découvrit qu'Endrit avait, catégoriquement et en toute chose, son point de rupture qui n'ouvrait aucune discussion. Il étudiait en génie informatique.

Magnus se trouvait donc souvent au 636 Brooks où habitait aussi ce Derek, soit le grand blond qui faisait allure de *surfer* californien dans son cours d'intro au Département d'English. Ce dernier était doué d'un réel intellect et d'un œil critique bien fondé. C'était une âme avec qui Magnus entraînait souvent en discussions zélées. Il aimait donc se tenir au Brooks où il pouvait trouver un partenaire avec qui partager paroles et bières. Surtout, c'était un lieu où il pouvait s'entendre parler.

« Just had a philosophy class. The prof had a definition for language: infinite possibility created from finite means. You know, the alphabet is 26 letters, but you can create words and sentences and ideas, which are infinite. I thought it was good », suggéra Magnus, la bière aux lèvres.

Endrit y pensa un instant. Son air ambigu confondit Magnus, ce que l'Albanais remarqua.

« Albanian has 32 letters, s'expliqua-t-il.

– No! Really?

– Italian has 22. »

Ceci, en effet, il le savait.

« The thing is that Albanian has a letter for every possible sound. Master the alphabet, and you can pronounce anything. It is a bitch, though – well, for English people, anyway.

– I'm not English.

– Fine : English-speaking », précisa Endrit, qui s'habitua à cette manie de Magnus de chercher le mot juste.

Magnus ne put contenir son sourire.

« Nope : I'm French Canadian, actually. French is my first language.

– Oh. Well you might actually be able to pronounce “l” and “ll”. Interesting. »

En effet, Magnus entendit la différence : le « l » était pareil en français, mais le « ll » se prononçait à l'anglaise.

« Still, the finite creates infinity – wait, how'd you say your prof put it? » demanda Endrit, revenant au propos de Magnus.

En parlant, il se leva du fauteuil pour se prendre une autre bière, qu'il offrit aussi à Magnus en haussa les sourcils.

« Well I had to translate it – it’s a class in French and all. The idea’s the same anyway, dit-il avec un mouvement de la main.

– Actually, what you said sounds better, more concise », qu’il ajouta après un moment.

Endrit hausa les épaules.

« Makes you think, répliqua Endrit. It’s like a computer, I guess. You just gotta figure out what to do or how you want to do it, but it all comes down to ones and zeros in the end. »

Tous deux poussèrent intérieurement cet aphorisme que Magnus trouva joliment laconique. *It all comes down to ones and zeroes.* Magnus s’adossa. Il réfléchissait, voulant aboutir à quelque chose, et il se réjouissait dans cet exercice intellectuel. Mais c’était à force de réfléchir qu’il perdait la réflexion. Le silence se poursuivit. Ce moment pur, à son aise, fut interrompu par le mouvement de la porte et l’apparition d’un Derek irrité qui se plaignait d’une soif aiguë.

« Shit class?

– Shit prof. The guy’s accent’s so thick it comes out in italics! »

Tout était dit. Magnus sécha son cours de 16 h, et de même Endi, le sien à 17 h 30, mais, somme toute, les échanges de tirs qu’ils partagèrent semblaient mieux adaptés à leur intégration ponctuelle hors de ce microcosme qui se voudrait pourtant tributaire du succès.

¹²⁰ וְסֵעַר הַיָּם, הַיָּם כִּי

Cela sentait la récession. Les économistes promettaient qu’elle serait la pire crise depuis le légendaire Krach boursier de vingt-neuf. Les étudiants, dans un élan vindicatif, attendaient avec impatience. Soutenant un sourire narquois doté d’ironie vénéneuse, plusieurs aimaient à se répéter que le Très Honorable M. Stephen Harper venait à peine de commenter au petit peuple que, s’il

¹²⁰ Hébreu, de Jonas 1:11 : Car la mer devenait de plus en plus impétueuse.

devait y avoir une récession, alors elle serait déjà arrivée. Magnus, jeune homme de sa génération, trouva simplement que la récession avait procrastiné.

Le reste de l'univers se plaignait avidement, mais *intramuros* la vie était la même, à peine changée. Que pouvait l'étudiant? Celui-ci, naturellement effronté, s'amusait à pointer vers les parallèles qui existaient entre les masses de professionnels et la situation étudiante : dettes sans solution, éducation sans emploi, cynisme sans réticence.

Sans doute, plusieurs pousseraient une crise de colère, d'autres lèveraient les bras vers le ciel, mais le Canada survivrait, et sa population.

Telle était la totalité de sa réaction.

*Hébétés de fatigue, et ivres, ils chantaient*¹²¹

Février coula ses neiges et ses vents glacials, et déjà les résolutions du Nouvel An perdaient leur souffle. Le bulletin de Magnus avait rassemblé la pire séquence de notes qu'il n'ait jamais reçues, y compris un D+ dans son cours d'introduction aux Lettres françaises. C'était assez pour contempler un changement de majeure, surtout considérant un A- dans le cours d'intro d'English, mais, paresseux, il n'entreprit aucune démarche.

La bête étudiante ne change pas facilement ses habitudes. Malgré son ambition de commencer sa carrière académique en prenant les devants, Magnus ne put réussir à s'intéresser au cours de méthodologie, niveau 2000, qu'il aurait dû suivre l'année suivante, plus mature et moins désillusionné. En revanche, avec seulement quatre cours obligatoires sur dix durant sa première année – et ce, même en suivant le cheminement d'une double majeure – il se dit que mieux valait s'avancer un peu. Il se présentait au cours de métho, mais la sémantique semble, ici, injuste : s'il

¹²¹ Émile Zola, *La Bête humaine*, éd. d'Henri Mitterand, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2008 [1890], p. 462.

se présentait en classe, c'était pour jouer aux échecs derrière son ordinateur. Pour le premier test de ce cours, il se présenta en pensant qu'une lecture rapide de Barthes le rachèterait. Comme de raison, il coula avec un spectaculaire 10 %, mais un trop-plein de logique apaisa ses inquiétudes momentanées lorsqu'il comprit que, cette note ne valant elle-même que dix pour cent de la note finale, il pouvait toujours finir avec une note globale de A, ce qui lui permettait un autre onze pour cent de paresse. Or, les autres étudiants du cours étaient mécontents de ce professeur qui abaissait leur moyenne, et donc une pétition circula, ce qui fit rire Magnus. Ce fut ainsi qu'il découvrit la puissance du corps étudiant et de la confiance en cette légendaire *Bell Curve*.

*A romance and a reading list*¹²²

Dans un effort annuel pour stimuler la population et l'inviter hors de son douillet logement affronter une température dans les moins mille, la ville d'Ottawa promouvait son Bal de Neige, occasion de faire valoir la capitale nationale, de tirer profit de braves Canadiens, de valeureux Scandinaves ou d'aventureux visiteurs (d'habitude) mal habillés. Magnus, originaire d'Ottawa, s'y intéressait chaque année sans jamais y participer. En revanche, né sur le sable fin de l'Adriatique, Endrit voulait apprendre à patiner. Magnus offrit son aide. Rien n'en résulta.

Un jour qu'il sortait du pavillon Simard pour se faufiler vers le Starbucks au pavillon Desmarais avant (du moins, il l'espérait) que toutes les tables ne soient prises, Magnus se fit saluer par Derek qui sortait du pavillon des Arts, et qui l'invita chez lui.

« Have any coffee?

– Better! J'expérimente avec du glögg, dernièrement. J'espère que t'as pas de cours ce soir. »

¹²² F. Scott Fitzgerald, *The Notebooks of F. Scott Fitzgerald*, éd. de Matthew J. Bruccoli, New York, Harcourt Brace Jovanovich / Bruccoli Clark, 1978, p. 158.

Ne voulant pas paraître inculte (Magnus s’imaginait un liquide marron brumeux dessiné par Uderzo), il se contenta du populaire hochement d’épaules suggérant quelque chose du genre *that sounds good*.

En chemin, ils se parlaient des cours, en premier lieu, puis de littérature, inévitablement.

« Je viens de lire Jonathan Swift », commença Magnus, en garde : leur amitié avait une nature particulièrement querelleuse.

Derek avait choisi la cote 2000 plutôt que celle de niveau 1000 pour le cours d’English « Literature Since 1700 », velléité de distinction que Magnus trouvait superflue, mais intrépide.

« *Gulliver’s Travels*? s’exclama Derek, surpris.

– Ben non.

– But I did read that novel over the summer.

– *A Modest Proposal* », finit Magnus.

Derek bascula sa tête vers l’arrière pour mieux déployer sa gorge.

« I love that! Hilarious isn’t it? »

Magnus broncha. Il se promit de relire l’essai.

« Well, par parties, je suppose.

– Man! L’ironie à son meilleur! »

Magnus comprit soudain qu’il existait différents tons à la littérature, ce qu’il n’avait jamais vraiment envisagé, ayant peut-être cru que la « littérature littéraire » se devait d’être sérieuse et sobre. Un vague souvenir flottait dans sa tête : *au lieu de regarder les mots sur la page, essayez de les lire*, lui avait déjà dit quelqu’un, peut-être un professeur poussé à ses limites de patience.

La conversation tourna vers la différence marquante entre les semestres distingués par le « Before 1700 » et « Since 1700 » des programmes de littérature. Tous deux étaient heureux de ne

plus avoir à lire du Shakespeare, écrivain de renommée, certainement, mais qui, à la fin, devenait inintéressant à cause de cette omniprésence. Ils discutèrent en longueur du *Rape of the Lock* d'Alexander Pope, où chacun, s'improvisant éditeur, discutait le choix du titre, si oui ou non les nymphes auraient pu remplacer les sylphes, si le choix du couplet héroïque en valait la peine... Bref, du verbiage.

« T'as pensé quoi de Keats? » questionna Magnus, armé d'un arsenal de connaissances nouvellement acquises.

– OK, I guess.

– C'était pas mal sweet de pouvoir – d'avoir réussi à illustrer le désir et le plaisir... juxtaposés comme ça.

– Lequel?

– *Grecian Urn*.

– Right. »

Derek se pencha sur la table de cuisine après avoir fini sa bière d'un long trait. Magnus trouvait la tactique de procrastination un peu juvénile, mais il gardait ses yeux rivés sur son adversaire, pensant enfin en savoir plus que Derek.

« Is that the one with the sculptures dancing around? »

– Paintings on an urn. A urn? An urn? »

Magnus fronça le sourcil, faisant appel à la langue maternelle de Derek.

« An urn. Right, well, what did your prof say? »

Celui-ci se gardait d'affirmer son innocence face au poème qu'il n'avait pas lu.

« Les images sur la poterie sont, first, exaucées parce qu’elles seront toujours dans cette extase qui mène au moment du baiser, but then c’est à propos de la réalisation tragique du fait que le couple ne pourra jamais, you know, enjoy the kiss.

– All that being a *very* subtle metaphor for a good fuck. Buddy must be backed up like a fiend, dit-il avec un sourire narquois.

– Sure, répondit Magnus rieur. Mais le paradoxe y est : lequel des deux scénarios est le meilleur? le plus juste?

– Is it better to have loved and lost or never to have loved at all, cita Derek tout en rejetant l’aphorisme avec une grimace.

– No more Shakespeare, souffla Magnus.

– I don’t think it’s Shakespeare, even though it’s probably most commonly ascribed to him.

– Ben oui, c’est Shakespeare!

– Nah, man, I promise you it isn’t.

– How?

– It wasn’t Shakespeare.

– Then who?

– Dunno! » poussa Derek, lançant ses mains dans les airs.

Le silence avant la tempête.

« Whatever, fut la parole pacifiste.

– M’en câlice du scénario “which is better” parce que, finalement, la question *ne vaut pas* la pensée qui la dirige, conclut Derek avec conviction. C’est comme débattre si Oscar Wilde essayait de moderniser la psychologie victorienne. Not the point.

– Right, true I guess, répondit-il. (Il n’avait jamais entendu parler de Wilde.)

– T’as lu ses essais?

– À qui?

– Wilde.

– J’ai cherché, mais j’ai pas trouvé de copie, mentit Magnus.

– Well, here, dit Derek en se levant de la table. »

Il revint, un livre très usagé dans la main.

« Here, dit Derek en lui donnant le livre. I picked this up at that used book store on Rideau.

– Cool! »

Ainsi, Magnus découvrit Oscar Wilde à peu près en même temps que Théophile Gautier (« et remarquez l’orthographe : pas de *h* », avait averti son professeur qui accordait une attention pointilleuse aux noms propres), et donc il se créa une idéologie de l’art pour l’art puriste, négligeant ainsi à l’extrême limite ses travaux scolaires qui lui paraissaient désormais trop *engagés*, trop *utiles* – ce qui tombait justement en accord avec son *ethos* de procrastinateur. Tout à coup, Magnus réalisa qu’il n’avait jamais rien lu de sa vie. Il voulait se gaver de littérature et se perdre dans des cheminements obscurs. Il voulut poursuivre Lamartine, qu’il appréciait, et puis s’aventurer dans Chateaubriand pour comprendre comment le poète peut s’inspirer d’un père philosophique; il voulut lire une seconde pièce de Henrik Ibsen et se plonger dans George Bernard Shaw par la suite; il désirait s’aventurer dans la prose de Thomas Hardy, etc., etc. Or, le rythme universitaire l’obligeait toujours de repousser sa curiosité. Malgré l’éducation qu’il recevait, Magnus trouvait qu’il était soumis à des notions passagères plutôt qu’il n’était exposé à la Littérature (« L » majuscule). Il s’endormait à travailler les essais de Virginia Woolf, tout en maugréant qu’il aurait préféré lire *Mrs. Dalloway*, œuvre présente dans toutes les listes des œuvres incontournables.

En revanche, le professeur d'English qui avait inclus Woolf au syllabus se racheta en expliquant le *stream of consciousness* que Magnus n'avait pas du tout saisi, seul, dans sa chambre, cognant des clous. Soudain, « Monday or Tuesday » devint sa nouvelle préférée, et, un an plus tard, après avoir lu *Mrs. Dalloway*, il remercia silencieusement ce professeur sans qui il n'aurait pas compris le flux du roman moderniste.

À cet effet, Derek Robertson devint plus qu'un antagoniste; il était un coéquipier parfois, un ami toujours, et un rival souvent. Magnus sentit qu'il avait depuis toujours désiré cet adversaire intellectuel qui hausserait ses propres facultés.

*This was true for too many*¹²³

Dehors, l'herbe réapparut trop vite, ce premier indice que la vie telle qu'il était arrivé à l'aimer serait suspendue pendant quatre mois. La timide chaleur printanière opérait difficilement sur lui. Magnus comprenait que la fin de la session approchait malgré lui. Il était Harry Potter à nouveau sur l'*Express*, pas du tout prêt à retrouver la vie des Moldus. Les cours d'intro finis, il stressait à savoir s'il retrouverait l'an prochain les bribes d'amitiés qu'il avait réussi à forger. Le printemps le dégoûtait avec son renouvellement de vie. Et puis, il reniflait déjà ses allergies.

« D'la merde! » s'exclama-t-il à l'arbre bourgeonnant.

Celui-ci ne se laissa pas impressionner.

« L'année prochaine, je travaille », se promit-il avec ferveur.

¹²³ Bernard Malamud, *A New Life*, New York, Dell, 1970 [1961], p. 252.

Il voulait bien réussir, mais la valeur d'une note finale s'effondrait avec un minimum de logique : diplôme est un diplôme est un diplôme est un diplôme¹²⁴. Ses bourses? Il les avait perdues, déjà, irréparablement, malgré sa parfaite intégration au système d'éducation : une moyenne globale de B. L'université continuerait sans lui, avec lui, et s'il n'était plus étudiant de première année, c'était pour dire qu'il serait étudiant tout court l'an prochain.

Assis sur l'herbe, il ne savait plus où mener son irritation mélancolique. Se levant, il toucha le derrière de ses jeans.

« Et là j'ai le cul mouillé. Tabarnac. »

Année II

*Hormis les chats...*¹²⁵

Tout au long des vacances de Noël, Magnus attendait non pas le retour en classe, mais le retour de ses amis à Ottawa. Il existait quelque chose comme un vide dans sa vie; c'était le ressort trop étiré qui désormais ne pourrait jamais reprendre sa forme originelle.

Deux ans plus tôt, Magnus s'appêtait à choisir celle des cinq universités qui imprimerait son diplôme : Carleton, connue pour ses bourses d'entrée; l'Université d'Ottawa, pour le bilinguisme; l'Université de Toronto, parce que c'est Toronto; University of Western Ontario, pour le prestige; et Queen's, pour le statut. Ses parents avaient insisté pour que leur aîné reste à Ottawa; lui, en sa qualité d'adolescent, avait souhaité un écart géographique. Athlète, il avait reçu des offres

¹²⁴ Gertrude Stein, « Sacred Emily », *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd edition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, p. 193.

¹²⁵ Théophile Gautier, « Préface », *Les Jeunes-France*, dans *Œuvres*, éd. de Paolo Tortonese, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1995 [1833], p. 28.

de bourses sportives d'universités un peu partout en Ontario, notamment de Western, à London, réputé pour son programme d'athlétisme. Mais sa mère lui avait déconseillé fortement le Sud-Ouest ontarien, de peur que cet environnement transforme son enfant en *WASP* mal ajusté : Joanne Marie-France Durocher avait grandi dans le Nord-Est de la province, quelque part entre le Québec rural et la pseudo-Irlande catholique; il y avait là du sang pure laine, bûcheron et surtout catholique.

Pourtant, ses deux parents n'étaient pas restés en ville, eux, pour leurs études postsecondaires.

« Mais on n'avait pas le choix : il n'y avait pas encore d'université à North Bay!

– So? You still went out of town! Why the hell can't I go too? » avait renchéri Magnus avec venin.

Bref, ses parents s'étaient acharnés pour qu'il reste à Ottawa, à tel point qu'ils lui offrirent *cash* l'équivalent de toutes les bourses qu'il recevrait. Et pour un jeune de dix-sept ans, 3 000 \$ n'est pas une somme négligeable. Magnus choisit donc l'Université d'Ottawa.

Mais récliné dans un fauteuil confortable, s'abandonnant au repos avec la reliure nouvellement craquée de *Woman in White* sur sa cuisse, Magnus pensait que ses amis avaient bien fait de quitter la ville de l'autorité parentale : Endrit, de Toronto; Derek, Waterloo; Laura, London; Max, Cochrane; Mooney, Sudbury; Cherry, Vancouver... Plutôt que d'apprécier les retrouvailles familiales durant les vacances, Magnus, simplement, perdait l'indépendance que lui prêtait le campus : il n'avait plus comme excuse un DGD improvisé ou un groupe d'étude clandestin à son horaire pour quitter le foyer doucereux des Thompson.

Heureusement, après Noël arriva le Nouvel An. Philippe, lui aussi pris au dépourvu, dénicha quelques fêtes, et donc s'annonçait une soirée propre à faire oublier l'incarcération.

*All that David Copperfield kind of crap*¹²⁶

Magnus avait maintenant dix-neuf ans, il atteignait à peine cinq pieds huit pouces, et était doté d'une heureuse musculature travaillée, surtout dernièrement, sous la tutelle de l'haltérophile Endrit. C'était, d'après lui, son meilleur attrait, notamment aux Départements de français et d'English. La barbiche, qu'il laissait pousser depuis quelques années déjà, prenait de l'ampleur et ajoutait deux ou trois ans à son visage. Beau dans son genre, il était premièrement remarqué par sa posture trop droite et ses épaules carrées qui, malgré lui, suggéraient le snobisme plutôt qu'un souci pour la courbature de sa colonne vertébrale. Mais son arme de choix était le sourire, lequel pouvait être à la fois désarmant et encourageant; il avait depuis longtemps maîtrisé la courbe de ses lèvres et l'arche de ses yeux, comme pour l'objectif d'une caméra. Il lui manquait du flair et d'un peu de confiance, mais on n'oubliait pas son magnétisme, honnête et brut.

*Le rêve est une seconde vie*¹²⁷

Elle était assise, seule pour l'instant, sur le sofa au fond de la pièce, vêtue d'une robe mince et mauve, taillée avec une classe surprenante pour une fille de son âge. Ses yeux très bleus sautaient un peu partout, avides d'information visuelle. Elle attendait que son amie retourne de la cuisine avec un nouveau cocktail, mais entretemps elle s'amusait à observer les gens qui l'entouraient.

Elle ne semblait pas s'y connaître aux fêtes, et sa mine calculée, mais non moins souriante, lui donnait un air de tendresse, de jeunesse non initiée. Ses impressions, de fait, étaient plutôt kaléidoscopiques. Tout s'imbibait en une mixture d'extrêmes sensibilités face à cette nouvelle

¹²⁶ J. D. Salinger, *The Catcher in the Rye*, New York, Little Brown and Company, 1991 [1951], p. 1.

¹²⁷ Gérard de Nerval, *Aurélia*, éd. de Jean-Nicolas Illouz, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005 [1851], p. 123.

force anesthésiante du *binge drinking*. C'était la fille qui se disait malheureuse au secondaire, et, en naïve Charlotte Simmons, celle qui voyait l'université comme le chronotope éducationnel où elle échapperait à la chrysalide et trouverait ses ailes, soit les outils intellectuels et l'étampe officielle qui la mèneraient vers une carrière éblouissante.

L'appartement où habitaient ensemble Endrit, Derek et Laura se transformait souvent en lieu de fête avant, durant et après les fins de semaine. Sur la rue Murray au coin de Cumberland, en plein dans le Marché By (et, curieusement, là où se promènent les prostituées), la maison transformée en appartement, baptisé par Derek du portemanteau « Brotel » (difficilement traduit pour sa mère qui s'obstinait, incorrectement, à s'imaginer quelque maison de passe, d'après « brothel », ce qui n'est pas du tout la même chose), se prêtait plutôt bien aux festivités. L'entrée ouvrait dans la cuisine, la table à manger poussée dans le coin gauche, le réfrigérateur et les comptoirs à la droite menant vers l'aire commune spacieuse et la chambre d'Endrit; un énorme sofa dans le fond de la pièce, perpendiculaire à deux fauteuils faisant face à la télévision sous l'escalier qui menait à l'étage supérieur et aux chambres de Laura et Derek à côté de la salle de bain.

« Aurelia! » Son amie Natalie l'appelait à partir du cadre de la porte de cuisine.

Une hésitation se logea dans sa gorge. Provenant de Barrie, banlieue cossue aux limites du GTA, elle était bonne fille, intelligente, qui aspirait aux études supérieures. Son père, était docteur; sa mère, nutritionniste.

« This is Magnus, qu'elle annonça en poussant l'apostrophé.

– Hi-hello, how are you? Nat says you're in History/Poli-Sci? »

Magnus jouait une bonhomie respectueuse.

« Hello.

– And that you have too many books for the size of your room, dit-il avec son sourire.

– Yes! I couldn't decide what to leave at home, so I brought it all up with me when my Dad moved me in last year. I figured I could send back whatever I didn't feel like keeping, but I couldn't resist. »

Elle parlait avec une confiance artificielle, soit remise en doute par le teint rosâtre que prenaient ses joues. Magnus s'assit sur la table de café devant elle, et Natalie les laissa seuls. Mais un bonhomme s'assit à côté d'elle, soit l'ami pédant de Derek, une bière dans chaque main, faisant semblant de s'intéresser à la conversation naissante. Il était le genre de gars qui voulait être perçu comme globe-trotteur plus qu'il ne s'intéressait au voyage, soit le genre qui fréquentait Café Dekcuf (« *You know that's just "Fucked" backwards, right?* ») et Zaphod's dans le Marché, et qui dénigrait le Starbucks, le Second Cup, l'automobile et les grandes entreprises pour vanter le Ministry of Coffee, le Café Délice (« *This tiny little place down Kent Street with the best damn espresso you've ever had. Seriously.* ») et le vélo.

Magnus s'accouda sur son genou gauche, dans un effort plus ou moins subtil de lui tourner le dos de moitié.

« What kind of things do you read?

– The classics, I guess. »

Mentalement, Magnus se purlécha les lèvres. Mais Joe intervint.

« I assume you mean the titles popularly ascribed as "classics" even if they have nothing to do with the classical era of literature. »

Magnus, irrité, s'en mêla, mais il dut faire l'effort d'immobiliser son sourire.

« Doesn't matter, really. It's just what people consider the classics, man, dit-il.

– Erroneously.

– OK there.

– I’m just saying. You shouldn’t encourage some form of malapropisms just because others use a term incorrectly. That just encourages stupidity. »

Magnus n’en revenait pas qu’il était possible d’en arriver à un tel niveau de prétention.

– What are you, American? » lâcha-t-il avec dégoût.

Aurelia figea. Magnus relaxait les muscles de ses joues. Joe haussa les épaules, pris au dépourvu. Timidement, Aurelia se tourna vers Magnus. Malgré tout, Joe s’inclina aussi vers lui, se rapprochant ainsi d’elle.

« Nat said you spent some time in France.

– Oh sweet, me too! intervint Joe.

– I did a semester in Nice », répondit Aurelia.

Magnus cherchait à éliminer Joe.

« T’as dû apprendre du français pour y aller? »

Il voulait simplement souligner son bilinguisme, mais elle le surprit.

« Un peu. J’ai aussi une mineure en French Second Language. »

Elle parlait avec l’accent anglophone typique, mais elle maîtrisait bien les bases.

« Man, I remember Marseille. Awesome fucking city. »

Joe était hors de combat, mais il ne l’avait pas encore compris.

« As-tu lu des romans français aussi? demanda Magnus.

– Non, je ne pense pas que je peux.

– Peut-être commencer avec Jules Verne, ou Alexandre Dumas. Ils écrivaient pour que ce soit une lecture simple. Les livres sont peut-être longs, mais ça vaut la peine de commencer là.

– I read *The Count of Monte-Cristo*.

– Ça fait longtemps?

– Peut-être trois ans.

– C'est temps de le reprendre, mais en français cette fois! »

Elle sourit. Magnus passait en revue ses cours de Lettres à toute vitesse. Mais pour se distinguer de l'égotisme de Joe, il passa à une autre tactique.

« Ça t'intéresse ou c'est un passe-temps, lire?

– C'est pour relaxer, je pense. »

Joe se leva du sofa.

« You prefer English?

– For reading? Obviously.

– No! I meant, well – talking.

– I know, I'm just kidding, qu'elle dit avec des yeux pétillants. Well I like the idea of practicing my French, but I don't know how interesting it might be for you. Really I just know basic stuff.

– But if you're doing a minor in FLS, you're getting somewhere.

– That's the plan. »

La conversation coupa court en raison du « Pour Some Sugar on Me » de Def Leppard, l'hymne de toutes filles en voie de se compromettre : Natalie prit Aurelia par la main et les deux se joignirent aux autres filles sur la table à café, sur les chaises et même sur le bloc de bois qui supportait la télévision. La deuxième moitié des jeunes gens s'immobilisait, sans doute par peur de rompre l'enchantement mystérieux qui leur offrait un tel spectacle.

Ce ne fut que des heures plus tard que Magnus put se retrouver en tête à tête avec cette Aurelia de Barrie. Il se répétait mentalement les informations biographiques qu'elle partageait :

Aurelia Favit – Favit, nom de famille italien, de Bania (ou quelque chose du genre), au Frioul, soit le Nord-Est du pays; d’une deuxième génération canadienne, les deux parents étant nés au Canada tous deux d’immigrants; elle ne parlait pas italien même si c’était la langue maternelle (mais non pas usuelle) de sa mère; elle était issue d’une grande famille stéréotypique où les festins de Noël rassemblent quatre-vingts appétits; *double-spec* en histoire et science politique, et elle aspirait à l’école de droit par la suite; un frère, une sœur, tous les deux plus jeunes.

Puis, comme si elle répétait un scénario pratiqué, Aurelia se pencha vers Magnus pour caresser son bras.

« I like this, lui dit-elle doucement en effleurant les lignes de son tatouage.

– Yeah, thanks! »

Il ne savait pas comment réagir. C’était un commentaire si simple, si provocateur.

« You have nice arms », dit-elle sans lever les yeux.

Il activa ses biceps, jouant le jeu, mais il refusa par la suite de relaxer complètement cet effort musculaire. Il se promit de travailler ses bras au gymnase de l’université. Et peut-être un second tatouage.

Barrie. Favit. Italie, Ba... Ba-quelque chose au nord. Grande famille. Histoire. Politique. Avocate. Italie. Nord. Famille. Histoire. Politique. Avocate. Italie-nord-famille-histoire-science po-droit-Italie...

Le train de pensée des premières avances du jeune universitaire n’a rien de particulièrement charmant.

Heures de bureau

Le café devenu froid reposait sur le coin du bureau dans un angle plutôt précaire : il ne faudrait qu'une articulation trop enthousiaste de la plume, un ajustement glutéal trop soudain sur son siège, ou une restructuration de la pile d'examens intra (corrigés) pour répandre contenant et contenu sur le tapis. Dans son bureau, Martin Franche ne supportait plus sa machine à café désuète. Bien sûr, il aurait pu s'acheter un nouvel appareil à faire envier le département, mais il ne voulait surtout pas attirer les promeneurs à son bureau. Bref, sa tasse de café était depuis longtemps oubliée sur le bureau; de fait, les journées se ressemblaient tellement depuis quelques semaines qu'il n'aurait su confirmer la date de torréfaction de cette tasse particulière. Or, l'ombre d'un défaut d'énergie menaçait de se faire obscurité totale, et il aurait bien consommé un café, même froid, s'il s'était souvenu qu'il en avait un à la portée de la main. Il irait peut-être même jusqu'au Starbucks de l'autre côté de la rue. Non : mauvaise idée. Mieux valait descendre au Café Alt dans le sous-sol et d'ainsi éviter l'état du ciel, peu importe où celui-ci en était.

Il était un jeune professeur à l'Université d'Ottawa – jeune d'après la médiane qu'il désespérait de repousser avec ses habits contemporains, et jeune malgré le gris dans sa chevelure (abondante, au moins), son penchant pour Beethoven, sa mallette de cuir et sa préférence pour la version papier. Franche était de retour à son *alma mater*, là où plusieurs années auparavant, il s'était distingué dans le programme de Lettres françaises et éducation, et là où son désintérêt pour l'éducation fut cultivé, mais aussi là où une affinité pour Sartre l'avait poussé à poursuivre une maîtrise en philosophie à Concordia (Montréal), endroit où s'était éteinte toute sympathie pour la métaphysique, et qui l'avait conduit à l'Université Laurentienne (Sudbury) en Sciences Humaines, un retour idéologique et géographique à ses racines : il étudia la littérature franco-ontarienne dans sa ville natale, pour enfin conclure que rien de cela ne l'intéressait.

Initialement, il ne put trouver de poste vacant comme professeur adjoint en Ontario, et donc il enseigna au Cégep de l'Outaouais, à Gatineau, ce qui lui garantissait du travail. Finalement, l'Université d'Ottawa lui offrit un contrat, qu'il accepta, donnant quatre cours ennuyeux par session, durant lesquelles sessions Franche se gardait d'espérer avec trop d'optimisme qu'un des vieux titularisés prenne sa retraite avant de ronfler jusque dans le cercueil. Il finit par décrocher un poste de professeur adjoint, non pas vraiment grâce à son rendement académique ou son CV, mais plutôt en raison d'un événement disgracieux (s'il avait déduit correctement du ton de certains courriels) qui se devinait facilement par les demi-sourires et coups de coude enfantins des professeurs qu'il rencontra par la suite dans les couloirs du campus. Bref, le Département dut orchestrer un rapide et discret remplacement. Un passage de Jules Verne lui venait souvent en tête lorsqu'il songeait à ce moment dans sa vie : « Déjà je sentais l'évanouissement me reprendre, et, avec lui, l'anéantissement suprême, quand un bruit violent vint frapper mon oreille¹²⁸ ». Hyperbolique, peut-être, mais depuis son insertion au département, de manière permanente, il comprit à quel point l'université, comme il l'avait connue à l'époque de son baccalauréat, n'existait plus; Lucky Jim n'était pas de moitié aussi chanceux que Franche.

Reculant dans son fauteuil, il soupira sans lever les yeux du manuscrit sous son pouce. Une autre doctorante qui recrachait Rousseau. *Rien de nouveau ne peut exister*, songeait-il, sans doute affecté par Nerval qu'il relisait pour un cours; *l'originalité devient en soi le Graal universitaire*. Il s'arrêta pour se demander si cela voulait bien dire quelque chose.

Il en avait assez des soutenances de thèses. Mais celle-ci, Franche ne pouvait pas y échapper : Alice Petit l'avait tiré d'affaires en acceptant la soutenance d'un de ses étudiants l'an dernier, et celle-là n'avait pas été un cadeau. *Ce n'est pas inintéressant, quand même*, se

¹²⁸ Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2001 [1864], p. 181.

convainquit Franche en terminant la lecture du deuxième chapitre. Il s'étira un peu dans son fauteuil, et il décida d'aller chercher un café avant de constater qu'il était au début de ses heures de bureau. Pris au piège pendant un autre soixante-dix minutes.

Il pensait partir de toute façon; les chances qu'un étudiant se présente n'étaient jamais bonnes. Mais son éthique du travail ne le laissait pas s'enfuir. Bref, Franche se tourna vers son ordinateur et les courriels de ses étudiants, erreurs grammaticales comprises. Il répondit en grommelant son humeur :

Veillez approfondir les développements. MF

Ce n'est pas nécessaire. MF

Vérifiez les consignes du Département sur le site web de l'université. MF

Vous pouvez poursuivre dans cette voie, mais assurez-vous de bien définir les paramètres de votre recherche. MF

Reportez-vous au plan de cours. MF

Je vous suggère de simplifier la formule : mieux vaut synthétiser le sujet donné que préciser des notions connexes. MF

La première option suffit. MF

OK. MF

Mes heures de bureau sont le mardi de 11 h à 13 h, et le jeudi de 13 h à 15 h. MF

Du temps perdu.

Franche se remit à la lecture de la thèse sur Rousseau, mais ses propres élans de pensée troublaient le flot des mots sur papier. Décidément, il lui fallait un café; mais plutôt que de se lever et de rafraîchir ses neurones, Franche s'obstina – il y avait maintenant quelque chose comme un obstacle à surmonter, soit celui de produire une critique raisonnable et intelligente de cette thèse

sans l'aide d'un stimulus artificiel. Il faut avouer que son pouvoir de concentration était énorme. Et peut-être, considérant la force de ses articles et de son livre, ces soutenances et directions de thèses feraient enfin de lui un professeur agrégé.

Naturellement, aucun étudiant ne passa par son bureau, et, déjà, Franche devait s'efforcer de se rendre à son cours. Le FRA 1720 comprenait un groupe particulièrement médusé cette année, lui semblait-il. Aujourd'hui, il passerait en revue la carrière de Camus. C'était un cours banal et sans véritable intérêt littéraire. Mais tout cela faciliterait les vingt minutes qu'il passerait sur la rupture avec Jean-Paul Sartre, auteur qui est difficilement enseigné dans un cours d'introduction, surtout pour qui a rédigé un mémoire de maîtrise en philosophie à son sujet. En effet, comment expliquer Sartre et Camus à ces iPhonomanes? S'il suffisait d'animer un cours, déjà ce serait une tâche coriace; mais à force de se livrer au combat contre une génération individuellement conformiste que Douglas Coupland identifierait par l'oméga, soit cette génération nulle trop habituée de changer le poste de la télévision dès le premier soupçon d'ennui, advient un cynisme raisonnable.

*Comme un Horla friand de tabac*¹²⁹

Magnus, sur le cheval grenat, s'affirmait grâce à la bannière des Gee-Gees. Plein d'enthousiasme pour la « vie universitaire » telle que promise par la publicité nord-américaine, Magnus s'était joint à l'équipe d'athlétisme de l'université, ce qui devint, en quelque sorte, une excuse de plus de faire la fête avec de nouvelles gens, mais aussi de voyager à Boston pour une compétition interuniversitaire. Il s'inscrivit aussi à différentes ligues intramuros de soccer et de volleyball, et il se trouva un emploi au service des sports, ce qui mena à un contrat d'arbitre de

¹²⁹ Kingsley Amis, *Lucky Jim*, Toronto, Penguin Books, 2010 [1954], p. 63 (ma traduction).

soccer. De plus, Philippe lui avait trouvé un emploi au Service des messagers sur la Colline, un poste facile et bien rémunéré qui était offert à temps partiel pour les étudiants (bilingues) de la région (donc de l'Université d'Ottawa). Ensuite, Magnus s'était inscrit à six cours pour le semestre d'hiver, ayant comme but celui d'aérer l'horaire de sa quatrième année d'université. Magnus aurait pu croire qu'il vivait les meilleurs moments de sa vie. Il dormait régulièrement chez Derek et Endrit, adoptant le titre de « couch-mate ». Aurelia était sa copine, tel que confirmé sur Facebook. La vie était belle.

S'il existe une théorie suggérant que l'âme occupée s'organise et s'exécute sous pression, Magnus n'en était pas l'illustration parfaite : bien qu'il réussît plutôt bien ses cours, le travail qu'il y mettait n'était que suffisant; ou, plus précisément, il apprenait à jouer le jeu. Dans cette vision du monde universitaire, les cours, les professeurs, les examens et les dissertations ne constituaient que des obstacles à surmonter – voire, plus exactement, à contourner. Il fallait changer de section, ou de cours, durant les premières semaines d'un semestre afin de jauger la charge de travail et les attentes du professeur. Il fallait savoir renifler lesquels des travaux seraient évalués généreusement. Il fallait suivre à la lettre les instructions idiosyncratiques du professeur qui demandait une page titre bizarre, une police particulière ou des marges étroites. Mais surtout, il fallait apprendre à suivre la pensée du pédagogue et la reproduire dans la dissertation finale, mot pour mot si possible.

Le prof très raisonnable de son cours sur Shakespeare ne compterait que les trois meilleures notes des quatre travaux portant, chacun, sur une pièce de théâtre; Magnus choisit de ne pas lire *The Tempest* et donc de ne soumettre que trois travaux, évitant ainsi deux semaines de travail qui s'ajoutaient au temps épargné à ne pas relire *Macbeth* qu'il avait étudié au secondaire. Il prit soin de s'inscrire à la section du cours de grammaire et celle de littérature américaine enseignés par les professeurs qui avaient la réputation de corriger large. Dans son cours de création, il soumit comme

travail final la nouvelle qu'il avait rédigée durant l'été. Le cours de journalisme était donné par un prof qu'il connaissait déjà et qui finirait probablement par lui donner un acceptable B sans trop lui casser la tête.

Un mardi, quelqu'un appela Magnus en plein cours. Appuyant sur un bouton pour faire cesser les vibrations au plus vite, il fronça le sourcil. Aussi subtilement que possible, il changea du mode vibration à silencieux, à temps pour recevoir un afflux de messages textes : il ressentit le minuscule claquement que son cellulaire archaïque s'obstinait à produire même en mode silencieux. Et un autre. Et un troisième. C'était la signature numérique d'Endrit. Sachant que le professeur n'était pas tout à fait désillusionné, Magnus sortit de la classe, regard préoccupé au visage, dans un effort pour simuler quelque urgence familiale.

Trois pages de messages texte (en effet d'Endi) expliquaient qu'un de ses amis à Montréal venait de se procurer des billets pour le concert de Steve Angello, DJ du trio Swedish House Mafia, très en vogue, et pour savoir s'il voulait se rendre à Montréal le soir même. Magnus considéra sécher le reste du cours – son excuse déjà prête – pour se rendre à Montréal au plus vite, de manière à ne pas manquer l'inévitable *pre-drink*.

Une heure plus tard, il était au Brotel où l'attendait Endrit, ménageant son impatience avec des margaritas. Derek était assis à la table de cuisine, lisant sans se préoccuper des mots sur la page. Magnus salua de la tête et exposa sans préambule :

« I'm only allowed to miss eight classes per term, according to the Department of English rules, before they give me a Fail. And the profs make you sign-in to every class.

– Seriously?

– Yeah.

– So it's not about the classes you're *allowed* to miss so much as the amount of classes you *do* miss, right? suggéra Endrit avec un énorme sourire.

– Right, répondit Magnus en riant.

– So skip tomorrow's.

– Can't. I'm booked!

– Already?

– What can I say, Shakespeare, as it turns out, isn't particularly interesting, répondit Magnus en élargissant son sourire du côté de Derek, cherchant une âme complice.

– Well that's a problem.

– Yes, whether 'tis nobler in the mind to suffer the slings and arrows of outrageous fortune, or to take arms against a sea of troubles and¹³⁰...

– Oh shut up, coupa Derek, peu impressionné par le soliloque trop souvent mémorisé.

– OK, se décida Endrit. We'll leave ASAP, crash at Alena's place after the concert, wake up early, be on the bus at 7 a.m. so we're back on campus with just enough time to get you a coffee before your ten-o'clock. The buses stop at Laurier Station, right? »

Magnus hochait de la tête. Il y avait quelque chose de romantique dans l'idée de passer seulement dix heures à Montréal pour un concert de dernière minute. Il n'avait pas hâte à son cours du lendemain, mais un certain plaisir masochiste se dessinait : *Work hard, play hard*.

À Montréal, la priorité était de trouver un dépanneur. En discutant du prix de la bière au Québec, Magnus et Endrit firent irruption dans la fête sans même être remarqués. Endrit souriait : c'était la fête, c'était son monde. Il traversa la pièce surpeuplée pour mettre de la bière dans le réfrigérateur, sans trop de succès, et il revint avec quatre bières dans les mains.

¹³⁰ William Shakespeare, *Hamlet*, Acte III, scène i.

« They wouldn't fit in the fridge!, cria-t-il par-dessus le drum 'n bass. But it looks like we have some catching up to do anyway! »

Tout naturellement, avec peut-être trois heures de sommeil dans le corps, Magnus et Endrit couraient dans la station Berri-UQAM dans un effort désespéré de se faufiler sur le Greyhound de 7 h. Magnus s'envola vers le guichet automatique et Endrit trouva la gare d'où partirait l'autobus, tout à fait prêt à retarder son départ, le cas échéant.

La course porta ses fruits : ils étaient assis dans leurs sièges et durent même attendre un plein quatre minutes avant que l'autobus ne se mette en marche. Endrit s'endormit facilement, mais Magnus ne pouvait se permettre de scier du bois, de peur de manquer l'arrêt à la station Laurier. La musique dans les oreilles, il essaya de ne pas trop penser à son mal de tête (léger, pour l'instant), au cendrier dans sa gorge (Montréal prédisposait à fumer) et au cours sur *Julius Caesar* qu'il n'avait pas encore lu, et à sa copie de la pièce qu'il avait oubliée chez Endrit.

Des « Sonnets de treize vers »

La culture étudiante n'est pas égoïste :
une chaise où s'asseoir, la table où travailler,
la connexion Internet, l'ambiance sereine,
pour deux dollars vingt-cinq, et même du café!
« J'écoute à tout! » s'écrient les âmes conformistes
Est-ce vrai? L'opéra? Le doo-wop? Le baroque?
Le reggae, le country, le J-pop et le rap?
Pourquoi pas la polka le matin, Vietnam¹³¹?
Les colliers, bracelets et bagues unisexes;
une lunette accessoire, une montre en or;
la ceinture bouclée par-dessus la chemise;
et la *clutch* trop petite pour y mettre un *cell* :
Voilà la couture pseudo-utilitaire.

¹³¹ Barry Levinson (réalisateur), Mitch Markowitz (scénariste), *Good Morning Vietnam*, DVD, États-Unis, Touchstone Pictures, 1987.

*ἐλευθερία*¹³²

Avec le mois de juin vint pour Magnus la fin du cours d'été qu'il suivait, *Le Classicisme*, afin de ne pas devoir le souffrir durant l'année scolaire – depuis son désastreux cours d'introduction, il était persuadé que toute la littérature française avant Chateaubriand ne valait pas la peine d'être lue. Mais malgré lui, il devait suivre un dernier cours portant sur un siècle précédant le romantisme afin de répondre aux conditions de son programme de baccalauréat. Calcul : sept semaines condensées seraient moins pénibles que quatre mois d'études.

Aussi, Magnus avait réussi à se dénicher un emploi d'été sur la Colline parlementaire. L'été, c'était pour réhabiliter ses fonds. L'argent tombait à pic, mais tout cela allait à l'encontre de son plan de regarder tous les matchs de la Coupe du Monde de la FIFA. De plus, au Brotel, un Français particulièrement bon vivant avait remplacé Laura, retournée chez ses parents pour l'été. Sylvestre faisait partie d'un contingent de Français qui s'était établi dans les parages pour un échange étudiant. *Pourquoi Ottawa? Pour apprendre l'anglais*. Magnus se garda d'exposer son cynisme. Et, de toute façon, il était heureux de pouvoir parler français plus régulièrement dans un contexte social.

Bref, Sylvestre, Edwin et Pierre étaient eux aussi d'avidés adeptes de la Coupe, et ensemble avec Magnus et Endrit ils se réveillaient tôt même les fins de semaine pour regarder les matchs de 7 h. En après-midi, Magnus, ivre du chèque de paie qu'il recevait, suggérait souvent le Heart and Crown, un bar bien placé dans le Marché By. Bien que Derek ne partageât pas du tout l'enthousiasme de Magnus face aux Maudits Français, Endrit, au contraire, ne perdit rien de sa bonhomie. Il faut avouer qu'Edwin et Sylvestre se gorgeaient de Bacardi comme si leur permis de chasse à l'éléphant rose expirait à minuit. L'Anglophone perdait patience, surtout quand ils se

¹³² Grec : Liberté (John Fowles, *The Magus*, New York, Dell, 1985 [1965], p. 420.)

déshabillaient ou exécutaient des gamineries – *On n'est vraiment pas des bons Français*, avait ri Pierre après avoir reçu le pénis de Sylvestre dans l'œil, ayant perdu un pari; *c'est pas vraiment comme ça, la France!* Magnus comprit que le monde ne peut pas se classer dans de petites boîtes bien rangées.

Ainsi, Magnus rencontra Fanny, une fille de Blois, ce qu'il trouvait amusant ayant tout juste terminé la lecture du *Vicomte de Bragelonne*. Celle-ci agit comme catalyseur pour la rupture particulièrement explosive de sa relation avec Aurelia. Sans doute, elle garderait de lui un souvenir amer. Mais le dialogue des cultures était lancé, à commencer sur le plan sexuel, et il faut dire que Magnus préférait de loin la candeur française à la réserve canadienne. Dès la première instance où Fanny rendit explicite ses attentes pour la soirée, Magnus perçut jusqu'à combien l'influence anglophone avait asséché de cette joie de vivre toute française en Ontario. L'été se faisait doux.

Un de ces après-midi d'été qui fait écrire les apprentis poètes contemporains, Magnus essayait sans grand succès de se rafraîchir : il n'y avait pas d'air climatisé au Brotel. Seul, il contemplait l'abysse qu'était son vendredi soir. Sylvestre était parti explorer les Laurentides avec les Français, Endrit travaillait jusqu'à 22 h, et Derek s'occupait avec Dieu sait quoi. Magnus perdait son temps à préparer son horaire de cours pour septembre, s'assurant de modifier son choix selon les rudes critiques du site *Ratemyprofessors.com*.

Soudain, des pas précipités dans la cuisine. Magnus qui ne bougeait pas sur le sofa ouvrit un œil curieux pour voir Derek qui s'empressait.

« Oh you're here. Cool. »

Mais il comprit que ce ne l'était pas. Une fille apparut derrière Derek dans la cuisine. *Ah*.

« Magnus, Heidi; Heidi, Magnus. »

Des salutations. Magnus se redressa sur le sofa, mais il ne fit aucun mouvement pour renfiler son chandail. Derek monta l'escalier en vitesse.

« I'll just be a second! » cria-t-il de l'étage supérieur.

Magnus rompit le silence.

« So... what are you up to?

– Well, Derek and I were about to go for a swim.

– Good day for that! »

Derek sautait les dernières marches.

« Ready », qu'il annonça en brandissant une serviette de plage.

Puis, presque à contrecœur :

« You doing anything tonight? »

Magnus remarqua que Derek s'était changé en maillot de bain. Il fit non de la tête.

« Why don't you come with us, suggéra Heidi.

– Yes, come for a swim », renchérit Derek.

Magnus n'était pas certain de bien interpréter la véracité de l'invitation. Sans trop savoir comment s'y prendre – devait-il laisser Derek à son affaire? – Magnus fut interrompu par Heidi qui coupa court à ses doutes.

« Join us! »

Elle avait un très beau sourire.

« Well, I don't have a bathing suit, prononça Magnus, donnant ainsi le droit de veto à Derek.

– I have another one, here, follow me. »

Surpris, mais appréciatif, Magnus suivit Derek jusqu'à sa chambre et enfila un maillot.

« We'll just stop by my apartment and then we'll head down to the water », expliqua Heidi en chemin.

Son appartement était sur la Sussex, et donc peut se passer de description à la Dickens : deux gardes de sécurité patrouillaient dans le rez-de-chaussée. Magnus et Derek échangèrent un regard impressionné. Dans son appartement, Heidi ne fut pas longue à se changer, ne donnant à ses hôtes que quelques minutes pour admirer le vaste logement et l'admirable vue d'Ottawa à partir de l'avantageux balcon.

« Let's go! »

Magnus pensait comprendre qu'ils se trouveraient dans une piscine quelque part dans l'immeuble, mais à sa surprise Heidi les mena dehors, puis à la droite sur la Wellington, et encore vers le quai. Il eut un moment de panique qui fut remarqué par Derek souriant du coin des lèvres : Magnus avait une phobie des lacs et rivières. Il était bon nageur, mais le fait de ne pas voir le fond du lac le troublait. Derek haussa les épaules : son petit acte de représailles.

Heidi les mena le long de la rivière où elle s'arrêta devant un yacht et monta à bord. Derek ne put lui non plus cacher sa surprise. Magnus ne s'y connaissait pas en matière de bateaux, mais peu importait : c'était un yacht, c'était impressionnant. Et il y avait trois étages.

« Hello boys! »

Un homme dans la cinquantaine, nu-tête et habillé à son aise, apparut sur le pont. Il serra la main des jeunes hommes (« Call me Don »). De tout son corps émanait une joie de vivre.

« What can I get you? Beer? Wine? Or there's tequila and rum, or vodka if you prefer. Whatever you like! Heidi, get these boys a drink, will you? I'll cast off. »

Ne comprenant pas du tout comment tout ceci était possible, Magnus et Derek se laissèrent mener sous le pont, non moins luxueux, où Heidi leur montra la sélection d'alcools de son père.

« Seriously, whatever you like! »

Magnus regardait les scotchs, mais il n'osait pas se prononcer. Il vit ensuite les cannettes de tonic et proposa un gin-tonic, ce que Derek approuva.

« Sure, here: make it yourself, I don't know how much gin you want. »

Elle passa la bouteille de Tanqueray à Magnus.

« Oh come on, I know you can handle more than that », lui reprocha-t-elle doucement.

Un sourire éclata sur le visage de Magnus, et il se versa trois doigts du gin.

La soirée se déroula comme un roman de Fitzgerald. Magnus brava sa phobie des eaux sans fond assez longtemps pour se rafraîchir. Don parla de son séjour en Thaïlande dont certains détails candides surprirent et embarrassèrent Heidi. Père et fille préparèrent ensemble un BBQ, et c'était au tour de Derek, végétarien, de lancer un regard aigu vers Magnus – *It's about energy: you can feed ten times more people with grain than with cattle on the same square mileage of land.*

« Ne dis rien », souffla-t-il.

Magnus haussa les épaules.

Bref, ils mangèrent du filet mignon avec des pommes de terre dorées et des légumes grillés, le tout arrosé d'un chambertin 1998 (« I can't believe that makes it twelve years old already! ») suivi, enfin, du cognac. Magnus était ravi de sa soirée; il surprit la même satisfaction sur le visage de Derek, et tous deux s'esclaffèrent.

« Best night ever! »

Le soleil en vint à se balancer doucement sur l'horizon, offrant aux admirateurs une scène rappelant les tableaux chromoluminaires de Paul Signac. Don, qui ne voulait pas accoster au port dans la noirceur, laissa aux jeunes gens ce plaisir visuel, partagé dans le silence, et il dirigea son yacht en faisant dos au spectacle. Ne voulant pas rompre le charme de la soirée, Magnus voulut

étirer la sérénité, mais ne voulant pas manquer sa chance, il demanda à Heidi ce qu'elle ferait en septembre.

« Actually, I'm going to the Netherlands.

– Oh?

– I'll be there for a year, a least. My mom's cousin lives there and got me a job in her engineering firm – they build wind turbines. »

Magnus regarda Derek qui fronçait le sourcil.

« Wait, dit-il. How did you find work in Europe?

– Well, I'm Dutch, actually.

– You're Dutch?

– That's right!

– Born there?

– No, no. Just, well – my grandparents came to Canada after the Second World War. But I looked into it, and the children and grandchildren of Dutch immigrants can apply for citizenship. I've always meant to live in the Netherlands, and this opportunity came up, so why not? »

En effet, pourquoi pas, pensa Magnus, mais non sans questionner l'identité que se donnait Heidi. Elle se disait Néerlandaise sans parler la langue (c'est du moins ce qu'il présumait, incorrectement) et sans jamais avoir mis le pied sur le sol hollandais (sauf exception de son escale à Amsterdam en route vers Rome). Magnus repensa encore une fois à son allégeance envers la France, mais, avec un léger tortillement au cœur, il pensa aussi à son grand-père paternel, fier fermier d'origine écossaise. Pour la énième fois, il se demandait (non pas *si*, mais) à quel pourcentage il pouvait bien être Français d'origine : du côté de sa mère, il présumait être Français à cent pourcent; sa grand-mère paternelle portait Vaillancourt comme nom de fille.

Somme toute, il se trouvait Français à soixante-quinze pour cent. Il se secoua la tête pour mettre un terme à sa rêverie, un peu dégoûté par son train de pensée. Être Canadien, ça ne voulait rien dire, en quelque sorte. L'identité pose souvent problème, notamment un problème de définition culturelle; mais Magnus croyait en ce que lui avait raconté le cousin de sa mère, un pilote : « On choisit sa culture : si tu te considères Chinois – et que tu sens que la culture chinoise te définit et que tu en fais partie – alors tu es Chinois. C'est à toi de choisir, même si le monde voudra toujours essayer de te dire qui tu es ». L'idée paraissait bonne, malgré son aspect farfelu.

Une fois sur terre, le petit groupe resta à bord pour un temps, finissant leurs *drinks* sans se presser. Magnus et Derek remercièrent leur hôte avec ferveur avant de quitter le port.

« Wow, souffla Magnus.

– I know, répondit Derek, la tête dans les nuages.

– Non, je veux dire – check : Endi vient de m'envoyer un message. Quelques-unes des filles qui travaillent avec lui vont rester au resto après leur shift. Tu veux y aller? »

Sourire de pantomime.

« Best night *ever!* »

Ils prirent à peine le temps de retourner au Brotel pour se changer (Magnus emprunta un t-shirt d'Endrit), et ils partirent à la marche pour la station Laurier où, gentiment, le 95 les attendait pour les conduire jusqu'à Blair. Endrit travaillait au Casey's près du Centre Gloucester, restaurant plutôt moyen où normalement Magnus n'irait que par accident, mais, dès lors qu'Endi s'y était déniché un emploi de serveur, il s'y était retrouvé régulièrement. Au bar, les filles promises buvaient des martinis, comme prévu.

Avant de retourner vers la station d'autobus avec Endrit (Derek était déjà parti avec une des demoiselles), Magnus remarqua une fille au bar avec qui il avait pratiqué l'athlétisme. Julie

avait toujours été en quelque sorte l'objet de son désir – belle, souriante, sans gêne –, mais durant sa jeunesse il n'avait pas développé le savoir-faire ou l'égotisme nécessaire pour la séduire. Ce soir, il se sentait confiant. Il le mentionna à Endrit, qui approuva.

« Ajo është shumë e bukura¹³³.

– Y vamos a ver¹³⁴ », répondit Magnus en soupirant longuement pour calmer ses nerfs.

Il s'approcha d'elle et mit une main pratiquée sur le bas de son dos.

« Julie?

– Ohhh my goood! *Magic!* So good to see you! »

Elle s'élança à son cou, évidemment saoule. Moment d'incertitude morale. Tant pis. Ils discutèrent de l'époque d'athlétisme.

« Tu retournes chez toi?

– Well yeah! Ils ont déjà fait last call. Hey! You live downtown now right? Take me home! »

Endrit ne put cacher un ricanement qu'elle n'entendit pas, heureusement.

« Let's just share a cab with them », proposa Endrit, trop galant pour ne pas les reconduire chez elles de toute façon.

Elles habitaient aussi le nord du Marché By, et donc Endrit n'avait pas à marcher loin pour se rendre chez lui. Magnus paya le taxi et, embêté, courut après les filles qui sortirent avec empressement. Il suivit Julie chez elle, mais celle-ci se dirigea dans la salle de bain. Ne sachant pas trop quoi faire, il s'assit sur une chaise dans le couloir et attendit. La chasse. Le robinet. Julie sortit, mais elle s'envola vers sa chambre et ferma la porte.

¹³³ Albanais : Elle est très belle.

¹³⁴ Espagnol : Et nous allons voir.

Et puis la porte s'ouvrit : Julie était complètement nue. Elle se tenait les fesses, comme si elle voulait les cacher – ironiquement, espérait-il. Magnus prit le temps de la photographier mentalement. Il haussa un sourcil en guise de questionnement.

« I'm naked », gloussa-t-elle.

Et c'était décidé. Il la mena à son lit, l'allongea doucement, et puis il la couvrit d'un mince drap. Avant de quitter l'appartement, il s'arrêta dans la cuisine pour se verser un verre d'eau, et, après réflexion, il décida d'en verser un autre pour Julie, qu'il plaça sur sa table de chevet. Elle s'était déjà endormie. *Best fucking night.*

Le lendemain, ou, plus précisément, trois heures plus tard, Magnus fut réveillé. Il entendait Endrit ronfler dans sa chambre, mais c'était le chien jappant dehors qui le disloqua de son inconscience. D'après le ton strident du jappement, il était facile d'imaginer une petite touffe blanche trop excitée par l'odeur d'une crotte de pigeon pour contrôler sa vessie. Il jappait et jappait. Sans cesse. Magnus, les cheveux en acier et les nerfs écorchés, perdit la tête. Il ouvrit la fenêtre du salon et, emporté, avec toute la force considérable de sa gorge, il hurla :

« Muzzle the bitch! »

À sa surprise, il entendit des ricanements venant d'une maison voisine. Cela égaya son humeur. Il se rendormit.

Année III

*Let's kill him and we'll call it art*¹³⁵

Par une chaude journée de septembre, Magnus absorbait les rayons de soleil sur la miniature terrasse du Timothy's sur la Laurier. Il lisait *It*, de Stephen King, soit quelque chose de facile, de « pas rapport », avant de plonger dans « Modern British Literature », « L'Éditique », « Le Roman québécois », « Victorian Fiction » et « Logique I ». Il n'avait pas hâte aux cours ce semestre; mais, d'après lui, c'était une dernière ronde de cours obligatoires, après lesquels il pourrait s'amuser avec des cours au choix.

Assises à l'autre table dehors, deux jolies filles occupaient leur temps avec du comméragé.

« So Carlyn went on a date last night.

– Did she?

– She's in love.

– Again?

– I know. I try not to get too excited about it until, well, later. You know how she is.

– I know, eh? »

Magnus, malgré lui, se trouva à écouter cette pseudo-conversation qui l'amusait un peu, sans grande estime pour le caractère de ces jeunes femmes, sans doute étudiantes de psychologie ou de marketing. Mais ensuite, à la grande surprise de l'érudit auto-déclaré, elles parlèrent géopolitique avec aplomb, et soudain Magnus se sentit plutôt juvénile avec sa copie de Stephen King dans les mains. Il se promit de ne jamais lire que de la Haute Littérature en public.

Ce qu'il fit du début septembre à la fin de l'hiver était si inconséquent que le tout ne vaut pas vraiment la peine d'être rapporté. Magnus était heureux, il vivait. La plupart de son temps

¹³⁵ Bret Easton Ellis, *The Rules of Attraction*, New York, Simon and Schuster, 1987, p. 163.

libre, il le passait au Brotel en compagnie d'Endrit qui travaillait maintenant à temps plein, mais surtout en soirée. Ce dernier avait dû abandonner ses études, n'étant pas très motivé par l'éducation qu'il recevait, mais, aussi, ne pouvant plus payer les droits de scolarité.

En cette troisième année d'université, il n'y avait plus de surprises. Magnus choisissait ses cours non pas à partir de ses préférences ou même du cheminement qu'il avait planifié, mais surtout en raison du professeur qui les enseignait et à l'horaire qu'il pouvait se construire : pas de cours le vendredi, pas de trou béant dans l'horaire de sa journée. Bref, il changea son programme de spécialisation approfondi en Lettres avec majeure en English pour une simple majeure en Lettres avec mineure en English. C'était plus simple. Et le résultat ultime ne changerait en rien la portée de son succès académique.

Vers la fin octobre, Magnus se demanda réellement s'il avait un problème d'alcool. C'était pour lui le grand doute philosophique de l'étudiant; et, après une semaine de lecture d'automne à Cuba en compagnie d'Endrit, la question se posait avec acuité. C'était une semaine durant laquelle Magnus aurait dû finir la lecture de *Neige noire* d'Hubert Aquin afin d'être en mesure de donner une présentation orale le mardi de son retour; mais, comme l'annonça en riant Endrit qui avait pris une photo de Magnus sur la plage, le livre entre les mains : « He's been on that page for a week! » En effet, il lui restait quelque chose comme 400 pages de lecture, sans compter la recherche que, normalement, il avait à faire concernant la biographie de l'écrivain, etc. Et donc il fit une présentation orale, complètement saoul – initialement, c'était pour calmer ses nerfs, mais il perdit vite le décompte des *shots* de Jägermeister. Il ne se souvenait pas vraiment de la présentation, mais son débit fluide en plus du fait qu'il était seulement le deuxième à présenter lui valut un B+. C'était drôle, c'était étudiant.

Des « Sonnets de treize vers »

L'alcool, le tabac et le pot : les forces faibles;
la coke, les 'shrooms et les solvants : forces pures;
drop MDMA, PCP, E, LSD :
l'acronyme annonce la chimie, attention!
Le journaliste gonzo tente l'expérience :
rien n'est aussi irresponsable et dépravé
qu'un homme en plein cœur d'une biture d'éther¹³⁶,
Bestial voyage au cœur du rêve américain.
Sinon, comment doit-on se lier au silence
déraisonnable du monde¹³⁷ né d'un appel
absolument humain? Cette confrontation
absurde engendre la métaphilosophie.
*Gott bleibt tot*¹³⁸ : comment échapper au nihilisme?

Et je me posai des questions¹³⁹

« Ils commirent une erreur flagrante, comme l'on peut s'y attendre en de tels cas », dit le professeur des Lumières avec un petit sourire.

Il arrêta de marcher pour faire face à Franche qui se demandait où le train de la conversation pouvait mener. Nulle part, comme de raison : Charles Bruche (d'ancêtres lointains provenant d'Alsace et de Lorraine) radotait de manière pointilleuse au sujet d'un anglicisme dans la description d'un tableau de Dürer actuellement exposé au Musée des beaux-arts.

¹³⁶ Hunter S. Thompson, *Fear and Loathing in Las Vegas. A Savage Journey to the Heart of the American Dream*, New York, Vintage, 1998 [1971], p. 4 (ma traduction).

¹³⁷ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2010 [1942], p. 46.

¹³⁸ Allemand : Dieu reste mort (Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, tr. de Pierre Klossowski, éd. de Marc B. Launay, Gallimard, Paris, coll. « Folio Essais », 1982 [1882], p. 150.)

¹³⁹ Yves Bonnefoy, « L'Amérique », dans *L'Heure présente et autres textes*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Poésie », 2014 [2011], p. 43.

« Vous savez, moi, je ne peux pas m'empêcher de remarquer ce genre de chose. C'est comme une obsession! Je lis quelque chose, et voilà : mon œil critique ne me laisse pas tranquille. Souvent c'est même trop. Mais je ne m'en plains pas; c'est utile pour mon recueil. Mais, malheureusement, ce n'est pas de la *théorie* critique, sinon j'aurais accumulé quelques contrats de publication. Non, non, ce n'est qu'un œil critique. Mais pas du tout dans le sens artistique, non plus! Sinon, j'aurais pu trouver ma fortune au cinéma. Simplement, c'est un œil critique.¹⁴⁰ »

Le sujet qui intéresserait toujours Bruche, c'était Bruche, et plus particulièrement, c'était ses particularités. Il existait au département (et partout *intramuros*, sûrement) quelque chose comme une phobie toute professorale de citer incorrectement ou, surtout, cette terreur de ne jamais paraître assez académique devant un collègue. Franche se demandait si les professeurs d'*Oxbridge* ou de l'*Ivy League* tenaient de tels discours, mais tout cela semblait plutôt issu d'un roman loufoque, mal écrit et collégial¹⁴¹. Il faisait beau dehors. Du moins, le ciel était bleu à l'extérieur des fenêtres qui rendaient le fragile corps humain invulnérable aux vents devenant de plus en plus glacials.

La réunion départementale débiterait sous peu, mais, sans l'aide d'une stricte procédure à suivre, les professeurs du département de Français ne savaient pas comment occuper les minutes qui précédaient l'ordre du jour. En effet, des groupes de gens, même de petits groupes, agissent étrangement, d'une manière différente de l'individu : ils ont moins d'humour, et un humour simple, ils sont plus faciles à effrayer et plus difficiles à charmer; ils se méfient du mystérieux, et ils se réjouissent d'exposés stricts, plats et compétents, qu'un individu trouverait inexcusablement

¹⁴⁰ Kingsley Amis, *op. cit.*, p. 38.

¹⁴¹ Ernest Hemingway, *A Moveable Feast*, éd. de Seán Hemingway (« The Restored Edition»), Toronto, Scribner, 2009, p. 131 (ma traduction).

assommant¹⁴². Chacun tentait de prolonger les formules du bonjour-comment-allez-vous et ses variantes, mais cela ne servait qu'à rendre trop évident le manque de tact. Le savoir-faire social se meurt dans le *Small World*.

Franche faisait toujours son possible pour éviter ces débuts de réunions; ainsi, son arrivée tardive marquait en quelque sorte le début officiel des réunions départementales, ce qui le satisfaisait énormément. Malheureusement pour lui, la plupart des professeurs réguliers cherchaient eux aussi à éviter ces mêmes moments indécis, et donc ils avaient développé l'habitude de l'interpeler avant l'heure prescrite des réunions, souvent en traînant autour de la porte du local. En revanche, Franche découvrit vite qu'il pouvait se présenter en retard de cinq à dix minutes, et ainsi déjouer les espoirs de ses collègues, créatures de manies, qui ne jouissaient pas du talent étudiant pour flâner. Mais en cette journée de janvier, Bruche entra dans son bureau quelques minutes avant l'heure de rencontre dans un effort (du moins, Franche le soupçonnait) d'arriver lui aussi en retard.

Agacé par cette tentative, Franche voulut désespérer Bruche en quittant son bureau à l'heure, mais le professeur titulaire se révéla prêt. Avec un geste beaucoup trop délibéré, il observa sa montre avant de l'approcher du nez de Franche pour annoncer qu'il n'était que moins quart, mais la ruse n'aboutit qu'à faire rigoler Franche, assis devant son ordinateur portable qui figurait l'heure officielle de l'HNE. Bredouille et pris au dépourvu, le vieillard marmonna l'excuse par excellence que seul un homme de son âge pouvait se permettre : « Vous savez, la technologie... »

Dans un dernier effort de se débarrasser de son collègue et de retarder son départ pour la réunion, Franche s'excusa pour aller à la salle de bain, mais, prêt à tout, Bruche le suivit, plus à l'aise, semblait-il, de côtoyer un homme à l'urinoir que de bavarder avec d'autres professeurs. Il

¹⁴² C. P. Snow, *The Masters*, Londres, Macmillan Publishing, 1972 [1951], p. 95 (ma traduction).

y avait là un commentaire social qui valait sûrement la peine d'être approfondi. Franche, maugréant cette défaite, remarqua à voix haute l'absence d'action fluide dans l'urinoir d'à-côté, ce que le vieillard (qui refusait à tout prix de regarder ailleurs que le carreau à la hauteur de son nez) ignora avant de tirer la chasse, malgré tout. Bref, il fallut céder la manche.

Une fois à la réunion, Franche remarqua encore une fois la tension qui persistait entre certains collègues. Depuis quelques années, une fissure divisait deux partis, l'un supportant M. DeMars, le nouveau directeur de département, et l'autre, M. Loir, soit l'ancienne vedette du département, voire de l'Université, durant les années qui avaient suivi la popularité bouleversante de la théorie littéraire. Franche comprenait mal cette rivalité qui durait depuis des années déjà, mais il souriait avec un certain degré d'humour noir quand les uns bloquaient les projets de maîtrise des étudiants qui avaient choisi comme directeurs de thèse les professeurs du parti opposé. Quelques années auparavant, seulement quatre projets sur dix-huit avaient été acceptés par le Comité des études supérieures. Bref, l'étudiant paie les droits de scolarité; les droits de scolarité paient le salaire des professeurs; les professeurs décident que l'étudiant ne mérite pas de poursuivre ses études malgré un dossier acceptable. Franche songeait aux derniers jours tranquilles de l'aristocratie d'Ancien Régime.

« Je comprends donc par votre silence que vous êtes d'accord? »

DeMars proposait quelque changement bureaucratique. Le silence qui suivit ressemblait énormément à celui dans une salle de classe après que le professeur eut posé une question pour laquelle la réponse évidente confrontait au doute des étudiants par ailleurs las d'être apostrophés par le Ph. D. payé pour transmettre son savoir et non pas pour poser des questions rhétoriques.

Pierre Chapelier, professeur agrégé reniflant la titularisation, qui était avaché dans son siège en réel *fat cat*, se prononça :

« Mais non, je ne suis pas du tout d'accord. »

La parole dure dévia le ton de la réunion sur une trajectoire imprévue, même s'il était évident que tous les professeurs du département ne voulaient pas entreprendre une nouvelle démarche administrative.

Ne portant plus attention aux décharges verbales qui devenaient de moins en moins voilées, mais de plus en plus fortes, Franche s'imaginait comment chacun des professeurs réguliers s'était rendu jusqu'ici. Il intériorisa une série d'entrevues, comme dans un film noir où l'unique source de lumière était une ampoule incandescente concentrée sur le visage suant de l'interpellé. Est-ce qu'un professeur comme DeMars avait réussi par la force de ses publications? Non. Par un enseignement exceptionnel? Non, en italiques¹⁴³. Alors, comment? Il y avait là un mystère. Mais, il fallait l'avouer, DeMars en était sorti vainqueur, et c'était déjà beaucoup : à tout le moins, il avait fait ses preuves, avait reçu le doctorat.

Un reproche venimeux le rappela à la réunion.

« J'en ai assez des réunions à n'en plus finir », rétorqua Loir.

Il se leva et figea un moment, comme s'il perdait rapidement le courage qu'il s'était construit et qui menaçait de s'écrouler, sa colère étant plutôt théâtrale que fondée. Mais quelqu'un lui avait fait un reproche, ce qui était inacceptable, impensable.

« J'ai du *vrai* travail qui m'attend! » dit-il en frappant la table – un peu en retard – avec une main ouverte, en guise d'exclamation.

Il sortit du local, sans doute espérant d'être suivi par quelqu'un, mais il dut être déçu. Alice Petit envoya vers DeMars un regard qui exprimait le dédain : « C'est *lui* qui occupe la chaire de Littérature francophone en contexte minoritaire? »

¹⁴³ Kinglsey Amis, *op. cit.*, p. 2 (ma traduction).

Franche se demandait quelle était l'heure. Il se dit qu'il devrait acheter une montre. Une belle montre – quelque chose de trop cher. *C'était le meilleur beurre*¹⁴⁴. Sans doute son inconscient était à l'œuvre : les réunions professorales donnaient au Thé de fous l'apparence d'un paradigme positif du processus décisionnel¹⁴⁵. La discussion dévia. C'était long longtemps.

Mais tout étant appelé à se terminer, les professeurs purent enfin se disperser. Franche se leva de la table et, mentalement, il félicita le département pour une autre réunion couronnée de succès. En quittant la salle, il entendit DeMars parler d'un colloque à Paris, ce pèlerinage contemporain que les professionnels appelaient conférence et qui ressemblait beaucoup au pèlerinage médiéval, en ce qu'il accorde à ses participants les plaisirs et diversions attribués au voyage, tout en leur justifiant une allure austère d'auto-amélioration¹⁴⁶. Mais le voyage n'était plus aussi important que la destinée : les Morris Zapp¹⁴⁷ se font rares, s'ils ne sont pas déjà une espèce disparue.

Des « Sonnets de treize vers »

Poids et haltères font séquence solitaire,
ce passe-temps qui fait la risée des Alphas.
Cependant, même les Epsilons sont utiles;
on ne peut rien sans eux¹⁴⁸? They're taking up space, air¹⁴⁹.
Un être rationnel, ou un être social?
Étudiant (temps complet) et travail (temps partiel) :

¹⁴⁴ Lewis Carroll, *Alice's Adventures in Wonderland*, dans *Lewis Carroll. The Complete Illustrated Works*, New York, Gramercy Books, 1995 [1865], p. 44.

¹⁴⁵ David Lodge, *Changing Places: A Tale of Two Campuses*, Toronto, Vintage, 2011 [1975], p. 199 (ma traduction).

¹⁴⁶ David Lodge, *Small World. An Academic Romance*, Toronto, Vintage, 2011, [1984], p. 1 (ma traduction).

¹⁴⁷ David Lodge, de *Changing Places*, *Small World* et *Nice Work*.

¹⁴⁸ Aldous Huxley, *Brave New World*, Toronto, Vintage Canada, 2007 [1932], p. 64 (ma traduction).

¹⁴⁹ Dave Eggers, *A Heartbreaking Work of Staggering Genius*, Toronto, Vintage Canada, 2000, p. 217.

pour satisfaire aux exigences de la vie,
l'esprit doit vieillir vite, et il perd sa jeunesse.
De la pitié vaut plus cher que la réussite :
« ... mais c'est pire pour moi; tu ne comprendrais pas. »
Exaucez l'héroïsme nouveau! Au secours,
péri mythe-aventure et ses mille visages¹⁵⁰.
No man is an island entire of itself¹⁵¹.

*Next year's words await another voice*¹⁵²

Magnus se lassait des examens. C'était évident par sa nonchalance jouée, inquiète, mais aussi, plus simplement, par le fait même qu'il avait déjà reçu, cumulativement, des totaux de 56 (sur 70), 50.4 (sur 60) et 53.2 (sur 70), et que l'université lui devait ses crédits sans le besoin trivial d'écrire ces trois examens qui lui restaient; le stress était désormais moindre. Il savait très bien qu'un professeur raisonnable lui accorderait au moins 10 points pour avoir barbouillé quelques notions floues concernant le cours, ou à peu près, ce qui lui donnerait une moyenne globale de C+ environ. *Good enough*. Dans son élan rebelle, Magnus voulut abandonner ses révisions et en finir, mais il n'osa pas. Il se souvint, sourire en coin, de son cours d'allemand de première année, pour lequel il n'avait nullement étudié, confiant en son talent pour les langues et, surtout, désireux de prolonger son *one-nighter* jusqu'à trois jours de lubricité. Il avait reçu un B+ comme note finale.

¹⁵⁰ Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces*, Novato, Californie, New World Library, 2008 [1949], p. 81.

¹⁵¹ John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions*, dans *The Norton Anthology of English Literature*, 8th édition, vol. B : *The Sixteenth Century / The Early Seventeenth Century*, éd. de George M. Logan *et al.*, New York, W. W. Norton & Company, 2006, p. 1305.

¹⁵² T. S. Eliot, *Little Gidding*, dans *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd édition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003 p. 491.

Depuis le mois de mars, Magnus se trouvait moins souvent au Brotel qu'à son habitude. Les cours de troisième année devinrent lourds, soudain, et il lui restait beaucoup de travail avant la fin du semestre. Mais sur un coup de tête il décida de passer une, ou deux, ou trois journées au Brotel en plein milieu de la session d'examen. Là, l'atmosphère était pure; cela *sentait* l'étudiant. Chacun s'occupait à ses choses et sans déranger les autres. Chez ses parents, Magnus n'avait pas à se plaindre – il avait son indépendance – mais il y avait toujours du bruit quelque part dans la maison, et son père entraînait souvent dans sa chambre pour lui demander comment allaient ses études, et sa mère pour savoir s'il avait faim, et puis s'il allait se présenter à table pour le souper, et puis, et puis, et puis.

Aussi, au Brotel, Magnus jouait aux cartes durant ses moments de pause; ou bien, simplement, il tenait une conversation avec quiconque se trouvait dans la cuisine, où, par un accord non-verbal, il était permis de faire un peu de bruit. Bref, il ne regardait jamais la télévision au Brotel, mais chez ses parents, elle était trop facile d'accès.

C'était un vendredi après-midi, mais les journées n'avaient aucune importance. Derek, assis à la table de cuisine, feuilletait un recueil de H.D. en buvant une énième tasse de café. Endrit se préparait un *grilled-cheese*, et Magnus attendait qu'il ait fini avec la poêle pour faire frire des légumes dans un demi-effort de cuisiner un *stir-fry*. Les jeunes gens n'avaient qu'un sentiment et qu'une idée, c'est qu'ils avaient froid et qu'ils s'ennuyaient¹⁵³.

Le téléphone de Magnus vibra : Adam, avec qui il avait joué au soccer pendant plusieurs années, lui envoyait un message texte. Surpris (Adam étudiait à Waterloo), Magnus relaya le message à voix haute.

« So Adam's on his way », annonça-t-il.

¹⁵³ Théophile Gautier, *op. cit.*, p. 12.

Derek ne réagit pas, mais Endrit semblait content. Cela ferait changement.

« Wait, Black Adam or the British one?

– Wow, do you have any idea how racist that sounds? » se plaignit Derek, les yeux par-dessus son livre.

– Why? demanda Endrit. It's a fact. And those *have* to be the most distinctive features about both of them. »

Derek fit un mouvement de la tête, mais il ne put contrer cette simple logique.

« People are too sensitive, today. I mean, come on! » suggéra Magnus, plutôt pour embêter Derek que pour venir à la défense d'Endrit.

Derek s'abstint de répondre, mais il affichait toute l'éloquence de Grimaud.

« It's a bit ironic, isn't it? dit Magnus, pensif.

– I mean, continua-t-il, depuis l'abolition de l'esclavage – since slavery, black culture flip-flopped. How are you supposed to identify a black guy? African-American? It's bogus: Adam – Black Adam – is Haitian. Both his parents. Did you know his real name is *Adan*? Sure, somewhere down the line his ancestors were African (I'm guessing), but at some point they became Haitian. It's just like Canadians: at what point am I Canadian and no longer a French-Scottish-Irish mutt? »

Son dégoût demeurait évident sur son visage.

« I mean, using "African" seems ludicrous. There's got to be like fifty countries in Africa, but the White Man decides it's no use bothering with the details. To this day! African-American is still the only politically correct way to identify a black guy. It's bullshit. Everyone's so damn sensitive.

– Generation Snowflake, interjecta Endrit en souriant.

– That’s a good way of putting it, dit Derek soudain intéressé. Everyone’s an individual, collectively!

– La solution étant qu’on garde nos airs supérieurs? White Man decides what’s best. Forget individuality : they’re all African-American.

– It is patronizing, concéda Derek. But it’s impossible to guess the correct country of origin. How the hell would you know to call someone, what, Senegalese-Manitoban? That’s just moving towards impossible – and undesirable – specificity.

– I just think that calling a spade a spade shouldn’t make you some sort of social pariah, reprit Magnus.

– Pun intended? » demanda Derek, amusé.

Magnus ne réalisa pas le double-sens, ce qui fit sourire davantage Derek.

« Black » Adam ouvrit soudain la porte, son visage défiguré par le sourire de l’étudiant ayant déjà fini d’écrire ses examens.

« You just know he doesn’t care any more than I do about the exam », s’entêta Magnus, de plus en plus querelleur.

Non pour la première fois, on délibérait de la valeur du diplôme, et de l’éducation prodiguée par les professeurs, ces étudiants professionnels.

« Who?

– Mon prof. Tu penses que ça lui tente de corriger des exams?

– Well, il a des T.A pour ça.

– Pas nécessairement », soupira Magnus pour qui l’argument ajoutait à son cynisme.

Derek semblait pensif dans son coin.

« Tu penses vraiment que ton prof est devenu prof parce qu'il voulait enseigner? » dit Magnus soudain, interpellant Adam.

L'étudiant de génie ne broncha pas.

« Of course not. Il est ingénieur dans le secteur privé, et puis l'université lui a demandé d'enseigner un cours. Il est même pas full-time, me semble.

– L'Université d'Ottawa : Défier les conventions, lança Derek, tout sourire.

– Man, that's more of a punch-line than anything else, répondit Magnus, indifférent. Anyway, un prof ne veut même pas enseigner. Why would he? C'est pas comme si les étudiants enrichissent sa journée. On l'aide surtout pas dans ses recherches. He's out there, doing his research, and he has to pause to teach us idiots. Mais l'université doit quand même faire semblant que le prof remplit une fonction pédagogique pour compenser le fait qu'elle finance ses recherches et publications. It's all in an effort to make the university look good, et d'la merde, les étudiants. »

Adam haussa les épaules.

« C'est qu'on a besoin du diplôme, anyways, répondit-il.

– Sure, t'as raison. The All-Mighty Diploma. Au moins ton éducation mène quelque part, dit Magnus. Tu reçois une éducation d'ingénieur; tu seras ingénieur. Mais moi, quoi? Je deviens Lettreur français?

– You're being a real bummer, you know that? » intervint Derek en reprenant son livre.

Magnus éclata de rire, enfin tiré de sa torpeur.

« April is the cruelest month, breeding lilacs out of the dead land, and mixing memory and desire¹⁵⁴ », récita-t-il, ne parvenant pas à se détacher tout à fait de son prochain examen.

¹⁵⁴ T. S. Eliot, *The Waste Land*, dans *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd édition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, p. 474.

« Anyone want a beer? dit-il ensuite, se levant de la table.

– So much for studying.

– No, no, I'll be going back to the books soon. »

En effet, deux heures plus tard, le silence régnait; mais c'était un silence opaque de concentration et semé du bruissement des feuilles de notes consultées. Soudain, un « Aha! » de l'étage supérieur. Magnus, toujours dans la cuisine, sourit, mais il garda les yeux sur son cahier de notes; Endrit, qui normalement aurait commenté ce maniérisme de Derek, se tut.

Des « Sonnets de treize vers »

Perçage et tatouage – ils ne sont personnels :
le corps de plage dévoile son esthétique;
miroir, gentil miroir... regarde-les! vois-moi!
Ou je n'existe pas. Ou ils n'existent pas.
Mais l'immunité émotionnelle a son prix :
la dernière défense, la bombe ironique
toujours présente dans la voix : « You can always
count on a murderer for a fancy prose style¹⁵⁵ ».
Il est souvent dit qu'une fille est une énigme :
Une fille qui se promène est une pute.
Mais une fille qui se promène avec toi
devient une déesse. Athos : « Fatalité¹⁵⁶! »
L'hypocrisie ne connaît aucune limite.

¹⁵⁵ Vladimir Nabokov, *Lolita*, éd. d'Alfred Appel, jr., New York, Vintage, 1991 [1955], p. 9.

¹⁵⁶ Alexandre Dumas, *Vingt Ans après*, Paris, Gallimard, «Folio classique», 1975 [1845], p. 695.

Année IV

*La terre est bleue comme une orange*¹⁵⁷

Marchant le long de la Chapel, Magnus savait qu'il arriverait au bar avant son ami. Tournant à droite sur la Laurier, il aperçut une Latina enveloppée d'une jupe noire, mince, courte et moulante. Une délicieuse brise lui chatouillait les cheveux.

Devenant mal à l'aise de la suivre d'une distance lui donnant l'air d'un prédateur, Magnus décida de traverser la rue afin d'apaiser les inquiétudes de cette fille qui s'était retournée à deux reprises pour vérifier s'il la suivait toujours. Or, à l'intersection de King Edward, il comprit qu'il devrait retraverser la Laurier pour se rendre au Royal Oak. Ne voulant pas paraître idiot, il choisit de poursuivre son chemin, non sans maugréer contre sa gentilhommérie qui demeurerait secrète.

Magnus traversa la King et se dirigea vers la bibliothèque Morisset, mais il fit volteface devant le Café Nostalgica et retourna vers la Laurier. Il entra en douce sur le patio du Royal Oak et s'assit à une table près de l'enceinte. Une serveuse habillée de manière curieusement conservatrice arriva avec diligence à ses côtés pour lui demander s'il voulait un menu.

« What do you have on tap? » demanda-t-il en déclinant de la tête le menu.

Elle s'élança dans un monologue pratiqué dont le flot rapide et ininterrompu hypnotisa en quelque sorte Magnus qui faillit lui demander de répéter la liste.

« Rickard's », dit-il après un court silence, en espérant qu'il avait en effet entendu mentionner ce producteur.

Elle attendit avec une patience professionnelle.

« Red? »

– Yes, exactly », répondit Magnus, encore une fois pris au dépourvu.

¹⁵⁷ Paul Éluard, « Premièrement », *Anthologie de la poésie française*, éd. de Jean Orizet, Paris, Larousse, 2007, p. 503.

Non pas pour la première fois, Magnus pensa qu'il aurait aimé être fumeur afin d'attendre Mike plus à son aise. Il dut se contenter de sortir son flip-phone archaïque et faire semblant d'être occupé. Mais il jugea que ce genre de manie était la raison pour laquelle la jeunesse d'aujourd'hui oubliait comment se comporter dans une situation sociale sans le bouclier virtuel d'un écran informatique. La bière arriva et il versa une première pinte avec une mousse parfaite, mais pour la seconde sa concentration fut interrompue par une blonde qui marchait le dos bien droit. La fin d'après-midi étant délicieuse, Magnus n'était pas mécontent de respirer la fraîcheur d'une dernière nuit d'été.

« Paesano! » lâcha Magnus.

Michael Antonio Ceccini l'aperçut et dévia de sa trajectoire pour se joindre à son ami sur le patio.

« Hey hey! Ah, merci man, j'achète la prochaine ronde. What's new?

– Pas grand-chose. So, tu retournes quand à Montréal?

– Dans – trois? – jours. Vendredi.

– Pis t'as hâte?

– Yeah. Living with the parents just isn't the same », dit Mike en riant.

Magnus sourit. Il était resté chez Mike un weekend pendant l'année scolaire, et cet appartement était, en effet, une catastrophe : des boîtes de pizza vides empilées formant ainsi des tables précaires, des cendriers improvisés sur toutes les surfaces à portée de main, des bouteilles de bières enfoncées derrière le sofa et dans chaque crevasse imaginable, des sacs de chips sous les coussins, des contenants de Thai Express longeant les rebords des fenêtres, des traces de cocaïne dans les égratignures de la table de bois en misérable état, la marijuana et ses instruments éparpillés

un peu partout, et les seuls items dans le réfrigérateur étaient du bacon, de la bière et de la poudre à pâte.

« Tu travailles-tu encore? demanda Mike.

– For sure. Well, j’ai fini mon contrat pour l’été, mais je recommence part-time dans deux semaines.

– Tu trouves pas c’est trop? »

Magnus haussa les épaules.

« Here’s how I see it : tu peux avoir des bonnes notes, tu peux avoir une job pour te faire de l’argent, et tu peux avoir une vie sociale. Choisis-en deux; but you can’t have all three.

– Well said! »

Les préalables ralentirent et furent abandonnés, mais le silence était tout aussi agréable.

« Choisis un sujet, dit Mike.

– L’inconscient collectif!

– OK? »

Le dialogue s’ensuivant produisit un curieux résultat : le préambule de l’inconscient collectif les avait menés vers la philosophie logique et ensuite l’hypocrisie de la politique. Mike, amateur de géopolitique et lecteur avide des journaux en ligne, ajustait les propos de son ami en corrigeant les conclusions erronées ou les généralités abusives. C’était pour Magnus, peut-être pour la première fois de sa vie, une conversation utile et productive et qui se termina par une conclusion subjective mais logique, et sans l’ombre d’une irritation obstinée.

*Have read little and understood less*¹⁵⁸

Éric Delorme frappa à la porte ouverte du bureau.

« Entrez, entrez », dit Franche sans lever les yeux.

L'étudiant de maîtrise se glissa vers le bureau de son directeur de thèse.

« Vous avez un peu de temps? »

Franche lui fit signe que oui, même s'il avait d'autres choses qui l'occupaient : il ne pouvait pas décaler éternellement ces rencontres qui ne servaient, semblait-il au professeur, qu'à apaiser l'incertitude étudiante. Franche ne miserait pas la croûte de son sandwich sur l'idée qu'Éric se trouverait – même éventuellement – un emploi comme professeur, voire comme chargé de cours dans une université avant de se résigner et de se transformer en fonctionnaire. Delorme n'était pas du tout mauvais étudiant; bien au contraire, ses études au doctorat seraient sans doute lucratives : il recevrait vraisemblablement la bourse du CRSH. Mais il n'existait plus de postes vacants, et les universités n'engageaient plus de professeurs adjoints qui leurs coûtaient plus cher pour moins d'enseignement que six chargés de cours. Si jadis l'université avait été un havre de savoir, elle était en voie de devenir une *business*, pensa Franche.

Socialement, Éric n'était pas bien ajusté, trouvait Franche, qui ne voyait pas comment rompre le silence inconfortable. L'étudiant semblait coincé dans le mouvement de s'asseoir, sans oser prendre cette décision. Le professeur fit mine de vouloir finir la tâche qui l'occupait. L'étudiant jeta un coup d'œil à la copie d'examen corrigée.

« Ils ne sont pas inintelligents, mais il faut chercher », proposa Franche.

Éric lit quelques-unes des questions de l'examen.

« Alors, c'est une année faible? »

¹⁵⁸ James Joyce, *A Portrait of the Artist as a Young Man*, éd. de Seamus Deane, Toronto, Penguin Books, 1993 [1916], p. 271.

- Plutôt faible, oui. J'en coule cinq ou six, probablement.
- Pour l'examen ou la note finale? questionna Éric, surpris par cette candeur.
- Pour l'examen, c'est même pire : la moyenne est à peine un C, même si j'ai donné quelques A+. Il y en aura qui ne recevront pas les crédits.
- Ah bon. Mon année, c'était mieux ou je m'illusionne?
- Si je me souviens bien, vous étiez avec Geneviève Vallière? Christine Maillet?
- Oui.
- C'était mieux, en effet. »

La conversation tourna vers la thèse de maîtrise d'Éric qui n'avait pas travaillé énormément durant l'été. Et non plus depuis leur dernière rencontre au mois de septembre, à ce qu'il semblait.

« Mais, depuis, j'ai libéré mon horaire », avança-t-il avec confiance.

Le professeur n'aurait pas su dire si c'était du verbiage dans le but de rassurer le directeur de thèse. Il lui fallait trouver une motivation. Quelque chose à viser. Entretenir l'espoir d'atteindre un but quelconque. Qu'espérait-il gagner avec sa maîtrise? Franche n'était pas certain qu'il existait une réponse. Éric se leva et quitta les lieux comme s'il s'agissait d'un protocole automatisé.

Franche le trouvait étrange. L'université, croyait-il, c'était le dernier milieu où l'étudiant se trouvait libre. Le baccalauréat, c'était l'idéal social accouplé d'un mode de vie autonome; c'était la dernière occasion de socialiser, pour trouver des amis ou pour découvrir des connexions valables. L'université devait être le milieu idéal pour l'étudiant qui venait à peine de commencer à vivre. Mais Éric Delorme se cachait derrière des piles de livres comme s'il avait peur du monde extérieur; il vivait comme s'il voyait en l'université un nid douillet où il pourrait se cacher pour exister tranquillement.

Des « Sonnets de treize vers »

Le paradoxe professoral s'ensuit :
Reap the grapes of wrath¹⁵⁹ in literature's vinyards¹⁶⁰,
La vendange mûrit, ce malgré la poussière
S'amassant sur le dos du grimoire oublié.
Né libre, l'étudiant est partout dans les fers¹⁶¹
(Medieval people living in a modern world¹⁶²)
Et, *nel mezzo del cammin*¹⁶³, se cherche un Virgile,
Khalil Gibran, or some other trendy shaman¹⁶⁴.
Le marché du travail n'offre pas de répit :
Prérequis? Le diplôme et cinq ans d'expérience;
C'est le Catch-22 de l'époque moderne;
La Life Force¹⁶⁵ manque d'énergie, Boule a raison¹⁶⁶ –
Kibitz Culture : témoigner sans participer.

*Do you like apples?*¹⁶⁷

Endrit avait invité chez lui un groupe éclectique pour fêter son vingt-troisième anniversaire. S'ajoutèrent, comme de raison, *chums* et *blondes*, et amis, de manière à réchauffer l'appartement en peu de temps, malgré un mois d'avril ensoleillé mais qui s'obstinait à rester frisquet.

¹⁵⁹ John Steinbeck, *The Grapes of Wrath*, Toronto, Penguin, coll. « Penguin Classics », 2006 [1939].

¹⁶⁰ David Lodge, *Changing Places*, *op. cit.* p. 35.

¹⁶¹ Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, J'ai Lu, coll. « Librio », 2015 [1762], p. 5.

¹⁶² Robertson Davies, *Rebel Angels*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Modern Classics », 2015 [1981], p. 146.

¹⁶³ Dante Alighieri, *The Divine Comedy of Dante Alighieri*, tr. de Courtney Langdon, vol. I : *Inferno*, Cambridge, Harvard University Press, [en ligne] http://lf-oll.s3.amazonaws.com/titles/83/0045-01_Bk.pdf (consulté le 29 octobre 2016), p. 76.

¹⁶⁴ Robertson Davies, *op. cit.*, p. 302.

¹⁶⁵ George Bernard Shaw, *Man and Superman*, Toronto, Penguin, coll. « Penguin Classics », 2000 [1905].

¹⁶⁶ Pierre Boule, *La planète des singes*, Paris, Pocket, 2001 [1963].

¹⁶⁷ Gus Van Sant (réalisateur), Ben Affleck et Matt Damon (scénaristes), *Good Will Hunting*, DVD, États-Unis, Lawrence Bender Productions, 1997.

Éventuellement, un dénommé Nicolas – *Non, je suis l'ami du copain de Josée* – s'approcha de Magnus pour vomir des mots. Il insistait pour faire savoir qu'il avait passé par Ashbury puis par McGill. Suivant plus ou moins bien les propos d'ailleurs inintéressants de ce type, Magnus cherchait des yeux quelqu'un qui pourrait bien le sauver d'une soirée à faire endormir les morts. Puis Nicolas se mit à énumérer des critiques littéraires dans un exercice pédant de *name-dropping*. Magnus se prononça :

« Mais tout ça ne veut rien dire! Pourquoi étudier la théorie quand on peut étudier la littérature?

– Je te perds?

– Rien à perdre. C'est – c'est trivial, tout ça. Je pourrais t'en citer des critiques, moi aussi, mais pourquoi faire? Pourquoi déconstruire un supposé message subtil caché derrière la couleur *bleue* du rideau? Ça évoque l'océan, suggérant que le personnage principal se sent isolé, perdu face au néant intangible de l'eau, cette source de vie, qui l'entoure, mais qu'il ne peut pas boire pour se rassasier. C'est vrai? Oui? Ou, peut-être, l'écrivain aime la couleur bleue. Point final.

– Vous n'étudiez pas les théoriciens à l'Université d'Ottawa? »

Magnus dut s'efforcer pour ne pas démontrer à ce prétentieux la réalité toute physique de ce monde.

« Écoute. D'après les théories d'Ibrahimović (Suédois, tu le connais?), invoquer les principes freudiens afin de tout ramener au sexe pose une simplification tendancielle et opportuniste, n'ayant comme résultat celui de tourner la conversation vers un sujet plus intéressant pour les masses. C'est parler pour ne rien dire. Et t'as considéré Léo Messi? Ronald Inho? Luka Podolski?

– Tu argumentes de la sémantique, c’est tout », renchérit Nicolas, essayant de reprendre le contrôle de la conversation.

Magnus était tenté de lui lancer au visage ses allures prétentieuses, mais il continua.

« Pas du tout. Inho s’est absenté de la théorie pour mieux s’aventurer dans la philosophie derrière les différents mouvements critiques – c’est peut-être pour ça que tu ne le reconnais pas –, mais son retour a fait éclater les débats qui ont mené aux propos de Barthes, entre autres. Ibrahimović, lui, avait publié quelque chose comme un traité exhaustif de la philosophie de la critique littéraire, dont les maximes surclassent celles de Meschonnic et de Wittgenstein. Et puis Messi, lui, a mis au-devant la nature quixotique (excuse la translittération – “ludique”, si tu préfères) en rapport avec la sémiologie de Saussure : “Rien ne veut rien dire”, selon Messi. Et puis Podolski, théoricien allemand d’origine polonaise, s’ajoute à la mêlée en affirmant que le désir de trouver un *ordre* dans la langue, la linguistique, s’oppose au *chaos* que cherche la nature. Par exemple, peu importe la grandeur du trou qu’un météore va creuser en s’abimant sur une planète (chaos), un montant égal de terre sera éparpillé pour compenser les dégâts (équilibre), ce qui ne veut pas dire que l’*ordre* est restauré puisque la face de la planète n’est plus la même. »

Magnus se sentait en forme ce soir.

« Podolski argumente que la tentation, voire l’obsession de tout définir ne mène qu’à recycler les mêmes idées en leur apportant de nouveaux noms – ce qui ne s’éloigne pas trop de l’idéal romantique de Nerval. »

C’est toujours une bonne idée de parsemer ses sournoiseries de détails vrais, pour l’effet.

« Et même si, à la surface, la théorie littéraire est changée pour toujours, tout cela n’est que déplacer un peu de terre. La langue, c’est la communication; la communication change toujours, de manière organique; est-ce qu’on parle de manière inférieure à Molière? Est-ce que Molière

s'exprimait en plus pauvre français que l'auteur de la Chanson de Roland? Rien du tout : times change, so you might as well change with them, mais ça ne veut pas dire qu'il faut à tout prix s'inventer une nouvelle explication pour chaque mot à chaque décennie. J'ai besoin d'une autre bière. »

Magnus était si emporté qu'il n'enregistra pas le regard piqué de dédain sur le visage de ce Nicolas. Peu de gens avaient entendu la décharge : la musique tonnait, les cris perçaient et les rires abondaient.

Endi s'approcha du réfrigérateur où Magnus se tenait debout, pensif malgré lui.

« What the hell was that about?

– I was just tired of listening to his rant.

– Sounded like you gave him an earful!

– Somebody had to, répondit Magnus avec le sourire.

– Man, when I heard you talking about Ronaldinho and Messi I almost chimed in until I realized you weren't actually talking about soccer. »

Derek, qui s'était approché de la discussion pour s'engager à son tour dans une polémique théorique, fit volte-face.

« Those were all soccer players?! »

Magnus haussa les épaules avec le demi-sourire aux lèvres.

« I felt pretty confident that he wouldn't recognize the names. I guess it *is* true, eh? To Major in literature is to major in Bull Shitting.

– You know he's going to figure out that you BS-ed him, right?

– Who cares! He's a pretentious fucker without any original ideas. At least, I can do more than spew out someone else's words. »

Derek secoua de la tête malgré le sourire à ses lèvres, ne réussissant pas complètement à cacher qu'il était moyennement impressionné. Endrit, rieur, partit s'amuser ailleurs.

« Hey! »

Nicolas revint voir Magnus, le visage tordu entre une colère incertaine et un doute irrité.

« Hey! Il n'y a pas de Podolski en théorie littéraire, j'ai vérifié. T'as mal cité? »

Avec les cellulaires intelligents, Google n'est jamais loin.

« Pas du tout : je l'ai inventé.

– Mais tu citais qui? »

Magnus se tourna vers Derek qui souriait comme une gargouille.

« De moi, répondit Magnus comme si c'était la plus évidente des choses.

– Donc ça ne veut rien dire?

– À toi de décider : je t'ai fait reconsidérer les points de vue de tes théoriciens? Et je l'ai fait saoul. On the spot », finit-il, en anglais, trébuchant sur ses mots.

Son sourire se crispa un peu malgré lui, ne voulant pas perdre de terrain dans l'argument simplement parce qu'il ne pouvait pas penser *hic et nunc* à une expression parallèle en français.

« Sur place » ne traduisait sûrement pas la même idée.

« Mais ça ne veut rien dire, reprit Nicolas.

– Rien ne veut rien dire, ne put s'empêcher Magnus, s'amusant à citer son propre aphorisme inventé.

– Mais ce n'est même pas une vraie théorie!

– Au moins j'ai des idées originales », renchérit Magnus en essayant de ne pas se fâcher.

C'est à ce moment précis que la musique coupa court, et que le « Happy Birthday » fut chanté avec force mi-jouée, mi-emphatique. Il était minuit.

*A damned amusing game*¹⁶⁸

Magnus était très conscient du fait qu'il écrivait le dernier examen de tout son cheminement universitaire : FRA 4***. Il essaya de se concentrer, mais c'était comme jouer à l'étudiant. Il sourit : seulement quatre ans plus tôt il n'avait aucune idée de l'existence de Jean-Paul Sartre. Il fronça le sourcil : comment cela était-il possible? L'éducation secondaire avait besoin d'un énorme ajustement. Magnus pensa aussi à Ken Robinson.

Secouant la tête, il reprit sa plume et continua d'écrire son examen. Dans cinquante et une minutes, il aurait mérité un diplôme universitaire. S'abandonnant un peu, Magnus passa les derniers moments de ses études à recracher des notions qui lui vaudraient probablement quelques points. Il s'imaginait recevoir un A comme note finale. Et il aurait raison.

En sortant du pavillon Leblanc, Magnus essaya de ressentir quelque chose comme de l'accomplissement bien mérité, mais il croisa des étudiants du cours qui s'obstinaient à discuter de l'examen. Deux filles et un des gars avaient encore un examen à écrire, et donc Magnus leur pardonna ce besoin de garder leur sérieux.

Patrick, un gars du Nord-Ontario avec qui Magnus se tenait de temps en temps sur le campus, proposa le MacLaren's sur la rue Elgin : « Le scotch, la bière, les billards : let's go! »

En chemin vers le bar, Magnus apprit que Pat commencerait une maîtrise en sociologie dès septembre.

« Ça ne te tente pas de perdre ton temps un peu? »

Il n'avait pas vraiment d'autre option. Il n'avait pas d'argent – sans parler des dettes scolaires – et pas d'emploi, et ses parents habitaient Timmins, où il préférerait ne pas vivre. Pat

¹⁶⁸ F. Scott Fitzgerald, *This Side of Paradise*, éd. de Jackson R. Bryer, Toronto, Oxford University Press, 2009 [1920], p. 236.

demeurerait étudiant afin de toucher des bourses et de recevoir un assistantat presque trop bien payé. Il avait une excellente moyenne.

Magnus, ayant concentré ses énergies vers les emplois à temps partiel et le social durant ses quatre années universitaires, aurait pu poursuivre ses études à la maîtrise, mais sans le même financement.

« Tu vas faire quoi, toi?

– Voyager, répondit Magnus avec emportement. Je me salue de l'argent depuis le secondaire, et finalement je peux me promener en Europe pour quelques mois.

– Quelques *mois*?

– Oh yes! Je pars minimum trois mois en septembre. Back chez mes parents pour Noël, et on va voir combien de temps je pourrai partir ensuite.

– Cool! »

Il n'était que minuit quand Magnus et Patrick quittèrent MacLaren's. Pat devait prendre un train le lendemain matin jusqu'à Timmins, et il n'avait pas préparé ses valises (« J'apporte une valise pleine de linge sale! » s'était exclamé Patrick en riant). Magnus n'en était pas fâché : Pat était un ami de bac, mais il était un peu trop académique, et leurs conversations progressaient rarement au-delà de la littérature. Au moins, se disait Magnus, Patrick lisait aussi la littérature anglaise et espagnole, ce qui faisait changement.

Aussi, Magnus savait très bien qu'Endrit devait retourner du restaurant vers minuit, et il s'attendait à une autre nuit de folle beuverie. Et il ne fut pas déçu : Endrit l'attendait, la main sur le champagne avec lequel il n'hésita pas à éclabousser l'appartement.

« Congrats, man! And I've always wanted to do that », dit-il en pointant du menton le champagne.

Ensemble, ils burent tout ce qui était alcoolisé dans l'appartement, y compris la bouteille de *moonshine* que la cousine du père d'Endrit concoctait chez elle, sauf quelques gouttes qu'ils versèrent sur le comptoir pour les enflammer. Le vin, le whisky, la bière, *le tequila* et même le Sour Puss, une liqueur surette que Katryna avait laissée dans le réfrigérateur, y passèrent.

Une semaine plus tard, Magnus se trouva en Pologne. De manière aléatoire et imprévisible, il s'était acheté un billet aller-retour pour Cracovie. L'Europe centrale lui semblait plus exotique que le pèlerinage devenu plus ou moins régulier du voyageur en herbe, soit le cheminement Barcelone-Paris-Bruxelles-Amsterdam-Berlin-Prague-Munich. Et le zloty était attirant pour un étudiant canadien endetté. Il resta en Pologne trois semaines, durant lesquelles il découvrit l'énorme marge qui différencie le « voyageur » du « vacancier ». À Varsovie, il se perdit dans les ruelles et dut sauter dans un taxi pour retrouver le centre-ville, une solution compliquée par le fait que le conducteur ne parlait pas anglais. Il comprit comment la jeunesse possédait en effet un énorme potentiel : les jeunes Polonais apprenaient l'anglais à l'école, ils étaient optimistes, et ils n'hésitaient pas à aider l'étranger, tout seul au restaurant, le visage contorsionné par l'effort de déchiffrer le slave occidental. À Wrocław, Magnus ressentit une joie impossible quand la demoiselle derrière le comptoir de l'auberge, ayant vu son passeport canadien, lui demanda s'il parlait français : elle avait fait des études à Lille, et elle s'exprimait avec facilité dans la langue maternelle du voyageur. Il se surprit de constater à quel point il était attaché à sa langue. C'était un voyage formateur, en son genre.

À la fin juillet, Derek partit chez ses parents à Waterloo, ayant aussi terminé son baccalauréat. Magnus n'eut pas la chance de le saluer avant son départ, mais curieusement cela ne le dérangerait pas beaucoup. Derek, se disait Magnus, était le genre d'ami qui partait vite et sans affectation, mais qui reviendrait éventuellement et sans jamais perdre le pas de leur amitié.

Finale­ment, Endrit quitta Ottawa, n'ayant aucune raison de ne pas retourner à Toronto. Il recommencerait ses études universitaires, à l'Université York cette fois, voulant obtenir un diplôme. Il avait choisi d'étudier l'entrepreneuriat plutôt que le génie informatique.

Magnus retourna chez ses parents.

Épilogue

*Et l'affranchissement est dans sa main*¹⁶⁹

C'est presque l'automne, et les gens reviennent de voyage. La retraite de l'été est terminée, le flot de photos sur les médias sociaux ralentira enfin, et l'histoire contemporaine pourra recommencer. De retour de Cinque Terre, Reykjavik, Auckland ou Phnom Penh, le troupeau vacancier stationne devant le garage, et les enfants salissent la cuisine comme s'il s'agissait d'une révolte contre le retour à l'école qu'ils sentent arriver. L'élection fédérale commencera enfin « pour de vrai ». Partout, des piétons rêveurs s'accrochent aux restants de la belle température et essaient de prolonger ce paisible sentiment de liberté si provisoire. Quelque part, les Kirk s'apprêtent à lancer une fête, mais il ne faut surtout pas les accuser de répondre aux attentes d'une tradition ou d'une coutume¹⁷⁰.

L'Université se réveille tranquillement, s'étirant et bâillant, appelée à mettre de l'ordre dans ses choses avec l'avènement prochain d'un nouveau semestre d'automne. Dans son bureau, Martin Franche prépare ses cours; Pierre Chapelier, assis dans un large fauteuil entouré d'une bibliothèque organisée dans le désordre, se rattrape dans ses lectures; Alice Petit révise pour la énième fois les articles qu'elle veut publier dans un recueil, le *magnum opus* de sa carrière; Charles Bruche se concentre pour envoyer un courriel, la cadence de ses idées éternellement ralentie par ses deux index cherchant la prochaine lettre sur le clavier; Philippe Loir dort la bouche ouverte, sa main ne lâchant pourtant pas sa récente publication; François DeMars, aussi.

Comme chaque année, les fourgonnettes, camions et autres wagons urbains arrivent sur le campus dès l'aube et dans une longue file longeant la King Edward des deux côtés. Les

¹⁶⁹ Alfred de Vigny, *Chatterton*, éd. de Pierre-Louis Rey, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Théâtre », 2001 [1835], p. 69.

¹⁷⁰ Malcolm Bradbury, *The History Man*, Boston, Houghton Mifflin, 1976 [1975], p. 1 (ma traduction).

stationnements sont pleins à craquer. Des volontaires bien identifiés par leur t-shirt fluorescent offrent leur aide à des parents qui la refusent, se méfiant du protocole social et ne voulant pas payer de pourboire¹⁷¹. Les nouveaux-venus sautent des automobiles en mouvement et se dépêchent aux portes arrières pour décharger leurs effets à l'intérieur; les stéréos, radios, ordinateurs portables; de petits réfrigérateurs et des tables pliantes; des vinyles et posters rétros; les gels, cires et mousses; les sècheurs et les fers, les rasoirs électriques et manuels; les raquettes de tennis, les bâtons de hockey, les balles de soccer, les frisbees, les arcs et flèches; les pilules contraceptives, le Ritalin, les *uppers*, les *downers*; de la cochonnerie (encore dans les sacs d'épicerie) – Doritos Cool Ranch, Sun Chips réguliers, Ritz Sandwiches (fromage comme beurre d'arachide), Twizzlers Soft Bites à la pêche, Pringles au ketchup, de la gomme à mâcher Stride, des menthes Crest¹⁷². Les nouveaux étudiants ne vont pas tarder à vomir dans les buissons et laisser traîner des condoms dans le stationnement.

Entretemps, les récents diplômés n'ont pas bien dormi, et surtout ils n'ont pas le teint basané. Le mois de septembre demande le loyer, le paiement pour la facture du cellulaire, et celle pour l'eau, trimestrielle, aussi. OSAP¹⁷³, dont les prêts étudiants étaient naguère vantés, s'impose et menace d'augmenter le taux d'intérêt; et le contrat pour ce pénible emploi occasionnel n'a pas été renouvelé. C'est voir rouge.

Facilement on s'imagine un maître ès Arts en Lettres françaises travaillant en toiture à s'écorcher la peau, les ongles éperdument noirs de goudron, révisant de mémoire son CV qu'il enverra à dix autres employeurs ce soir, et qui cherche une maison d'édition prête à publier, voire

¹⁷¹ Tom Wolfe, *I Am Charlotte Simmons*, Toronto, HarperCollins Publishing, 2004, p. 61-62.

¹⁷² Don DeLillo, *White Noise*, éd. de Mark Osteen, Toronto, Penguin Books, coll. « The Viking Critical Library », 1998 [1985], p. 1 (ma traduction).

¹⁷³ Ontario Student Assistance Program (OSAP). L'acronyme francophone RAFÉO (Régime d'aide financière aux étudiants de l'Ontario) est peu usité.

simplement à lire, son manuscrit anglophone de *Fantasy Fiction*. Le front ruisselant, il essaie de ne pas penser à cette même vie qu'il aurait pu mener s'il avait choisi le marché du travail dès le diplôme secondaire, sans dettes, sans ce masque de fer, dix ans après.

Il lève la tête, soudain épris d'une notion toute romantique.

« Hey! Hey! » crie-t-il dans un effort de capter l'attention de son ami par-dessus le bruit du compresseur.

L'autre se retourne enfin et lève le menton en guise de questionnement.

« J viens de réaliser quelque chose : nous trois, dit-il avec un mouvement de la tête vers un troisième occupé à vider les gouttières des clous et des granules de goudron, we have to be the most *educated* team of roofers in Canada!

– Hashtag university ftw¹⁷⁴. »

¹⁷⁴ Sigle anglophone : for the win (ftw).

RÉFLEXIF

*The voice was immortal [...] and
others after me would hear it.*

Derek Walcott

L'évolution du projet. Initialement, mon projet de thèse était conçu comme une réécriture de *This Side of Paradise*, ce qui décida de la plupart de mes choix esthétiques et narratifs. En effet, j'ai adopté le style kaléidoscopique qu'utilisa Fitzgerald, ainsi que son désir de représenter la contemporanéité en visant les lecteurs la génération précédente (celle, essentiellement, de ses parents), tout en évitant les stéréotypes découlant d'un statisme incohérent. Comme Fitzgerald, j'utilise différents genres littéraires (la prose et la poésie¹⁷⁵, et j'accorde une très grande place aux dialogues) dans ma narration; j'inclus un glissement narratif où le point de vue s'ajuste brièvement sur une jeune femme; je présente une conclusion pessimiste; je cite, paraphrase et mentionne une panoplie d'œuvres (issues de la littérature, surtout, mais de la peinture, aussi); et j'offre une critique de la vie sur le campus sans vraiment m'attarder sur les cours que suit le protagoniste. Pourtant, à partir de mes lectures de *campus novels* divers, je me suis intéressé au point de vue professoral de l'expérience universitaire, ce qui au final m'a porté à m'éloigner tant soit peu du modèle initial. De fait, je me suis amusé à rédiger des scènes portant sur un professeur de mon imagination au point où j'ai décidé d'en inclure quelques-unes à mon projet de création. Le cheminement de ma thèse me semble, aussi, particulièrement canadien : j'ai choisi d'étudier le *campus novel*, un genre de fiction anglo-saxonne, au sein du Département de français, me penchant, premièrement, sur une seule face du sujet (le *Bildungsroman*) pour, ensuite, me livrer à la deuxième (le *Professorroman*); ma thèse est écrite en français, mon corpus est anglophone, mes personnages sont multiculturels, et à partir d'un point de départ américain – *This Side of Paradise* – la version définitive de ma création ressemble peut-être davantage au modèle de *Rebel Angels* de Robertson Davies, soit au roman d'un écrivain canadien qui utilise différents points de vue narratifs pour formuler l'image d'un ensemble. C'est toute une mosaïque, c'est moi.

¹⁷⁵ Par poésie, je fais référence aux cinq « Sonnets de treize vers » de *Sur une clôture*, chacun d'entre eux exemplifiant de manière on ne peut plus concise un aspect culturel de la contemporanéité hypocrite, cynique ou désinvolte.

Dès que j'ai choisi le *campus novel* comme sujet de thèse de maîtrise, j'ai dû entreprendre un immense projet de lecture. Naturellement, chacun des romans que j'ai lus n'a pas nécessairement influencé ma création, mais je trouve important de souligner ceux qui eurent un réel impact : dans l'ordre, outre *This Side of Paradise* de Fitzgerald, la *Campus Trilogy* (1975, 1984, 1988) de David Lodge, *Lucky Jim* (1954) de Kingsley Amis, *Rebel Angels* (1981) de Robertson Davies, *Brideshead Revisited* (1945) d'Evelyn Waugh, *A New Life* (1961) de Bernard Malamud et *The History Man* (1975) de Malcolm Bradbury. Ainsi, et à partir de mon intérêt premier pour le *Bildungsroman* du pseudo-campus¹⁷⁶, j'ai confectionné un roman qui se classerait difficilement dans un genre et sous-genre établi. Pourtant, c'est déjà, semblerait-il, un prérequis du *campus novel*, où, par exemple, « to cobble together its most common descriptors, *Possession* is somehow simultaneously a postmodern-antipostmodern-Victorian-historiographic-metafiction-*bildungsroman*-gothic-detective story-literary thriller-romance. Yet it is also, as Ann Halbert pinpoints, “a tour-de-force of university fiction¹⁷⁷” ». Donc, pour abuser de la syntaxe allemande, je pourrais suggérer *Französisch-kanadischeruniversitätsbildungsroman*¹⁷⁸ comme néologisme de catégorisation pour *Sur une clôture* sous la bannière du *campus novel*.

Or, je trouve cette obsession taxinomique lourde et superflue, alors je ne m'y attarderai pas. Plutôt, je me pencherai sur l'intérêt général du *campus novel*, et la manière dont je suis arrivé à m'identifier à cette fiction. Le *campus novel* sert souvent de premier élan créatif pour un écrivain.

¹⁷⁶ Je pense notamment à *Norwegian Wood* (1987) d'Haruki Murakami, *Generation X* (1991) de Douglas Coupland, *A Portrait of the Artist as a Young Man* (1916) de James Joyce, *The Catcher in the Rye* (1951) de J. D. Salinger et la série *Harry Potter* (1997-2007) de J. K. Rowling, où le campus figure comme un milieu important (pour ne pas dire central) à l'apprentissage ou à l'expérience du protagoniste.

¹⁷⁷ Doryjane Birer, « From Campus Fiction to Metacritical Fiction: A. S. Byatt's Academic Novels », dans *Academic Novels as Satire. Critical Studies of an Emerging Genre*, éd. de Mark Bosco et Kimberly Rae Connor, Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press, 2007, p. 50.

¹⁷⁸ De l'allemand : *Bildungsroman* universitaire canadien-français.

En effet, soulignons-le, le milieu universitaire figure assez souvent comme sujet d'un premier roman¹⁷⁹. D'après moi, cette tendance existe en raison du fait que l'écrivain désire capturer l'essence de son expérience universitaire, et que la pression des délais le pousse à produire une œuvre représentative aussi rapidement que possible, soit de manière à rester fidèle à la réalité de son expérience. Ou, du côté professoral, plutôt que d'être motivé par un désir d'authenticité, le *campus novel* devient le premier roman d'un professeur, car, vraisemblablement, c'est un sujet pour lequel il se sent riche d'expérience. Mais, comme de raison, c'était l'expérience étudiante qui m'intéressait, même si je n'ai pas pu résister à « corrompre » ma fiction d'incidents portant sur le corps professoral, influencé par mes lectures de *Professorromane*. Bref, je me suis intéressé au *campus novel* en raison de l'expérience universitaire que je voulais bien illustrer, car il me semblait important de commenter l'enjeu de l'identité culturelle, et le microcosme universitaire se prête bien à ce genre d'exercice de représentation.

Ensuite, un problème concret se présenta concernant la division kaléidoscopique de la partie création, notamment dans la mise en forme des sous-titres en italiques qui servent d'aperçus thématiques pour chaque fragment. À savoir, j'ai longtemps débattu si je devais ou non noter les références, paraphrases et citations par des notes en bas de page. D'un côté, le *campus novel* encourage ce genre d'exercice de référents littéraires; de l'autre, évidemment, il y avait le souci de plagiat, mais aussi celui de lourdeur. Finalement, j'ai décidé d'inclure les notes en bas de page dans ma création afin de renforcer le jeu herméneutique des allusions à ces œuvres littéraires. Ce désir de rendre exotérique les références littéraires provient en quelque sorte de T. S. Eliot et de sa

¹⁷⁹ Pensons, entre autres, à *Zuleika Dobson* (1911) de Max Beerbohm, *A Portrait of the Artist as a Young Man* (1916) de James Joyce, *This Side of Paradise* (1920) de F. Scott Fitzgerald, *Decline and Fall* (1928) d'Evelyn Waugh, *Jill* (1946) de Philip Larkin, *The Catcher in the Rye* (1951) de J. D. Salinger, *Lucky Jim* (1954) de Kingsley Amis, *Eating People is Wrong* (1959) de Malcolm Bradbury, *The Party at Cranton* (1960) de John Aldridge, *Love and Friendship* (1962) d'Alison Lurie, *In the Last Analysis* (1964) de Carolyn Heilbrun (sous le pseudonyme d'Amanda Cross), *The Big U* (1984) de Neal Stephenson, *Generation X* (1991) de Douglas Coupland, *The Liar* (1991) de Stephen Fry et *The Art of Fielding* (2011) de Chad Harbach.

poésie moderniste, notamment *The Waste Land*, publié en 1922 et donc contemporain de *This Side of Paradise*, soit un poème célèbre pour ses allusions considérables (de là, cet aphorisme que je mentionne dans la partie théorique¹⁸⁰), la plupart d'entre elles relevées par le poète lui-même dans la version définitive. De plus, j'ai dû ajuster la portée de ma création de manière à ce qu'elle puisse être acceptable dans le contexte d'une thèse de maîtrise; je tiens à souligner que j'avais rédigé plus de fragments pour *Sur une clôture*, mais, contraint par la longueur prédéterminée, je n'ai pas pu me permettre de les inclure tous. Le choix n'était pas facile, surtout suite à la conception de Martin Franche, Ph. D., et je devais garder en tête que la partie création de cette thèse devait ressembler à un roman autosuffisant. Entre autres, j'ai éliminé une scène à la *Lucky Jim* représentant Franche dans un bar, une autre de Magnus Thompson dans les clubs du Marché By (et l'inévitable quête pour de la nourriture à 3 h), un aperçu amusant de l'examen final en philosophie de 300 étudiants de première année, un fragment de Magnus travaillant l'été sur la Colline Parlementaire, le sport intramuros, du flânage sur le campus, et même quelques minutes dans un cours de Lettres françaises. Heureusement, le style kaléidoscopique de Fitzgerald me permit une latitude importante quant à la rédaction d'un roman autosuffisant, et je pense avoir exemplifié les moments importants du passage étudiant à l'université.

L'hypertexte. D'un côté technique, ma création littéraire peut être considérée comme une réécriture de *This Side of Paradise*. Ceci dit, l'hypertexte, *Sur une clôture*, reprendrait davantage que l'architexte, le *campus novel*, mais aussi des composantes de la narration et de la diégèse de l'hypotexte. De fait, ma création reprend un narrateur hétérodiégétique à focalisation zéro comme chez Fitzgerald. La focalisation omnisciente devient importante dans l'hypertexte, surtout pour

¹⁸⁰ Good writers borrow; great writers steal.

l'épilogue qui pourrait suggérer une reprise du protagoniste, Magnus Thompson, après un laps de six ans; pourtant l'absence de référents évidents proposerait, aussi, un personnage qui concrétiserait non pas le passage d'un seul diplômé, mais une conclusion des études universitaires qui généraliserait donc l'expérience d'une génération entière. En effet, depuis la conception de mon projet de thèse, j'ai voulu utiliser le point de vue omniscient à cette fin, soit une ouverture ultime qui revisite la valeur du diplôme pour qui se trouve sur le marché du travail ouvrier malgré son éducation. De plus, je voulais illustrer l'idée que le diplôme en arts n'est qu'un outil, pas une garantie, ce qui est donc dire que le diplômé est responsable de s'affairer pour se trouver un emploi digne de la valeur qu'il attribue à son éducation.

Au cours du récit, le narrateur intervient à quelques reprises pour accentuer un passage ou pour souligner un commentaire social. Fitzgerald utilise la métalepse afin de décrire la culture sociale, surtout concernant la relation entre les sexes, ce qui vraisemblablement, était susceptible de choquer les mères conservatrices de l'époque (« and most of the mothers were Victorian¹⁸¹ ») et d'amuser les jeunes lecteurs :

But the popular daughter becomes engaged every six months between sixteen and twenty-two, when she arranges a match with young Hambell, of Cambell & Hambell, who fatuously considers himself her first love, and between engagements the P. D. (she is selected by the cut-in system at dances, which favors the survival of the fittest) has other sentimental last kisses in the moonlight, or the firelight, or the outer darkness (...) The "belle" was surrounded by a dozen men in the intermissions between dances. Try to find the P. D. between dances, just *try* to find her¹⁸².

Donc les métalepses narratologiques dans *This Side of Paradise* sont utiles au projet de Fitzgerald, qui cherche à illustrer la contemporanéité, puisqu'elles lui permettent de concrétiser ses propos sans devoir interrompre la diégèse. En revanche, la plupart des métalepses de *Sur une clôture*

¹⁸¹ F. Scott Fitzgerald, *This Side of Paradise*, éd. de Jackson R. Bryer, Toronto, Oxford University Press, 2009 [1920], p. 54.

¹⁸² *Ibid.*, p. 54-55.

servent à critiquer le système d'éducation, où la voix du narrateur annonce une généralisation, ce qui ne veut pas dire une fausseté. Par exemple : « Il se présentait au cours de métho, mais la sémantique semble, ici, injuste : s'il se présentait en classe, c'était pour jouer aux échecs derrière son ordinateur¹⁸³ », ce qui relaie l'inattention étudiante durant un cours où les présences sont notées, mais aussi où la matière étudiée peut vraisemblablement être lue ailleurs. De plus, après quatre années d'études, Magnus Thompson se prononce contre les platitudes d'un critique en herbe lors d'une fête, durant laquelle il réussit à tenir un propos vaguement cohérent, quoique manifestement improvisé. Le narrateur propose donc un indice de son penchant pour la rhétorique : « C'est toujours une bonne idée de parsemer ses sournoiseries de détails vrais, pour l'effet¹⁸⁴ ». L'éducation formelle n'a pas servi au protagoniste, mais selon le commentaire métalectique, ce n'est pas dire que sa pensée critique ne fut pas développée de manière à entretenir un dialogue métalittéraire. Magnus a en somme appris à contrer le discours critique d'un pédant asocial; il sait penser par lui-même, ce qui s'avère mieux qu'une maîtrise des théoriciens.

Ensuite, la narration de *This Side of Paradise* comme celle de *Sur une clôture* demeure ultérieure, avec une linéarité chronologique alternant entre scènes et sommaires. Le style kaléidoscopique de l'hypotexte est parsemé d'ellipses temporelles¹⁸⁵, ce qui engendre des pauses¹⁸⁶ pour remédier aux lacunes logiques que pourraient causer ces laps, mais il ne présente

¹⁸³ Cité de *Sur une clôture*, p. 53-54.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 106.

¹⁸⁵ « The war began in the summer following his freshman year » (F. Scott Fitzgerald, *op. cit.*, p. 52); « His father died quietly and inconspicuously at Thanksgiving » (*ibid.*, p. 88.)

¹⁸⁶ « Princeton of the daytime filtered slowly into his consciousness – West and Reunion, redolent of the sixties, Seventy-nine Hall, brick-red and arrogant, Upper and Lower Pyne, aristocratic Elizabethan ladies not quite content to live among shopkeepers, and, topping all, climbing with clear blue aspiration, the great dreaming spires of Holder and Cleveland towers. From the first [Amory] loved Princeton – its lazy beauty, its half-grasped significance, the wild moonlight revel of the rushes, the handsome, prosperous big-game crowds, and under it all the air of struggle that pervaded his class » (*ibid.*, p. 42.)

aucune prolepse ou analepse. En revanche, ma création use de celles-ci afin de manipuler la chronologie linéaire, donc elles m'ont servi d'outils de synthèse pour compléter un court roman qui ne pouvait pas (dans le cadre de cet exercice universitaire, du moins) se développer au-delà d'un nombre fixe de pages. Par souci de brièveté, une analepse durant les vacances de Noël met en scène le choix de tout futur étudiant universitaire : les inscriptions¹⁸⁷. Cette analepse exemplifie en quelque sorte la difficulté de ce choix pour un adolescent¹⁸⁸ qui contemple un futur qui dépend d'une éducation postsecondaire; mais, aussi, cette scène offre un aperçu du caractère de Magnus avant son entrée à l'Université d'Ottawa, et donc un point de référence pour mesurer son évolution au cours de ses années universitaires. De plus, j'ai voulu faire usage de prolepses dans un effort d'offrir un suivi académique des résultats scolaires de Magnus : en écrivant le dernier examen de son parcours universitaire, « il s'imaginait recevoir un A comme note finale. Et il aurait raison¹⁸⁹ ». De fait, je m'imagine que le lecteur de ma création (oui, je songe à vous, les professeurs) sera peu impressionné par les résultats scolaires de Magnus, mais, inspiré de mes propres notes finales, j'ai saisi l'occasion de montrer que mon protagoniste obtient des résultats satisfaisants, malgré un manque de constance ou d'efforts continus plutôt que d'intelligence. C'est vivre selon le crédo qu'il formule au bar avec son ami : « tu peux avoir des bonnes notes, tu peux avoir une job pour te faire de l'argent, et tu peux avoir une vie sociale. Choisis-en deux; but you can't have all three¹⁹⁰ ».

¹⁸⁷ « Deux ans plus tôt, Magnus s'apprêtait à choisir celle des cinq universités qui imprimerait son diplôme : Carleton, connue pour ses bourses d'entrée; l'Université d'Ottawa, pour le bilinguisme; l'Université de Toronto, parce que c'est Toronto; University of Western Ontario, pour le prestige; et Queen's, pour le statut. Ses parents avaient insisté pour que leur aîné reste à Ottawa; lui, en sa qualité d'adolescent, avait souhaité un écart géographique » (cité de *Sur une clôture*, p. 60.)

¹⁸⁸ Je tiens à souligner que, en Ontario, le processus d'inscription à l'université se fait à l'âge de 17 ans.

¹⁸⁹ Cité de *Sur une clôture*, p. 109.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 101.

L'institution académique du campus novel. Concrètement, et sans vouloir me montrer particulièrement polémique, disons qu'un baccalauréat ès arts n'enseigne pas à ses étudiants des habiletés précises et transposables qui seront utiles dans le monde moderne du travail (ce qui ne veut pourtant pas dire que cette éducation soit inutile). *Le campus novel* traite de cette dichotomie avec la satire, soit un commentaire critique qui invite le ridicule dans un effort de retrouver un juste milieu quelque part entre les extrêmes. Comme le souligne Showalter,

The academic novel in mid-century confidently presented its dilemmas as microcosms; its political ethics, election campaigns, divisions between the humanities and the sciences, individual tensions between the private and the public life, between humble vocation and self-promotion were not imagined as little squabbles but ways of dealing with larger social issues within a manageable scale. Like the disputes between the Broad and the High Church over doctrine and behavior, the internal quarrels of the professors over methods and ideas seemed genuine, if overintense. By and large, even the least attractive inhabitants of academia ... were more pathetic and absurd than sinister¹⁹¹.

S'ajoute alors le problème que peut poser une voix satirique. D'un côté, le lectorat ne saisit pas l'ironie, et donc le *campus novel* lui semble antagoniste au point de devenir cruel; de l'autre, l'humour fait en sorte que le roman n'est pas pris au sérieux¹⁹². L'équilibre est recherché; il faut que l'humour en vaille la peine. Saul Bellow se prononce à ce sujet : « I made the discovery that if you put people in a comic light they became more likeable¹⁹³ ». Et, avouons-le, la figure du professeur en littérature ne peut que bénéficier de cette plus-value. D'après moi, si la portée du roman demeure en soi sérieuse, alors l'humour agit comme contraste aux grands questionnements contemporains et, aussi, encourage une différente manière de penser quant à l'éducation

¹⁹¹ Elaine Showalter, *Faculty Towers: The Academic Novel and Its Discontents*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, p. 118.

¹⁹² « The trouble is, [humor] makes them think you aren't being serious. That's the risk you take » (Philip Larkin, *The Art of Poetry No. 30*, entrevue par Robert Philips, *The Paris Review*, no. 84, 1982, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/3153/the-art-of-poetry-no-30-philip-larkin> [consulté le 24 août 2016].)

¹⁹³ Saul Bellow, *Ravelstein*, Toronto, Viking, 2000, p. 152.

universitaire. J'ai tenté de manier l'humour dans *Sur une clôture*, au risque de ne pas paraître réfléchi ou franc, et il me semble que le résultat trouve un équilibre satisfaisant; après tout, le *campus novel* est une satire, ce qui invite un renouvellement de pensée par l'entremise du comique.

Pourtant, je trouve que mes lectures de *campus novels* portant sur l'étudiant s'éloignaient de plus en plus de la voix satirique du genre comme il est généralement compris. En effet, j'ai constaté que l'humour n'y était plus aussi présent que chez les précurseurs¹⁹⁴, et, depuis, absent, sauf l'exception de *The Liar* (1991) de Stephen Fry et de l'humour noir débordant de masochisme qu'on retrouve dans *The Rules of Attraction* (1987) de Bret Easton Ellis, l'auteur d'*American Psycho*. Donc, ma rédaction de *Sur une clôture* passait par une renaissance du ton, soit par l'humour pourtant omniprésent dans le *campus novel* professoral. De fait, les scènes de ma création portant sur le corps professoral synthétisent en quelque sorte ma lecture du *Professorroman*. Ces personnages littéraires ne sont pas nécessairement une représentation exacte du professeur; en revanche, comme le note Showalter, même le stéréotype provient d'une certaine vérité : « I asked Ralph Leigh whether Cambridge at all resembled Snow's portrait. "Not at all, absolutely not," he replied. "Much exaggerated, out of date, quite absurd." A few minutes later, as Butler circulated the decanters of port and claret, I noticed a frisson at the table, and Leigh hissed into my ear, "The fool is passing the port the wrong way round!" Snow must have had something right¹⁹⁵ ». Être professeur, c'est entreprendre un long et difficile parcours, mais la profession me semble aussi particulièrement riche en matière comique, même (et peut-être *surtout*) si la réalité professorale n'est pas toujours drôle.

¹⁹⁴ Ici, parmi ces précurseurs, je pense bien sûr à *This Side of Paradise* (1920), mais aussi à *Zuleika Dobson* (1911) de Max Beerbohm, à *Brideshead Revisited* (1945) d'Evelyn Waugh et à *The Catcher in the Rye* (1951) de J. D. Salinger.

¹⁹⁵ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 22.

L'un des aspects de ma création qui me satisfait tient au dialogue entre le *Professorroman* et le *Bildungsroman* universitaire, donc du dialogue intergénérationnel. Vue en son ensemble, une comparaison entre le *campus novel* professoral et celui de l'étudiant a fait l'objet de commentaires critiques, notamment ceux d'Elaine Showalter :

In the university, I think there are two stories – those of the faculty and those of the students. Despite high expenses, cut-backs, issues of affirmative action, complaints about standards, from a student perspective, academic life is flourishing. More young people than ever before in history want and expect to go to college. Their undergraduate experience continues to bring satisfaction, pleasure, and happiness. Today's undergraduates have better research facilities, educational opportunities, counseling, living arrangements, scholarship aid, food, and social options than ever before. At most campuses they are happy; at some, deliriously so. But I can't say the same about the faculty¹⁹⁶.

Or, je ne me réconcilie pas tout à fait à ce point de vue. En effet, la population étudiante paraît sans doute plus heureuse que celle professorale, mais ce n'est pas une comparaison juste : au minimum, il faut souligner le fait que l'étudiant, normalement, ne passe que quatre ou cinq ans à l'université, alors que le professeur y fait carrière. Le temps fixe, prédéterminé, que passe l'étudiant sur un campus l'encouragerait à préciser les options qui lui sont disponibles, et donc l'aiderait à se préparer pour une étape prochaine et éventuelle (du moins, c'est le but premier); le professeur, par ailleurs, agit différemment pour la simple raison qu'il ou elle n'envisage pas de changement ultime à sa vie, sinon le titre honorifique, voire ostentatoire, attaché à un salaire embelli. La partie création de ma thèse entretient donc un dialogue entre ces différentes expériences universitaires qui coexistent sous un même toit : le baccalauréat étudiant et la carrière professorale. Je trouve qu'une confrontation implicite, à savoir celle que je force dans *Sur une clôture*, brosse un meilleur portrait de ces deux perspectives qu'un roman qui ne s'attacherait qu'à une seule de ces deux réalités.

De plus, les années de baccalauréat sont effectivement amusantes, mais il me semblait important d'exercer un suivi symbolique avec ces étudiants naguère heureux qui, une fois sortis

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 121.

des murs de l'université, voient la joie disparaître presque immédiatement. En effet, un trope commun présuppose que

the *campus novel* [is] redolent of nostalgia for the beauties and ineffable subtleties of undergraduate life, almost always at Oxford, Cambridge, or, if American, an Ivy League university. The characters here give little attention to lectures, writing essays, or sitting exams; instead, there are brilliant conversations with other gilded youths, exciting relationships with sympathetic dons, early morning walks along the river¹⁹⁷.

C'est dire que la vie sur le campus n'illustre qu'une seule partie de l'expérience universitaire, et si les professeurs s'imaginent une époque idyllique, c'est que la nostalgie s'en mêle, et que la période après l'obtention du diplôme, mais avant le début d'une carrière, est oubliée. Voilà une autre raison pour laquelle je trouve important que le *campus novel* étudiant débouche sur une conclusion, soit le résultat des années universitaires, pour ne pas couper l'histoire là où le protagoniste pourrait se trouver heureux, comme Magnus durant sa troisième année¹⁹⁸, donc avant que la réalité *extramuros* menace son style de vie épicurien. Encore, l'éducation postsecondaire représente pour l'étudiant un passage, et ce me semble injuste de ne pas s'aventurer au-delà de l'obtention du diplôme, car l'histoire n'est pas finie – elle n'a à vrai dire même pas commencé¹⁹⁹. Or, Fitzgerald s'en prend à la vie après l'université pour qui n'arrive pas à se frayer un chemin (dans le domaine de son éducation, du moins) : « I'm restless. My whole generation is restless. I'm sick of a system where the richest man gets the most beautiful girl if he wants her, where the artist without an income has

¹⁹⁷ Merritt Moseley, « Types of Academic Fiction », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, éd. de Merritt Moseley, Chester, Royaume-Uni, Chester Academic Press, 2007, p. 100.

¹⁹⁸ « Ce qu'il fit depuis du début septembre à la fin de l'hiver était si inconséquent que le tout ne vaut pas vraiment la peine d'être rapporté. Magnus était heureux, il vivait » (cité de *Sur une clôture*, p. 85.)

¹⁹⁹ « Another thing you'll find is that the years of illusion aren't those of adolescence, as the grown-ups try to tell us; they're the ones immediately after it, say the middle twenties, the false maturity if you like, when you first get thoroughly embroiled in things and lose your head » (Kingsley Amis, *Lucky Jim*, Toronto, Penguin Books, 2010 [1954], p. 127.) En effet, je suis de ce même avis. Je pense que le cheminement universitaire devient en quelque sorte une chose donnée, une étape éventuelle, et donc l'expérience sur le campus n'aide pas vraiment à désillusionner la jeunesse qui s'y retrouve, et le changement s'opère seulement quand le diplômé s'intègre au marché du travail, donc à la vraie vie, approchant l'âge mûrissant de la mi-vingtaine.

to sell his talents to a button manufacturer. Even if I had no talents I'd not be content to work ten years, condemned either to celibacy or a furtive indulgence, to give some man's son an automobile²⁰⁰ ». C'est difficile de le croire, peut-être, mais il paraît que la situation étudiante n'a pas changé énormément depuis 1920 – encore, pour le diplômé en arts. À cette fin, j'ai rédigé l'épilogue de *Sur une clôture*, et malgré le désabusement qui crée un écart avec le reste du roman, j'estime ce genre de conclusion incontournable, exerçant ainsi une influence qui force à penser. Somme toute, j'estime avoir découpé une tranche du *chronotope*²⁰¹ de l'Université d'Ottawa en 2012 de manière à représenter pour ces (éventuels et élusifs) « schoolmasters of ever afterward » l'expérience culturelle d'un Franco-Ontarien.

L'éducation dans le campus novel. Je me suis déjà prononcé quant à la valeur du diplôme en arts, alors je n'y reviendrai pas. Plutôt, je me référerai à différentes œuvres pour esquisser une synthèse critique de ce que le *campus novel* semble penser de l'éducation postsecondaire. Il existe beaucoup de commentaires à ce sujet, et ce à partir de différents points de vue et concernant les universitaires comme les étudiants, de sorte que l'éducation dans le *campus novel* est généralement perçue d'une manière analogue à la démocratie, soit comme un système brisé, archaïque peut-être, mais qui demeure le meilleur système, malgré tout. Selon moi, cette attitude défaitiste doit être révisée, et j'en reviens à Ken Robinson qui s'exclame : « We need to radically rethink our view of

²⁰⁰ F. Scott Fitzgerald, *op. cit.*, p. 235.

²⁰¹ « Nous appellerons *chronotope*, ce qui se traduit, littéralement, par “temps-espace” : la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature (...) Nous comptons l'introduire dans l'histoire littéraire presque (mais pas absolument) comme une métaphore. Ce qui compte pour nous, c'est qu'il exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps (celui-ci comme quatrième dimension de l'espace). Nous entendrons *chronotope* comme une catégorie littéraire de la forme et du contenu, sans toucher à son rôle dans d'autres sphères de la culture » (Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, tr. de Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 237.)

intelligence²⁰² », ce qui influencerait un système d'éducation désormais désuet « [that] came into being to meet the needs of industrialism²⁰³ ». Bref, le corpus du *campus novel* se lit un peu comme le manifeste d'une décadence littéraire depuis 1950.

Je réitère le fait que la plupart de ces romans présentent comme personnages des professeurs ou des étudiants de littérature. Ce travail de lecture devient en soi une pratique caduque, surtout depuis la prétendue mort de l'auteur²⁰⁴ et l'époque de la critique littéraire faisant de la littérature, aujourd'hui, un exercice technique plutôt qu'un divertissement agréable : « Vocation has become employment; critics have become superstars; scholars have become technicians. And not just in the United States, either²⁰⁵ ». Tel est, en effet, le sentiment prototypique de l'éducation littéraire dans le *campus novel*, qui s'acharne à montrer comment l'évolution de la littérature s'opère au détriment de son propre sujet, ce que David Lodge rend explicite par l'entremise de Philip Swallow, un des personnages clés de la *Campus Trilogy* : « There was a time when reading was a comparatively simple matter, something you learned to do in primary school. Now it seems to be some kind of arcane mystery, into which only a small élite have been initiated. I have been reading books for their meaning all my life – or at least that is what I had always thought I was doing. Apparently I was mistaken²⁰⁶ ». L'ironie exprime plutôt bien le destin perturbé de la littérature, souvent comprise, aujourd'hui, comme un exercice

²⁰² Cité de Ken Robinson, « Ken Robinson: Do Schools Kill Creativity? », Vidéo : TED, 2006, [en ligne] http://www.ted.com/talks/ken_robinson_says_schools_kill_creativity?language=en (consulté le 30 juin 2016).

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Roland Barthes, « La Mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 [1968], pp. 61-67.

²⁰⁵ Elaine Showalter, *op. cit.*, p. 98.

²⁰⁶ David Lodge, *Small world: An Academic Romance*, Toronto, Vintage, 2011 [1984], p. 27-28.

sophistiqué par le besoin tout académique de se référer à la théorie plutôt qu'à l'œuvre. Dans *Sur une clôture*, j'illustre ce qui m'apparaît être la pente glissante de la pédanterie²⁰⁷ non pas entre professeurs, mais par l'entremise d'un étudiant de littérature, et donc la voix du futur, ancré dans la critique, qui semble penser que l'intelligence, c'est une note en bas de page pointilleuse ou obscure, alors que Magnus s'en moque. Je ne m'attends pas ici à susciter l'adhésion spontanée de tous les lecteurs.

Bien entendu, ce déclin littéraire n'est surtout pas seulement attribuable aux courants critiques : l'éducation elle-même devient dangereusement contestable. À savoir, le *campus novel*, depuis les années 1990, traite du pragmatisme étudiant quant à son éducation postsecondaire, notamment en ce qui concerne l'utilité du programme d'étude²⁰⁸ ou, inversement, la classification hiérarchique et dogmatique des connaissances techniques²⁰⁹. Ainsi, le *campus novel* questionne non seulement le système d'éducation, mais aussi (de manière appropriée) l'étudiant et sa motivation derrière l'obtention du diplôme. Ceci, je tente de l'illustrer par les différents instants

²⁰⁷ « C'est trivial, tout ça. Je pourrais t'en citer des critiques, moi aussi, mais pourquoi faire? Pourquoi déconstruire un supposé message subtil caché derrière la couleur bleue du rideau? Ça évoque l'océan, suggérant que le personnage principal se sent isolé, perdu face au néant intangible de l'eau, cette source de vie, qui l'entoure, mais qu'il ne peut pas boire pour se rassasier. C'est vrai? Oui? Ou, peut-être, l'écrivain aime la couleur bleue. Point final » (cité de *Sur une clôture*, p. 105.)

²⁰⁸ « It used to be the person who fell short. Now it's the discipline. Reading the classics is too difficult, therefore it's the classics that are to blame. Today the student asserts his incapacity as a privilege. I can't learn it, so there is something wrong with it. And there is something especially wrong with the bad teacher who wants to teach it. There are no more criteria, Mr. Zuckerman, only opinions. I often wrestle with this question of what everything used to be. What education used to be » (Philip Roth, *The Human Stain*, New York, Houghton Mifflin Company, 2000, p. 330-331.)

²⁰⁹ « [The students] showed almost no interest in the humanities and arts ("electives"). They overvalued "useful" knowledge and confused vocational training with humanistic education. They consistently applied standards of technical efficiency to the values and purposes of life; so did too many of their professors. Even their fears were unimaginative: not that civilization was imperiled and might be destroyed, but that if their grades were not high enough they would miss out on the "good jobs" and have to settle for a "lower standard of living." They were badly informed about themselves and the world. Their intelligence, their lives, were absorbed in triviality. They had lost much without knowing it. They had not earned their innocence. This wasn't, of course, true for all, but it was true for too many » (Bernard Malamud, *A New Life*, New York, Dell, 1970 [1961], p. 252.)

où Magnus se penche non pas sur l'éducation, ou plus précisément les cours, mais plutôt sur la manière de procéder selon les difficultés ou les exigences des professeurs²¹⁰, surtout (encore une fois) concernant le but ultime, soit la raison d'être de l'étudiant : le diplôme²¹¹. De manière générale, et dans la Faculté des arts, peu importe le cheminement (voire, jusqu'à un certain point, le rendement) académique, les cours et les professeurs, puisque l'étudiant reçoit une éducation standardisée d'après la valeur désormais invariable du diplôme universitaire.

Selon moi, le problème trouve sa souche dans le déséquilibre qui devient de plus en plus accru : l'institution académique dicte ce à quoi devrait ressembler l'éducation, donc d'après son image, son crédo, ce qui encourage l'étude, mais le monde *extramuros* ne considère pas d'un aussi bon œil l'acquisition de la pensée théorique et critique, et il privilégie, non sans quelque raison pratique, les connaissances techniques qui serviront concrètement quelque entreprise. Dans ma création, j'illustre cette réalité lorsque Magnus s'entête sardoniquement avec ses amis : « The Almighty Diploma. Au moins ton éducation mène quelque part [...] Tu reçois une éducation d'ingénieur; tu seras ingénieur. Mais moi, quoi? Je deviens Lettreur français²¹²? ». J'ai donc voulu exemplifier ce problème tangible d'aujourd'hui, mais aussi réconcilier la satire et le commentaire social au campus, surtout depuis les années 1990 durant lesquelles « “the decline of the Campus Novel,” as [Begley] calls it, results from novelists being too dependent on the campus and as a

²¹⁰ « Dans cette vision du monde universitaire, les cours, les professeurs, les examens et les dissertations ne constituaient que des obstacles à surmonter – voire, plus exactement, à contourner. Il fallait changer de section, ou de cours, durant les premières semaines d'un semestre afin de jauger la charge de travail et les attentes du professeur. Il fallait savoir renifler lesquels des travaux seraient évalués généreusement. Il fallait suivre à la lettre les instructions idiosyncratiques du professeur qui demandait une page titre bizarre, une police particulière ou des marges étroites. Mais surtout, il fallait apprendre à suivre la pensée du pédagogue et la reproduire dans la dissertation finale, mot pour mot si possible » (cité de *Sur une clôture*, p. 72.)

²¹¹ « Magnus se lassait des examens. C'était évident par sa nonchalance jouée, inquiète, mais aussi, plus simplement, par le fait même qu'il avait déjà reçu, cumulativement, des totaux de 56 (sur 70), 50.4 (sur 60) et 53.2 (sur 70), et que l'université lui devait ses crédits sans le besoin trivial d'écrire ces trois examens qui lui restaient » (*ibid.*, p. 93.)

²¹² *Ibid.*, p. 97.

result not satirical enough about it²¹³ ». En revanche, le *campus novel* pourrait être excusé pour cette faiblesse en raison du fait qu'il s'intéresse au problème de l'éducation et aux étudiants qui finissent par comprendre que le diplôme est standardisé, peu importe la moyenne globale, le programme d'étude, la majeure, la mineure, et même les cours suivis; c'est seulement l'obtention du diplôme qui compte, c'est-à-dire que l'éducation, l'apprentissage, s'efface de manière à devenir problématique même pour les pédagogues.

La culture franco-ontarienne. Avant de plonger dans la culture franco-ontarienne, il faudrait sans doute définir l'identité nationale, qui est aussi problématique. Depuis la confédération en 1867, la question de l'identité canadienne se pose. Lentement²¹⁴, les bribes de nationalisme canadien finissent par émerger, et, d'après moi, c'est surtout un sentiment d'opposition à la culture américaine qui les motive. Je me reporte à Robertson Davies, l'un des premiers écrivains canadiens internationalement célèbres, qui durant une entrevue tente de répondre à cette question d'identité :

Canadian nationalism is a very hot topic at present, and nationalism always brings a lot of idiots into prominence who cannot see beyond the ends of their noses. Of course we Canadians don't want to be eaten by the U.S.A., but anybody with any wits knows the small countries — and we are small in population — must be linked with somebody, and the United States is the obvious link for us, in economic matters; as for art and literature, we are nationalist when we feel these to be in peril. I think myself lucky that in my lifetime Canadian writers have ceased to be asked by publishers in New York to change the venue of their stories to somewhere south of the border. That certainly happened to me in connection with several plays. Our independence is a dicey affair and can never be complete; who is completely independent? We just don't want to be chawed down to a nubbin²¹⁵.

²¹³ Merritt Moseley, « Introductory: Definitions and Justifications », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 8.

²¹⁴ « I think we are foolish on this continent to imagine that after five hundred generations somewhere else we become wholly Canadian – hard-headed, no-nonsense North Americans – in the twinkling of a single life » (Robertson Davies, *Rebel Angels*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Modern Classics », 2015 [1981], p. 8.)

²¹⁵ Robertson Davies, *The Art of Fiction No. 107*, entrevue par Elisabeth Sifton, *The Paris Review*, no. 110, 1989, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/2441/the-art-of-fiction-no-107-robertson-davies> (consulté le 24 août 2016).

C'est un commentaire tout canadien : nous nous sentons Canadiens lorsqu'il y a péril en la demeure, sans quoi, nous voulons seulement ne pas être assimilés par les États-Unis²¹⁶.

Donc, pour reprendre la formule de Davies, je décrirais la culture franco-ontarienne dans des termes similaires, seulement en échangeant les États-Unis pour le Québec. Je suis Franco-Ontarien, mais je me prononce seulement lorsqu'il est question du français au Canada vis-à-vis de la culture québécoise; sinon, j'aimerais exister tranquillement sans être assimilé par le Québec (même si j'apprécierais une certaine reconnaissance québécoise). À savoir, je m'identifie davantage à la culture canadienne (ne serait-ce que dans le bilinguisme) que franco-ontarienne, ce qui est d'après moi approprié vu la difficulté de définir celle-ci. Or, ce point de vue érige une autre difficulté d'appartenance : comme je l'indique dans *Sur une clôture*, je ne peux pas être Canadien à part entière, en raison du fait que mes parents « [ont] grandi dans le Nord-Est de la province, quelque part entre le Québec rural et la pseudo-Irlande catholique; il y avait là du sang pure laine, bûcheron et surtout catholique²¹⁷ ». De fait, mes parents et leurs parents sont de la région de North Bay, Ontario, sauf ma grand-mère maternelle qui, elle, vient de Taschereau, un petit village dans le Grand Nord du Québec, avant que son père déménage à North Bay pour déplacer son entreprise de moulin à scie²¹⁸. Le français est ma langue maternelle, mais j'ai grandi dans la Région de la Capitale Nationale, donc en situation minoritaire²¹⁹ malgré le français majoritaire de « l'autre côté

²¹⁶ « Canada is a country that's basically brand new; we haven't had much chance to really establish who we are, what we are. In terms of the American experience, we're where they were in about 1911. Growing up, we always had this strange sensation that we were just one lap dance away from morphing into the US, and it was a very scary feeling » (Douglas Coupland, Entrevue par Hans Ulrich Obrist (2014), cité dans Charlotte Gray, *The Promise of Canada*, Toronto, Simon & Schuster Canada, 2016, p. 303.)

²¹⁷ Cité de *Sur une clôture*, p. 61.

²¹⁸ Céline Durocher et autres, « Durocher, Jeannine & Marcel #257* », *Waterfront Pergola*, [en ligne] <http://www.waterfrontpergola.ca/?p=4774> (consulté le 9 janvier 2017).

²¹⁹ Ici, je souligne avec insistance que le Francophone hors Québec doit être considéré comme minorité *invisible*; « Personally, I am part of an invisible minority, I am not from Quebec, I am a francophone outside Quebec » (René Arsenault, cité de « Séance d'information sur la reddition de compte en matière de langues officielles, *Comité*

de la rivière ». Je ne me suis jamais vraiment posé la question de l'identité linguistique avant d'arriver à l'Université d'Ottawa, là où les amis que je me suis faits me posaient des questions relatives au centre-ville, que je ne connaissais pas, et à mon bilinguisme, que j'avais naguère tenu pour acquis.

Ainsi se développa mon intérêt pour la culture – mais plus particulièrement pour la langue – franco-ontarienne à Ottawa. Donc, dans la partie création de ma thèse, je me suis penché sur la manière dont un écrivain franco-ontarien devrait s'affirmer dans sa littérature. Ici encore, je me réfère à Davies :

Canada expects nothing from her writers. But what may Canada expect from her writers? She may reasonably expect what other countries get from a national literature. First a sense of national character. Second, vigilance on behalf of intellectual freedom and moral vigor. Last, we may expect a true depiction of the essence of what our life in Canada is. [...] Works with completely irrefutable power to convince, [...] works that cause the reader to be visited, dimly, briefly, by revelations such as cannot be produced by rational thinking. Works in which you can see not yourself but, for one second, the inaccessible. Ah, but to have glimpsed the inaccessible is, however imperfectly, to have gained access to it. That is what your writers can give you, if you want it, and let them know that you want it. The decision rests with you²²⁰.

En effet, j'ai construit *Sur une clôture* comme une mosaïque symbolique, à partir de laquelle cet « inaccessible » de Davies pourrait apparaître à ceux qui vivent la même réalité que moi. N'oublions pas que je me suis rattaché à la tradition du *campus novel*, et que « all these novels display an in-group jokiness, a sense of shared jests among a coterie. The British campus novel easily converts to a kind of privileged literature, fully appreciated only by a few in the know²²¹ ». À vrai dire, je m'adresse à ces « few in the know », et ainsi s'expliquent la plupart de mes choix linguistiques, à commencer par l'anglais, mais aussi les anglicismes, le bilinguisme, le dialecte

permanent des langues officielles (LANG), 42^e législature, 1^{re} session, Réunion 37, 2016, [en ligne] <http://www.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?Language=f&Mode=1&Parl=42&Ses=1&DocId=8652567> [consulté le 18 décembre 2016].)

²²⁰ Robertson Davies, *The Art of Fiction No. 107*, loc. cit.

²²¹ J. A. Sutherland, « Campus Writers », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, op. cit., p. 80.

« franglais » d'Ottawa, et encore les différentes langues étrangères saupoudrées partout dans la création.

Premièrement, je soulignerai que mon directeur de thèse, Maxime Prévost, est un Québécois de Montréal, ce qui alimenta des dialogues intéressants quant aux expressions ou même aux articles que je choisissais dans *Sur une clôture*. Par exemple, en référence aux autobus de l'OC Transpo²²², j'utilise exclusivement l'article masculin – *le 95, le 128* – alors que M. Prévost voulait me corriger par le féminin; d'après moi, le masculin à Ottawa correspond au *numéro*, ou à l'*autobus*, alors qu'à Montréal ce serait la *ligne*. (Je ne saurais préciser lequel des articles est employé à Gatineau.) De même, pour la tequila, où le Franco-Ontarien se sert du masculin²²³ alors que le Montréalais utiliserait le féminin, mais cet exemple me paraît davantage un anglicisme qu'une idiosyncrasie franco-ontarienne²²⁴. Ensuite, un anglicisme notable que je soulèverai, c'est ce « légendaire *hangover*²²⁵ », où M. Prévost suggéra « gueule-de-bois », ce qui me semblait particulièrement québécois, soit une expression que je n'utiliserais pas dans ma vie réelle. S'ajouta donc au dialogue des cultures un problème technique, soit la manière de présenter ces « erreurs » grammaticales dans ma création.

D'un côté, je voulais respecter ma culture, soit la manière dont je m'exprime socialement (et, par extension, mes amis franco-ontariens), mais de l'autre côté, je devais faire preuve de

²²² « Le 95 s'arrêta » (cité de *Sur une clôture*, p. 43.)

²²³ « *Buzzé* de bière cheap et de *tequila blanc* » (*ibid.*, p. 47); « Le vin, le whisky, la bière, *le tequila* et même le Sour Puss, une liqueur surette que Katryna avait laissée dans le réfrigérateur, y passèrent » (*ibid.*, p. 111.)

²²⁴ Par ceci, j'entends les ellipses de « ne » dans une négation; le va-et-vient du français à l'anglais à l'intérieur d'une même phrase : « but then c'est à propos de la réalisation tragique du fait que le couple ne pourra jamais, you know, enjoy the kiss » (*ibid.*, p. 57); les dialogues français avec réponses anglaises, et vice versa : « “Mais on n'avait pas le choix : il n'y avait pas encore d'université à North Bay!” “So? You still went out of town! Why the hell can't I go too?” » (*ibid.*, p. 61); les formulations bizarres : « Tu travailles-tu encore? » (*ibid.*, p. 101); et, bien sûr, les termes anglais à l'intérieur d'une formule française : « Il est même pas full-time, me semble » (*ibid.*, p. 97.)

²²⁵ *Ibid.*, p. 50.

respect quant au guide du Département de français de l'Université d'Ottawa. Après de nombreux aller-retour et des rationalisations des deux côtés, j'ai fini par employer les italiques pour les anglicismes et les langues étrangères dans la narration, dans un effort de soigner le style, alors que, par franc respect pour mon projet d'exemplifier la réalité franco-ontarienne comme je la vis, j'ai gardé une police normale dans les dialogues²²⁶. Je voulais, bien sûr, montrer la particularité du français parlé en Ontario, à Ottawa, mais aussi, j'espérais éviter une difficulté de lecture comme nous pouvons la trouver chez Michel Tremblay, où l'écriture phonétique du jargon et du patois dialectique ralentit la lecture, voire rend la représentation scénique difficile hors du contexte d'origine (en français, car on sait que Tremblay est *traduit* partout dans le monde).

Bref, la culture franco-ontarienne se définit mal, et elle ne surgit que par comparaison aux cultures québécoise et anglo-ontarienne, celles-ci étant similairement dérivées des cultures française, anglaise et américaine. Si j'avais à décrire la culture franco-ontarienne, alors ce serait dans des termes flous, mais simples, soit avec un désir *de ne pas*; donc, ne pas être Anglo-Ontarien, ne pas être Québécois, ne pas être Français, ne pas être Britannique, ne pas être Américain. Ce découpage peut sembler contrariant, mais je le vois plutôt comme un sentiment toujours naissant d'appartenance qui n'est pas nécessairement lié à une langue ou même à une terre. Ainsi, « Wandering between two worlds, one dead / The other powerless to be born²²⁷ », je suis peut-être sur une clôture culturelle, mais l'herbe est tout aussi verte d'un côté que de l'autre.

²²⁶ D'après moi, le changement d'une langue à l'autre dans le bilinguisme franco-ontarien est motivé par un certain laconisme; puisque les deux langues lui sont, en ce qui concerne la communication, identiques, le Franco-Ontarien utilisera le premier mot qui lui vient en tête, et c'est souvent le mot le plus court qui surgit spontanément.

²²⁷ Matthew Arnold, « Stanzas from the Grande Chartreuse », dans *The Norton Anthology of English Literature*, 8th edition, vol. E : The Victorian Age, éd. de Carol T. Christ et Catherine Robson, New York, W. W. Norton & Company, 2006, p. 1371. Cette citation apparaît dans la *Campus Trilogy* de David Lodge, suivant une pseudo-analyse de l'appartenance internationale : « I don't feel British any more. Not as much as I used to, anyway. Nor American, for that matter » (David Lodge, *Changing Places: A Tale of Two Campuses*, Toronto, Vintage, 2011 [1975], p. 159.)

Des notions conclusives. La partie créative s'inspire donc très directement de *This Side of Paradise* de Fitzgerald, mais le projet de réécriture ne constituait qu'une fraction de ma vision pour la thèse. Je suis préoccupé par l'identité canadienne, et particulièrement par la culture franco-ontarienne, j'ai entretenu un dialogue entre le *campus novel* professoral et celui étudiant, j'ai offert un commentaire sur le système d'éducation, et j'ai dû le faire dans le cadre d'une thèse de maîtrise en création au Département de français de l'Université d'Ottawa. Il y a là un infléchissement de l'inspiration première : j'ai repris Fitzgerald, certainement, mais j'ai dû en ajouter par la suite (c'est du Chayer, après tout!) À cet effet, j'ai voulu entreprendre une réécriture digne de Fitzgerald, mais préoccupée par la contemporanéité; c'était pour moi un projet rétrospectif qui cherchait à manipuler l'historique de son inspiration, afin de produire une œuvre autonome malgré les allusions connexes évidentes. Aussi, j'avais l'intention de produire une sorte de pamphlet culturel de la contemporanéité. Selon moi, l'individu éduqué remet en question l'utilité du diplôme en raison de son mandat global et général, mais qui permet toujours un ennoblissement intellectuel. En revanche, il existe désormais une disjonction entre l'éducation et le marché du travail qui recherche des individus non pas *éduqués*, mais *entraînés* dans son domaine, et donc l'entreprise contemporaine favoriserait l'expérience acquise dans le marché du travail, de là l'énorme avantage des programmes coop et du collègue (dans le sens canadien, soit une formation technique). Bref, la seule expérience de travail que peut recevoir l'étudiant universitaire en arts le mènerait à la carrière de professeur.

Selon moi, l'expérience universitaire peut servir de formation pour l'étudiant qui daigne se lancer à la poursuite du nouveau, et par « nouveau » j'entends surtout le « social²²⁸ ». En effet,

²²⁸ « Tu peux avoir des bonnes notes, tu peux avoir une job pour te faire de l'argent, et tu peux avoir une vie sociale. Choisis-en deux; but you can't have all three » (cité de *Sur une clôture*, p. 101.)

l'aspect scolaire de l'université ressemble de plus en plus à une continuation des études secondaires, mais plus spécialisées; ainsi, le *campus novel* étudiant ne se préoccupe pas souvent des cours, puisque-là ne réside pas l'intérêt de l'université²²⁹. De manière générale, le roman universitaire ne mentionne un cours que pour inviter un commentaire satirique²³⁰, et ce qui est intéressant à noter, c'est que le soi-disant *Professorroman* n'affiche pas la tendance contraire : le cours, l'enseignement, est en somme très peu présent dans la fiction universitaire. Par ailleurs, l'université représente « le dernier milieu où l'étudiant se trouvait libre. Le baccalauréat, c'était l'idéal social accouplé d'un mode de vie autonome; c'était la dernière occasion de socialiser, pour trouver des amis ou pour découvrir des connexions valables. L'université devait être le milieu idéal pour l'étudiant qui venait à peine de commencer à vivre²³¹ ». Mais pour ceux qui n'osent pas sortir de leur zone de confort²³², ces personnages illusionnés, le processus de formation s'efface derrière l'éducation, d'une manière qui suggère l'inconscience face aux « scénarios qui, sous des formes diverses, sont des mythes de la "Quête" [car] c'est cette notion de Quête qui est essentielle²³³ ». Le *campus novel* étudiant suggère ainsi qu'il faut savoir chercher, se lancer à la poursuite

²²⁹ L'exception serait un intérêt « trop » poussé pour la scolarité universitaire, soit un élément de caractérisation qui dresse le parallèle avec la vie sociale exubérante, son contraste naturel. Ici, je pense notamment à *I Am Charlotte Simmons* (2004) de Tom Wolf, où l'héroïne éponyme, une fille intelligente issue d'un village pauvre et rural dans la Caroline du Nord, qui ne s'intéresse qu'à la scolarité, se voit humiliée après une fête hors campus qui, finalement, lui sert d'événement formateur, soit une expérience fondamentale qui l'initia à la sphère sociale.

²³⁰ « Having found that "subjective and objective, sir," answered most of the questions, [Amory] used the phrase on all occasions, and it became the class joke when, on a query being levelled at him, he was nudged awake by Ferrenby or Sloane to gasp it out » (F. Scott Fitzgerald, *op. cit.*, p. 72.)

²³¹ Cité de *Sur une clôture*, p. 103.

²³² À savoir, ce sont souvent des personnages secondaires ou tertiaires qui contrastent les germes de la formation du protagoniste. Par exemple, l'Éric Delorme de *Sur une clôture*, l'Adam Gellin de *I Am Charlotte Simmons*, le Storm Trooper de *Norwegian Wood*, le Jasper de *Brideshead Revisited* et le Michie de *Lucky Jim* (pour ne pas mentionner certains professeurs, et les protagonistes étudiants représentés avant leur formation ponctuelle).

²³³ Léon Cellier, « Le Roman initiatique en France au temps du romantisme », dans *Parcours initiatiques*, Neuchâtel/Grenoble : À la Baconnière/Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 119.

d'expériences nouvelles, soit celles permises par la jeunesse et l'innocence de l'étudiant qui a toujours le potentiel d'être initié; sinon, la conséquence deviendrait celle suggérée par le *Professorroman*, notamment pour des personnages concernés absolument par la scolarité, comme Welch, soit « absent-minded sham artists who engage in *ersatz* intellectual chatter and hide behind a facade of specious culture to preserve their supposed high status... [but whose] pretension is even worse because [they are] at a redbrick university, not Oxford or Cambridge. Appearance and reality, then, are two very different things²³⁴ ».

Ainsi, c'est le devoir de l'étudiant d'entreprendre une quête. Or, le bombardement constant de divertissements, désormais accessibles par le cellulaire intelligent, entraîne une légèreté attentionnelle²³⁵ qui ne devrait plus surprendre, mais qui est tout de même déplorable. Ainsi s'opère une transformation dans la culture sociale d'aujourd'hui qui s'habitue à ne pas se lancer à la poursuite de cette quête évoquée par Cellier, de manière à *témoigner sans participer*, soit un phénomène que je nommerais la culture du kibitz²³⁶. Pourtant, cette inaction n'est pas sans fondement, d'après moi; comment réconcilier l'éducation à un futur incertain? Selon Robinson, « nobody has a clue, despite all the expertise (...) what the world will look like in five years' time. And yet we're meant to be educating [youth] for it. So the unpredictability, I think, is extraordinary²³⁷ ». Somme toute, le *campus novel* servirait aussi d'avertissement contre un trop

²³⁴ Dale Salwak, « Academic Life in *Lucky Jim* and *Jake's Thing* », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, *op. cit.*, p. 216.

²³⁵ « Comment expliquer Sartre et Camus à ces iPhonomanes? (...) soit cette génération nulle trop habituée de changer le poste de la télévision dès le premier soupçon d'ennui » (cité de *Sur une clôture*, p. 71.)

²³⁶ Emprunt (nord-américain) du yiddish : (*kiebitzen*) scruter les cartes. « To look on at cards, or some other activity, especially in an interfering manner (e.g. by standing close to the shoulders of the players); to offer gratuitous advice to a player; to act as a kibitzer. Also, to watch (a game, person, etc.), especially in an officious or meddling way » (cité de « kibitz, v. », *OED Online*, Oxford University Press, 2016, [en ligne] <http://www.oed.com.proxy.bib.uottawa.ca/view/Entry/103253?redirectedFrom=kibitz#eid> [consulté le 12 janvier 2017].)

²³⁷ Cité de Ken Robinson, *op. cit.*

plein de confiance dans l'éducation universitaire et de ses promesses sous-entendues; en même temps, l'étudiant est tenu responsable de se frayer un chemin malgré le néant d'un futur évanescent dans un monde accéléré²³⁸ par le progrès indomptable de la technologie et des médias sociaux. Ces considérations découlent bien entendu d'un point de vue subjectif et biaisé, mais l'honnêteté demeure à mon sens la force principale de cette thèse, soit une thèse conçue comme un roman accompagné d'un propos réflexif. L'incertitude règne, et de plus en plus la frontière se brouille entre ce qui était naguère prometteur (le diplôme universitaire) et les aléas de l'éventuelle vie professionnelle (le marché du travail). Le *campus novel* ne propose pas de solution, mais il inviterait un questionnement face au processus d'inflation académique tel que le décrit Ken Robinson. Bref, je ressors de l'université avec peu de certitudes, sinon celle qu'il faille choisir, constamment, d'un côté ou de l'autre, tout en visant l'équilibre entre le social et le scolaire, entre l'anglais et le français, entre la stabilité et l'errance, entre l'essentiel et le trivial, entre ce qui compte vraiment et ce qui n'est que divertissement; c'est ça, l'expérience d'être sur une clôture.

²³⁸ Ici, je soulignerais le sous-titre du roman de Douglas Coupland, *Generation X* (1991), soit *Tales for an Accelerated Future*. Ce roman qui n'est nullement préoccupé par l'université, pourrait, selon moi, servir d'épilogue pour tous les *campus novels* étudiant. C'est l'histoire d'un trio éclectique qui habite en Californie et qui exemplifie la réalité contemporaine, soit la culture comme l'emploi (celui-ci identifié ironiquement par le terme « McJob », à ne pas confondre avec une carrière) de la mi vingtaine, qui sont surtout caractérisés par la stagnation.

Annexe

Les catégorisations (et sous-divisions) offertes par Merritt Moseley²³⁹ :

1. Focus on students

1.1. Dappled Quads

1.2. Not so Dappled

2. Focus on Administration

3. Focus on Faculty

3.1. Minor subspecialties

3.1.1. Mysteries

3.1.2. Science Fiction

3.1.3. Satiric Farce

3.1.3.1. Satire on professors themselves

3.1.3.2. Satire on conditions that undermine college education or faculty liberty

3.1.3.3. Satire on the publish-or-perish syndrome

3.1.3.4. Satire on the political environment

3.1.4. Doubly Academic Novels

²³⁹ De Merritt Moseley, « Types of Academic Fiction », dans *The Academic Novel: New and Classic Essays*, éd. de Merritt Moseley, University of Chester, U. K., Chester Academic Press, 2007, p. 99-113.

Bibliographie

1. Corpus primaire

FITZGERALD, F. Scott, *This Side of Paradise*, éd. de Jackson R. Bryer, Toronto, Oxford University Press, 2009 [1920], 251 p.

2. Corpus secondaire

ACIMAN, André, *Harvard Square*, New York, W. W. Norton, 2013, 292 p.

ALDRIDGE, John, *The Party at Cranton*, Pennsylvania, David McKay Co., 1960, 184 p.

ALIGHIERI, Dante, *The Divine Comedy of Dante Alighieri*, tr. de Courtney Langdon, vol. I : *Inferno*, Cambridge, Harvard University Press, [en ligne] http://lf-oll.s3.amazonaws.com/titles/83/0045-01_Bk.pdf (consulté le 29 octobre 2016).

AMIS, Kingsley, *Lucky Jim*, Toronto, Penguin Books, 2010 [1954], 265 p.

ARNOLD, Matthew, « Stanzas from the Grande Chartreuse », dans *The Norton Anthology of English Literature*, 8th edition, vol. E : *The Victorian Age*, éd. de Carol T. Christ et Catherine Robson, New York, W. W. Norton & Company, 2006, pp. 1369-1374.

BARTH, John, *Giles Goat Boy; or The Revised New Syllabus*, Harmondsworth, Royaume-Uni, Penguin Books, 1967 [1966], 812 p.

BEERBOHM, Max, *Zuleika Dobson; or An Oxford Love Story*, Londres, Penguin Books, 1954 [1911], 252 p.

BELLOW, Saul, *Ravelstein*, Toronto, Viking, 2000, 233 p.

BONNEFOY, Yves, *L'Heure présente et autres textes*, France, NRF, coll. « Poésie », 2014 [2011], 329 p.

BOULLE, Pierre, *La Planète des singes*, Paris, Pocket, 2001 [1963], 291 p.

BRADBURY, Malcolm, *Eating People is Wrong*, Harmondsworth, Royaume-Uni, Penguin, 1962 [1959], 247 p.

_____, *The History Man*, Boston, Houghton Mifflin, 1976 [1975], 320 p.

_____, *Stepping Westward*, New York, Secker & Warburg, 1968 [1965], 344 p.

BYATT, A. S., *Possession*, Londres, Vintage, 1991 [1990], 511 p.

CAMUS, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2010 [1942], 187 p.

CARROLL, Lewis, *Alice's Adventures in Wonderland*, dans *Lewis Carroll. The Complete Illustrated Works*, New York, Gramercy Books, 1995 [1865], pp. 1-80.

CASSILL, R. V., *The President*, New York, Simon & Schuster, 1964, 312 p.

CATHER, Willa, *The Professor's House*, Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press, 2002 [1925], 575 p.

CHABON, Michael, *Wonder Boys*, Toronto, Random House, 2008 [1995], 384 p.

CHARLAND, Jean-Pierre, *La souris et le rat : petite histoire universitaire*, Gatineau, Vent d'Ouest, 2004, 240 p.

COETZEE, J. M., *Disgrace*, London, Secker & Warburg, 1999, 220 p.

COUPLAND, Douglas, *Generation X: Tales for an Accelerated Culture*, New York, St. Martin's Press, 1991, 183 p.

_____, *Generation A*, Toronto, Random House Canada, 2009, 297 p.

CROSS, Amanda (Carolyn Heilbrun), *Death in a Tenured Position*, Robbinsdale, Minnesota, Fawcett Publications, 1986 [1981], 208 p.

_____, *In the Last Analysis*, Robbinsdale, Minnesota, Fawcett Publications, 2001 [1964], 224 p.

DAVIES, Robertson, *Rebel Angels*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Modern Classics », 2015 [1981], 336 p.

DeLILLO, Don, *White Noise*, éd. de Mark Osteen, Toronto, Penguin Books, coll. « The Viking Critical Library », 1998 [1985], 538 p.

DICKENS, Charles, *Great Expectations*, Toronto, Oxford University Press, coll. « Oxford World's Classics », 2008 [1861], 482 p.

DONNE, John, From *Devotions upon Emergent Occasions*, dans *The Norton Anthology of English Literature*, 8th edition, vol. B : *The Sixteenth Century / The Early Seventeenth Century*, éd. de George M. Logan *et al.*, New York, W. W. Norton & Company, 2006, pp. 1303-1307.

DUMAS, Alexandre, *Vingt Ans après*, Paris, Gallimard, 1975 [1845], 928 p.

DUNCAN, Bob, *The General and the Coed*, New York, Popular Library, 1963.

EGGERS, Dave, *A Heartbreaking Work of Staggering Genius*, Toronto, Vintage Canada, 2000, 437 p.

ELIOT, George, *Middlemarch*, New York, Oxford University Press, 2008 [1872], 810 p.

ELIOT, T. S., *Little Gidding*, dans *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd edition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, pp.488-495.

_____, *The Waste Land*, dans *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd edition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, pp. 474-487.

ELLIS, Bret Easton, *The Rules of Attraction*, New York, Simon and Schuster, 1987, 283 p.

ÉLUARD, Paul, « Premièrement », dans *Anthologie de la poésie française*, éd. de Jean Orizet, Paris, Larousse, 2007, pp. 503-504.

FOWLES, John, *The Magus*, New York, Dell, 1985 [1965], 668 p.

FRY, Stephen, *The Liar*, Londres, Royaume-Uni, Arrow Books, 2011 [1991], 388 p.

GASKELL, Elizabeth, *North and South*, éd. d'Angus Easson, Toronto, Oxford University Press, coll. « Oxford World's Classics », 2008 [1855], 452 p.

GAUTIER, Théophile, *Les Jeunes-France*, dans *Œuvres*, éd. de Paolo Tortonese, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1995 [1833].

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, tr. d'André Meyer, Paris, Bordas, 1949 [1795], 510 p.

GRÉGOIRE, Mélissa, *L'Amour des maîtres*, Montréal, Leméac, 2011, 246 p.

HARBACH, Chad, *The Art of Fielding*, New York, Little, Brown and Company, 2011, 512 p.

HELLER, Joseph, *Catch-22*, Toronto, Simon & Schuster Paperbacks, 50th Anniversary Edition, 2001 [1961], 523 p.

HEMINGWAY, Ernest, *A Moveable Feast*, éd. de Seán Hemingway, The Restored Edition, Toronto, Scribner, 2009 [1964], 240 p.

HUGO, Victor, *La Légende des siècles* (Nouvelle série), dans *Œuvres complètes – Poésie III*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985 [1859].

HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Toronto, Vintage Canada, 2007 [1932], 235 p.

HYNES, James, *The Lecturer's Tale*, New York, Picador, 2002 [2001], 400 p.

_____, *Publish and Perish: Three Tales of Tenure and Terror*, New York, Picador, 1998 [1997], 352 p.

JOYCE, James, *A Portrait of the Artist as a Young Man*, éd. de Seamus Deane, Toronto, Penguin Books, 1993 [1916], 329 p.

KIDD, Chip, *The Cheese Monkeys: A Novel in Two Semesters*, Toronto, Harper Perennial, 2008 [2001], 320 p.

LABRÈCHE, Sissi, *La Brèche*, Montréal, Boréal, 2008 [2002], 157 p.

LAFORGUE, Jules, *L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Des Fleurs de bonne volonté*, éd. de Pascal Pia, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1979 [1886], 307 p.

LARKIN, Philip, *Jill*, Londres, Faber and Faber, 2005 [1946], 256 p.

LaRUE, Monique, *La Gloire de Cassiodore*, Montréal, Boréal, 2002, 296 p.

LEPAGE, François, *Le Dilemme du prisonnier*, Montréal, Boréal, 2008, 151 p.

LEVINSON, Barry (réalisateur), Mitch Markowitz (scénariste), *Good Morning Vietnam*, DVD, États-Unis, Touchstone Pictures, 1987.

LODGE, David, *Changing Places: A Tale of Two Campuses*, Toronto, Vintage, 2011 [1975], 224 p.

_____, *Small Word: An Academic Romance*, Toronto, Vintage, 2011 [1984], 352 p.

_____, *Nice Work*, Toronto, Vintage, 2011 [1988], 384 p.

LURIE, Alison, *Love and Friendship*, New York, Owl Books, 1997 [1962], 304 p.

_____, *The War Between the Tates*, Heinemann, Londres, 1974, 314 p.

MALAMUD, Bernard, *A New Life*, New York, Dell, 1970 [1961], 336 p.

MANCHESTER, William, *The Long Gainer*, Boston, Little, Brown and Company, 1961.

MARKS, Percy, *The Plastic Age*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1980 [1924], 343 p.

McCARTHY, Mary, *The Groves of Academe*, New York, Harcourt, Brace & Company, 1952, 302 p.

MURAKAMI, Haruki, *Norwegian Wood*, Toronto, Vintage, 2000 [1987], 304 p.

NABOKOV, Vladimir, *The Annotated Lolita*, éd. d'Alfred Appel, Jr., New York, Vintage, 1991 [1955], 457 p.

_____, *Pale Fire*, éd. de Mary McCarthey, Toronto, Penguin Books, 2000 [1962], 248 p.

_____, *Pnin*, Toronto, Vintage, 1989 [1957], 208 p.

NERVAL, Gérard de, *Aurélia. Les Nuits d'octobre. Pandora. Promenades et souvenirs*, éd. de Jean-Nicolas Illouz, Paris, Gallimard, 2005 [1855], 299 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, tr. de Pierre Klossowski, éd. de Marc B. Launay, Gallimard, Paris, coll. « Folio Essais », 1982 [1882], 384 p.

NOËL, Francine, *Maryse*, Montréal, VLB Éditeur, 1983, 426 p.

- OATES, Joyce Carol, *The Accursed*, Toronto, Ecco, 2013, 672 p.
- POWERS, Richard, *Galatea 2.2*, New York, Picador, 2004 [1995], 336 p.
- PROSE, France, *Blue Angel*, Toronto, Harper Perennial, 2006 [2000], 344 p.
- ROTH, Philip, *The Human Stain*, New York, Houghton Mifflin Company, 2000, 361 p.
- _____, *Indignation*, Toronto, Penguin Books, 2009 [2008], 256 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Éditions J'ai Lu, coll. « Librio », 2015 [1762], 111 p.
- ROWLING, J. K., *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Vancouver, Raincoast, 1997, 223 p.
- RUSSO, Richard, *Straight Man*, Toronto, Vintage, 1998 [1997], 416 p.
- SALINGER, J. D., *The Catcher in the Rye*, New York, Little, Brown and Company, 1991 [1951], 214 p.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, éd. d'Arlette Elkaïm-Sartre, Gallimard, coll. « Tel », 1943, [en ligne], <https://docs.google.com/file/d/0B2kPhcc1PYdeGlzTHViUDIITUk/edit> (consulté le 24 juin 2016).
- _____, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 2009 [1938], 249 p.
- SAYERS, Dorothy L., *Gaudy Night*, Toronto, HarperCollins Publishing, 2012 [1935], 528 p.
- SCHUMACHER, Julie, *Dear Committee Members*, Toronto, Anchor Publishing, 2015 [2014], 192 p.
- SHAKESPEARE, William, *Hamlet*, éd. de Shane Weller, New York, Dover Publications, Inc., coll. « Dover Thrift Editions », 1992 [1603], 122 p.
- SHAW, George Bernard, *Man and Superman*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Classics », 2000 [1905], 264 p.
- SHIELDS, Carol, *Swann*, Toronto, Vintage Canada, 1st Vintage Canada Edition 1996 [1987], 416 p.

_____, *Unless*, Toronto, Vintage Canada, 2003 [2001], 336 p.

SMILEY, Jane, *Moo*, Toronto, Knopf, 1st Edition, 1995, 414 p.

SMITH, Zadie, *On Beauty*, Toronto, Penguin Books, 2006 [2005], 464 p.

SNOW, C. P., *The Masters*, Londres, Macmillan Publishing, 1972 [1951], 268 p.

STEIN, Gertrude, « Sacred Emily », dans *The Norton Anthology of Modern and Contemporary Poetry*, éd. de Jahan Ramazani, Richard Ellemann et Robert O'Clair, 3rd edition, vol. 1 : *Modern Poetry*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, pp. 186-194.

STEINBECK, John, *The Grapes of Wrath*, Toronto, Penguin Books, coll. « Penguin Classics », 2006 [1939], 464 p.

STEPHENSON, Neal, *The Big U*, New York, William Morrow Paperbacks, 2001 [1984], 320 p.

ŠVORECKÝ, Josef, *The Engineer of Human Souls*, tr. de Paul Wilson, Toronto, Lester & Orpen Dennys, 1984, 571 p.

TARTT, Donna, *The Secret History*, New York, Vintage, 2004 [1992], 576 p.

THOMPSON, Hunter S., *Fear and Loathing in Las Vegas. A Savage Journey to the Heart of the American Dream*, New York, Vintage, 1998 [1971], 204 p.

TROLLOPE, Anthony, *Barchester Towers*, Garden City, New York, Double-Day, 1954 [1857], 508 p.

VAN SANT, Gus (réalisateur), Ben Affleck et Matt Damon (scénaristes), *Good Will Hunting*, DVD, États-Unis, Lawrence Bender Productions, 1997.

VERNE, Jules, *Voyage au centre de la Terre*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Livre de Poche », 2001 [1864], 314 p.

De VIGNY, Alfred, *Chatterton*, éd. de Pierre-Louis Rey, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Théâtre », 2001 [1835], 186 p.

WAUGH, Evelyn, *Brideshead Revisited*, Londres, Penguin UK, 2011 [1945], 336 p.

_____, *Decline and Fall*, Londres, Penguin, Centenary Edition, 2003 [1928], 256 p.

WILLIAMS, John, *Stoner*, New York, NYRB, coll. « NYRB Classics », 2006 [1965], 288 p.

WILSON, Angus, *Anglo-Saxon Attitudes*, London, Secker & Warburg, 1956, 412 p.

WINCKLER, Martin, *Les Trois Médecins*, Paris, P. O. L., 2004, 762 p.

WOLFE, Tom, *I Am Charlotte Simmons*, Toronto, HarperCollins Publishing, 2004, 676 p.

ZOLA, Émile, *La Bête humaine*, éd. d'Henri Mitterand, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2008 [1890], 504 p.

3. Études critiques

AMIS, Kingsley, *The Art of Fiction No. 59*, entrevue par Michael Barber, *The Paris Review*, no. 64, 1975, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/3772/the-art-of-fiction-no-59-kingsley-amis> (consulté le 24 août 2016).

ANGENOT, Marc, *Les idéologies du ressentiment*, Montréal, XYZ Éditeur, 1997 [1996], [en ligne] ProQuest ebrary (consulté le 6 avril 2015).

BAJWA, Poonam, *Critiquing the Most Congenial of Lives: The Rise of the Canadian Academic Novel*, Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2010, 302 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, tr. de Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 235-238.

BARTHES, Roland, « La mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 [1968], p. 61-67.

BJÖRK, Eva Lambertsson, « Campus Clowns and the Canon. David Lodge's Campus Fiction », *Thèse*, Umeå, Suède, University of Umeå, 1993, [en ligne] <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:868106/FULLTEXT01.pdf> (consulté le 21 novembre 2016).

BLAZEK, William, « F. Scott Fitzgerald », *A Companion to Twentieth-Century United States Fiction*, éd. de David Seed, Malden, Massachusetts, Wiley-Blackwell, [en ligne] Scholars Portal (consulté le 6 avril 2015).

BOSCO, Mark et Kimberly Rae Connor (éditeurs), *Academic Novels as Satire. Critical Studies of an Emerging Genre*, Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press, 2007, 153 p.

BOUVET, Rachel et Myra Latendresse-Drapeau (éditeurs), « Présentation : Errances », *Errances*, Cahier Figura, [en ligne] <http://oic.uqam.ca/fr/publications/errances> (consulté le 7 avril 2015).

BRUCCOLI, Matthew, *Some Sort of Epic Grandeur: The Life of F. Scott Fitzgerald*, 1st édition, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1981, 624 p.

CAMPBELL, Joseph, *The Hero with a Thousand Faces*, Novato, Californie, New World Library, 2008 [1949], 418 p.

CELLIER, Léon, « Le Roman initiatique en France au temps du romantisme », dans *Parcours initiatiques*, Neuchâtel/Grenoble, À la Baconnière/Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 118-137.

COATES, Ken, « Deconstructing Higher Education », Entrevue par Steve Paikin, *The Agenda with Steve Paikin*, TVO, Toronto, 9 juin 2016, [télévision].

DANOU, Gérard (éditeur), *Le roman d'apprentissage. Approches plurielles*, France, Éditions SenS, coll. « SenS Critique », 2000, 219 p.

DAVIES, Robertson, *The Art of Fiction No. 107*, Entrevue par Elisabeth Sifton, *The Paris Review*, no. 110, 1989, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/2441/the-art-of-fiction-no-107-robertson-davies> (consulté le 24 août 2016).

DUROCHER, Céline et autres, « Durocher, Jeannine & Marcel #257* », *Waterfront Pergola*, [en ligne] <http://www.waterfrontpergola.ca/?p=4774> (consulté le 9 janvier 2017).

ELDOT, Paula, « Five Decades of Student Life: From Fitzgerald to Savio », *The Journal of General Education*, vol. 22, no. 4, Penn State University Press, 1971, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/27796234> (consulté le 4 avril 2015).

ELIADE, Mircea, « Les Mythes du monde moderne », dans *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1957, p. 21-39.

FITZGERALD, F. Scott, *The Notebooks of F. Scott Fitzgerald*, éd. de Matthew J. Bruccoli, New York, Harcourt Brace Jovanovich / Bruccoli Clark, 1978, 359 p.

GARRIGUES, Lisa, « Reading the Writer's Craft: The Hemingway Short Stories », *The English Journal*, vol. 94, no. 1, p. 59-65, dans *National Council of Teachers*, JSTOR, [en ligne] <http://0-www.jstor.org/mercury.concordia.ca/stable/4128849> (consulté le 5 octobre 2013).

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1992 [1982], 527 p.

GRAY, Charlotte, *The Promise of Canada*, Toronto, Simon & Schuster Canada, 2016, 400 p.

HAVARD, Gilles et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Édition revue, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2008 [2003], 863 p.

HEMINGWAY, Ernest, « The Art of Fiction No. 21 », Entrevue par George Plimpton, *The Paris Review*, no. 18, 1958, [en ligne], <http://www.theparisreview.org/interviews/4825/the-art-of-fiction-no-21-ernest-hemingway> (consulté le 9 octobre 2013).

HUME, Kathryn, *Surviving Your Academic Job Hunt: Advice for Humanities PhDs*, New York, États-Unis, 2008, [en ligne] <http://www.palgraveconnect.com.proxy.bib.uottawa.ca/pc/doi/10.1057/9781403978929> (consulté le 23 juin 2016).

IMBERT, Patrick (éditeur), *Multicultural Interactions, Politics and Literature*, Gatineau, Imprimerie Gauvin, 2014, 221 p.

_____ (éditeur), *Rencontres Multiculturelles, Imprévus et coïncidences*, Gatineau, Imprimerie Gauvin, 2013, 265 p.

JEFFERS, Thomas L., *Apprenticeship. The Bildungsroman from Goethe to Santayana*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, [en ligne] <http://www.palgraveconnect.com.proxy.bib.uottawa.ca/pc/doi/10.1057/9781403979155> (consulté le 22 novembre 2016).

JOHNSTON, Ron, « Institutions and disciplinary fortunes : two moments in the history of UK geography in the 1960s – I : geography in the 'plateglass' universities », *Progress in Human Geography*, vol. 28, no. 1, p. 57-77, 2004, [en ligne] http://resolver.scholarsportal.info.proxy.bib.uottawa.ca/resolve/03091325/v28i0001/57_iadftm1igitu.xml (consulté le 10 octobre 2016).

KAKUTANI, Michiko, « Confronting the Failures of a Professor who Passes », *New York Times*, 2000, *Academic OneFile*, [en ligne] go.galegroup.com/ps/i.do?p=AONE&sw=w&u=otta77973&v=2.1&id=GALE%7CA61848655&it=r&asid=169fb946fb1b0b2ef686d7290e20c6ec (consulté le 10 novembre 2016).

KERSHAW, Paul, « A Housing Market for All », Entrevue par Steve Paikin, *The Agenda with Steve Paikin*, TVO, Toronto, 4 janvier 2017, [télévision].

KRAMER, John E., *The American College Novel, An Annotated Bibliography*, New York, Garland Publishing, Inc., 1981, 286 p.

_____, *The American College Novel, An Annotated Bibliography*, 2^e édition, Lanham, Maryland, États-Unis, 2003, 448 p.

LABELLE, Valérie, *L'initiation à l'œuvre dans Les enfants du capitaine Grant et Un capitaine de quinze ans de Jules Verne*, thèse de maîtrise, Ottawa, L'Université d'Ottawa, 2014, [en ligne] <http://hdl.handle.net/10393/31885> (consulté le 29 novembre 2016).

LABELLE, Vanessa, *La représentation du paranormal dans les Aventures de Tintin*, thèse de maîtrise, Ottawa, L'Université d'Ottawa, 2014, [en ligne] <http://hdl.handle.net/10393/31864> (consulté le 29 novembre 2016).

LARKIN, Philip, *The Art of Poetry No. 30*, Entrevue par Robert Philips, *The Paris Review*, no. 84, 1982, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/3153/the-art-of-poetry-no-30-philip-larkin> (consulté le 24 août 2016).

LE GALL, Danielle, *Le roman d'apprentissage. Textes commentés*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 116 p.

LUKÁCS, Georg, *The Theory of the Novel*, tr. d'Anna Bostock, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 1993 [1974] 160 p.

MCCARTHY, Mary, *The Art of Fiction No. 27*, entrevue par Elisabeth Sifton, *The Paris Review*, no. 27, 1962, [en ligne] <http://www.theparisreview.org/interviews/4618/the-art-of-fiction-no-27-mary-mccarthy> (consulté le 24 août 2016).

MEWS, Siegfried, « Martin Walsers *Brandung*: Ein deutscher Campus-Roman? », *The German Quaterly*, vol. 60, no. 2, 1987, p. 220-236, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/407252> (consulté le 8 juillet 2016).

« Millenials at Work », Entrevue par Steve Paikin, *The Agenda with Steve Paikin*, TVO, Toronto, 4 janvier 2017, [télévision].

MOSELEY, Merritt (éditeur), *The Academic Novel: New and Classic Essays*, Chester, Royaume-Uni, Chester Academic Press, 2007, 327 p.

NOVAK, Frank G. Jr., *The University in Modern Fiction: When Power is Academic* (Revue), Janice Rossen, *Studies in the Novel*, vol. 28, no. 4, 1996, p. 612-615, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/29533176> (consulté le 18 juillet 2016).

OED Online, Oxford University Press, 2016, [en ligne] <http://www.oed.com.proxy.bib.uottawa.ca> (consulté le 12 janvier 2017).

PEARMAN, Hugh, « Oxbridge, redbrick, plateglass or new-wave universities - why your college is not simply a set of buildings », *The Times*, Londres, Angleterre, 2010, [en ligne] <http://go.galegroup.com.proxy.bib.uottawa.ca/ps/i.do?&id=GALE|A226833650&v=2.1&u=otta77973&it=r&p=AONE&sw=w&authCount=1> (consulté le 10 octobre 2016).

PINKER, Steven, *The Language Instinct: How the Mind Creates Language*, Toronto, HarperCollins Publishing, 2007 [1994], 576 p.

PITTMAN, Von V., jr. et John M. Theilmann, « The Administrator in Fiction: Portrayals of Higher Education », *The Educational Forum*, vol. 50, no. 4, 2008, [en ligne] <http://dx.doi.org/10.1080/00131728609335800> (consulté le 18 janvier 2017).

PRÉVOST, Maxime, « L'aventure extérieure », dans *L'inconvénient*, Montréal, Gallimard, no. 37, 2009, p. 35-48.

PRICKETT, Stephen, « Reviews », *Higher Education Quarterly*, vol. 23, no. 2, p. 231-244, 1969, [en ligne] http://resolver.scholarsportal.info.proxy.bib.uottawa.ca/resolve/09515224/v23i0002/231_r.xml (consulté le 9 novembre 2016).

PRIGOZY, Ruth (éditeur), *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, New York, Cambridge University Press, 2002 [2001], 272 p.

ROBINSON, Ken, « Ken Robinson: Do Schools Kill Creativity? », Vidéo : TED, 2006, [en ligne] http://www.ted.com/talks/ken_robinson_says_schools_kill_creativity?language=en (consulté le 30 juin 2016).

_____, *The Element. How Finding Your Passion Changes Everything*, Toronto, Canada, 2009, 274 p.

ROSSEN, Janice, « Philip Larkin and Lucky Jim », *Journal of Modern Literature*, vol. 22, no. 1, 1998, p. 147-164, [en ligne] <https://search.proquest.com/docview/1300113603?accountid=14701> (consulté le 14 janvier 2017).

SCORSESE, Martin et David Tedeschi (réalisateurs), *The 50 Year Argument*, Documentaire, HBO, 2014.

SCOTT, Robert F., « It's a Small World, After All: Assessing the Contemporary Campus Novel », *The Journal of Midwest Modern Language Association*, vol. 37, no. 1, 2004, p. 81-87, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/1315380> (consulté le 27 juin 2016).

« Séance d'information sur la reddition de compte en matière de langues officielles, *Comité permanent des langues officielles (LANG)*, 42^e législature, 1^{re} session, Réunion 37, 2016, [en ligne] <http://www.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?Language=f&Mode=1&Parl=42&Ses=1&DocId=8652567> (consulté le 18 décembre 2016).

SELINGO, Jeffrey J., « How many colleges and universities do we really need? », *The Washington Post*, 2015, [en ligne] <https://www.washingtonpost.com/news/grade-point/wp/2015/07/20/how-many-colleges-and-universities-do-we-really-need/> (consulté le 8 août 2016).

SHAIN, Charles E., « *This Side of Paradise* » dans *F. Scott Fitzgerald*, Minneapolis, University of Minnesota Pamphlets on American Writers, no. 15, 1961, [en ligne] <http://fitzgerald.narod.ru/critics-eng/shain-thisside.html> (consulté le 7 avril 2015).

SHAW, Patricia, « The Role of the University in Modern English Fiction », *Atlantis*, vol. 3, no. 1, 1981, p. 44-68, 1981, [en ligne] <http://www.jstor.org/stable/41054463> (consulté le 4 novembre 2016).

SHOWALTER, Elaine, *Faculty Towers: The Academic Novel and Its Discontents*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 143 p.

« *This Side of Paradise* », *Peter Harrington*, Peter Harrington Limited, 2016, [en ligne] <http://www.peterharrington.co.uk/rare-books/american-literature-literature-history/this-side-of-paradise-11/> (consulté le 17 décembre 2016).

« Timeline », *The Ivy League*, Council of the Ivy League Presidents and the Ivy League, [en ligne] <http://www.ivyleaguesports.com/history/overview> (consulté le 7 octobre 2016).

University of Birmingham, site web, [en ligne] <http://www.birmingham.ac.uk/index.aspx> (consulté le 6 novembre 2016).

University of Bristol, site web, [en ligne] <http://bristol.ac.uk/> (consulté le 6 novembre 2016).

University of Leeds, site web, [en ligne] <http://www.leeds.ac.uk/> (consulté le 6 novembre 2016).

University of Liverpool, site web, [en ligne] <https://www.liverpool.ac.uk/> (consulté le 6 novembre 2016).

University of Manchester, site web, [en ligne] <http://www.manchester.ac.uk/> (consulté le 6 novembre 2016).

University of Sheffield, site web, [en ligne] <http://www.sheffield.ac.uk/> (consulté le 6 novembre 2016).

VIERNE, Simone, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2000 [1973], p. 117-156.

WESTON, Jessie L., *From Ritual to Romance*, New York, Anchor Books, 1957, 217 p.

WHYTE, William, *Redbrick : a social and architectural history of Britain's civic universities*, Oxford, Angleterre, Oxford University Press, 2015, [en ligne] <http://books1.scholarsportal.info.proxy.bib.uottawa.ca/viewdoc.html?id=/ebooks/ebooks3/oso/2015-04-27/1/9780198716129-Whyte> (consulté le 6 novembre 2016).

WILLIAMS, Jeffrey J., « Unlucky Jim : the Rise of the Adjunct Novel », *The Chronicle of Higher Education*, vol. 59, no. 12, 2012, [en ligne] go.galegroup.com/ps/i.do?p=AONE&sw=w&u=otta77973&v=2.1&id=GALE%7CA309306460&it=r&asid=7344d66b416d69aa1f3375f9019ac10a (consulté le 21 novembre 2016).

Table des matières

Dédicace et remerciements	ii
Résumé	iii
Théorique : Vers un <i>campus novel</i> franco-ontarien	
<i>Définir le campus novel</i>	6
<i>L'historique</i>	7
<i>Classifier le genre</i>	10
<i>La satire</i>	16
<i>Le protagoniste</i>	22
<i>F. Scott Fitzgerald</i>	28
<i>This Side of Paradise</i>	33
Créatif : <i>Sur une clôture</i>	
<i>Prologue</i>	45
Année I	
<i>Un édifice ayant un bruit de multitude</i>	46
<i>Bytown</i>	48
<i>Je fais la cour à ma Destinée</i>	49
<i>נסער הולך, היים פי</i>	55
<i>Hébétés de fatigue, et ivres, ils chantaient</i>	56
<i>A romance and a reading list</i>	57
<i>This was true for too many</i>	62
Année II	
<i>Hormis les chats...</i>	63
<i>All that David Copperfield kind of crap</i>	65
<i>Le rêve est une seconde vie</i>	65
<i>Heures de bureau</i>	71
<i>Comme un Horla friand de tabac</i>	74
<i>Des « Sonnets de treize vers »</i>	78
<i>ἐλευθερία</i>	79

Année III	
<i>Let's kill him and we'll call it art</i>	88
<i>Des « Sonnets de treize vers »</i>	90
<i>Et je me posai des questions</i>	90
<i>Des « Sonnets de treize vers »</i>	95
<i>Next year's words await another voice</i>	96
<i>Des « Sonnets de treize vers »</i>	101
Année IV	
<i>La terre est bleue comme une orange</i>	102
<i>Have read little and understood less</i>	105
<i>Des « Sonnets de treize vers »</i>	107
<i>Do you like apples?</i>	107
<i>A damned amusing game</i>	112
<i>Épilogue : Et l'affranchissement est dans sa main</i>	116
Réflexif	
<i>L'évolution du projet</i>	120
<i>L'hypertexte</i>	123
<i>L'institution académique du campus novel</i>	127
<i>L'éducation dans le campus novel</i>	131
<i>La culture franco-ontarienne</i>	135
<i>Des notions conclusives</i>	140
Annexe	144
Bibliographie	145